REVUE

DES

DEUX MONDES

QUATRIÈME SÉRIE

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME VINGT-SIXIÈME

QUATRIÈME SÉRIE

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DES BEAUX-ARTS, 10

1841

SALON

DE 1841.

Le fait seul d'une exhibition annuelle et à jour fixe de deux à trois mille ouvrages d'art, tous exécutés par des artistes nationaux, est en soi si singulier, qu'avant même tout examen de la valeur de ces productions, il vaut la peine d'être remarqué. La France est en effet le seul pays où l'art se révèle dans de telles proportions, et c'est celui aussi où il affecte de préférence ce mode de manifestation. D'autres villes, Rome, Bruxelles, Londres, Munich, etc., ont quelque chose d'analogue à nos salons; mais quiconque a vu ces expositions a pu s'assurer de leur insignifiance. Le salon est une institution toute française. Elle a sans doute des racines dans les destinées de l'art en Europe, et, sous ce rapport, elle n'est pas un phénomène isolé; mais ces causes générales ont amené chez nous, par suite de certaines circonstances locales, des résultats qu'elles n'ont pas produits ailleurs, du moins d'une manière si tranchée.

La décadence de l'art, vu en grand, est un fait sur lequel on est assez généralement d'accord. C'est presque un lieu commun. On ne dispute guère que sur les causes, le degré et le caractère de cette décadence, et surtout sur les moyens d'y remédier. Nous n'agiterons

pas ces questions. Il suffit à notre but d'énoncer, comme vérité historique démontrée, que, dès le milieu du XVIIe siècle ou même avant, les arts du dessin ont sensiblement décliné dans toute l'Europe civilisée. Cette déchéance est constatée de reste par l'infériorité relative de leurs produits. Mais cette infériorité se rattache elle-même à un autre phénomène moral dont elle n'est qu'un des effets immédiats, à savoir, l'affaiblissement graduel du sentiment esthétique dans les masses. L'art, en effet, n'est plus, comme en d'autres temps et d'autres lieux, un véritable besoin vital des peuples; il n'a pas disparu sans doute, et ne saurait disparaître complètement, mais il a dès long-temps cessé de figurer en première ligne, comme fait social, dans l'existence des nations modernes. Lié par son essence non-seulement au sentiment religieux, mais encore à un ensemble de croyances déterminées, il ne saurait vivre et subsister hors de cette atmosphère. Diminuez ou altérez cette force interne dont il est l'instrument, aussitôt son action languit ou se dérègle, comme celle d'un membre dont les communications avec le centre vital sont interrompues. Resté sans fonctions sociales précises, il est rejeté sur le second plan comme un brillant accessoire. Ce n'est plus un besoin, un instinct impérieux, mais un goût, un luxe, une habitude; ce n'est plus cette langue universelle que tous entendent, mais un idiome savant réservé à quelques privilégiés. Les artistes, placés dans un milieu ingrat qui ne peut rien donner ni recevoir, s'agitent en efforts impuissans et stériles. Les uns, ne trouvant autour d'eux aucun point d'appui dans l'esprit contemporain, se rejettent par désespoir dans le passé. L'art entre leurs mains fait des pointes dans toutes les directions; il essaie des restaurations, il se fait grec et païen, comme chez nous il y a quarante ans, gothique et catholique, comme aujourd'hui en Allemagne. Mais on sait que les restaurations ne réussissent pas. D'autres, moins préoccupés du but supérieur de l'art que de la pratique, renouvellent non plus des époques, mais des écoles ou même des maîtres. Ils sont ou veulent être flamands, florentins, bolonais, vénitiens; ils tâchent de ressembler à quelqu'un, à Rubens, à Corrège, à Rembrandt; la plupart suivent le courant de la mode et du goût dominant, et se soumettent aux exigences de quelque système littéraire, aux fantaisies d'un cercle, d'un individu. Mais comme toutes ces routes ne conduisent à rien de grand, et comme d'ailleurs les facultés esthétiques tendent toujours à une expression plus haute et plus sincère, l'art, dégoûté de ces restaurations de toute pièce et de ces archaïsmes systématiques, se fait éclectique. Pour donner

signe d'indépendance, il prend un peu partout, un peu de tout. N'osant plus choisir lui-même, de peur de se tromper, il donne à choisir au public; il fait un assortiment de tous les goûts, de toutes les manières, de toutes les idées, de tous les lieux et de tous les temps, persuadé probablement que, parmi tant de choses, doit nécessairement se trouver ce qu'on cherche et ce qu'on demande. C'est là à peu près, sauf erreur, ce qui a lieu en ce moment même. D'autres fois, et c'est ce que nous avons vu il y a peu, l'art parle de se réformer et de renaître. Il prétend rompre avec toutes les traditions et être neuf; il se croit libre parce que, n'ayant pas de but, il n'a pas de route tracée. La littérature lui apporte bientôt ses subtilités; on fait la théorie du désordre, on invente le système de *l'art pour l'art*. Mais on est tout surpris de voir ce fracas révolutionnaire n'aboutir qu'à des combinaisons déjà épuisées ou à des extravagances préméditées, les plus insupportables de toutes. Telles sont les phases successives ou simultanées par où passent et s'arrêtent indéfiniment les artistes et le public depuis quelque cent ans. C'est l'ensemble de toutes ces choses qu'on appelle une décadence.

Tout cela est bien connu, et si connu même, qu'il eût été assurément plus qu'inutile de reproduire ici ces lieux-communs de critique, si nous ne trouvions dans ces faits même l'origine et la cause de la constitution actuelle de l'art, considéré non plus dans son essence pure, mais dans les modes extérieurs de sa réalisation, dans ses conditions matérielles d'existence comme profession et production, conditions dont la plus caractéristique est précisément le salon.

C'est ce qu'il importe de faire voir en peu de mots.

Aussi long-temps que l'art est lié par une sorte de solidarité aux sentimens généraux d'un peuple, auxiliaire du sacerdoce, instrument du culte, forme populaire des dogmes religieux et nationaux, et organe de la morale, il vit et subsiste par sa propre force. Répandu et comme infusé dans tout le corps social, il ne s'en distingue point en fait, puisqu'il n'en est qu'une des grandes fonctions; et, à ce titre, son action est à la fois générale et incessante. De là cette fécondité inouie qui étonne tant nos époques appauvries. Destiné à satisfaire des besoins impérieux et universels, il ne se lasse pas de produire. Il élève, comme en se jouant, des montagnes de pierre et de marbre sous les noms de temples, d'églises, de basiliques; il façonne des masses énormes de matière en péristyles, portiques, théâtres, colonnes, chapelles, cloîtres, tombeaux, portes, chaires, autels; il peuple ces édifices sans nombre de millions de statues, et tapisse leurs murs de

peintures et de bas-reliefs; il revêt leurs voûtes et leurs pavés de magnifiques couleurs, de riches dorures, de pierres étincelantes, et, semblable à la nature elle-même dans la prodigalité de ses œuvres, il paraît aussi, comme elle, agir spontanément, sans effort, et nous dérobe le secret de ses moyens.

A ces époques, la condition des artistes ne diffère guère decel le des autres artisans. Leurs œuvres, peu récompensées, servent moins à leur propre gloire qu'à celle de ceux qui les ordonnent et les paient. Toujours mêlés et souvent confondus avec la masse des travailleurs, ils ne forment pas une classe à part. La société se sert d'eux comme elle se sert de tous les autres, parce qu'elle en a besoin. Leur nombre s'accroît ou diminue suivant les variations de ce besoin, et leur profession est, sous le point de vue économique et social, soumise aux conditions d'existence de toutes les autres. On les voit se porter et affluer là où leurs produits sont demandés, se retirer, et disparaître daus les circonstances opposées. Voilà pour les hommes.

Quant aux œuvres même, elles se distribuent dans tous les sens et vont se placer là où les besoins les réclament. Aucune œuvre d'art n'est, dans ces temps, un simple produit de la fantaisie individuelle; aucune n'a son but dernier en elle-même, ni une valeur propre et intrinsèque. Chacune au contraire a une destination déterminée, un but extérieur dont elle n'est que le moyen. Ce n'est pas proprement à titre d'art et par sa seule vertu esthétique que l'art règne si souverainement et si universellement, mais comme expression des idées et des sentimens dont il est le véhicule; car ce sont les objets représentés, et non les représentations, qui attirent, charment et subjuguent l'imagination des peuples. Il suit de là que l'art alors n'a pas proprement de *lieu*, de demeure; il est partout et nulle part. Il n'a pas besoin d'un théâtre où il vienne se donner lui-même en spectacle sous son nom et à titre de phénomène exceptionnel. Il est dans les temples, sur les places, dans les palais publics, sur les chemins, et non ailleurs. Ce n'est pas encore le temps des musées, des pinacothèques, des glyptothèques, et encore moins des salons.

Toutes ces choses n'apparaissent en effet dans l'histoire de l'art qu'aux époques de sa décadence et la signalent. Dès cet instant, tout se passe dans un ordre inverse. Les représentations plastiques cessant d'être un impérieux besoin de la vie spirituelle, l'art perd peu à peu son but, et, avec son but, sa nécessité sociale. Ses œuvres demeurent sans destination, et le principe esthétique, ne trouvant plus de quoi se nourrir, s'énerve, se rapetisse, s'altère, et disperse son

activité au hasard. Il devient peu à peu muet, parce que les générations deviennent sourdes et indifférentes. Dès-lors il se retire par degrés de la scène publique et tend de plus en plus à s'isoler. Ne pouvant plus s'adresser à tous, il ne s'adresse qu'à quelques-uns. Incapable désormais d'enseigner, de moraliser, de prêcher les masses, il se résigne à amuser certaines classes d'élite. Ce n'est plus une branche du sacerdoce, un élément de la vie commune, mais un noble divertissement, un simple raffinement moral destiné aux plaisirs intellectuels de quelques esprits choisis et exercés. Il se cache d'abord dans les palais des grands, où il n'est guère qu'un fastueux mobilier; puis des palais des grands, il vient enfin se réfugier dans les *musées*, derniers asiles bâtis tout exprès pour lui, pour abriter sa languissante existence. Réduit à cet état, l'art touche de près, sous le rapport matériel, à ces industries dites de *luxe* qui, ne pouvant se soutenir par elles-mêmes, ont besoin des secours de l'état; car, dans cette phase de son existence, il n'y a déjà plus de Mécènes. Il a besoin alors d'être *protégé*, *encouragé*, et par suite *administré*. Aussi le voit-on, à la lettre, figurer au nombre des *services publics*, et, à ce titre, il a un *budget*, des *bureaux* et le reste.

Telle est la situation où nous voyons aujourd'hui l'art dans tous les pays de l'Europe, sauf peut-être l'Italie, où il s'est maintenu, quoique à un degré excessivement affaibli, dans ses anciennes habitudes. Mais nulle part ce système ne s'est développé sur une aussi grande échelle qu'en France. On en trouve aisément la cause dans la centralisation de la capitale, où tout se rend et d'où tout part, dans les habitudes imprimées par les règnes fastueux et absolus de Louis XIV et de Napoléon, qui ont fortement concentré l'autorité administrative et accoutumé la nation à laisser au gouvernement le soin de ses affaires et même de ses plaisirs, enfin surtout dans l'influence de l'esprit français qui aime le mouvement et l'éclat extérieurs, et qui, depuis le grand siècle, s'est habitué à considérer l'empire des arts comme une branche de l'empire des lettres et peut-être aussi de celui des modes.

C'est donc l'état qui fait aujourd'hui les frais de l'art; car qui, sinon lui, pourrait ou voudrait acheter des œuvres qui dépassent les besoins d'un guéridon ou d'une cheminée? Les banquiers ne sauraient, sous ce rapport, remplacer les grands seigneurs. Toute la production est exclusivement concentrée à Paris. La province ne sait rien de l'art; elle n'en a jamais même entendu parler, et, sauf quelques peintres de portraits nomades, la profession d'artiste y est

impossible. Les départemens reçoivent de Paris tout ce qu'ils possèdent, et le déposent silencieusement, et sans y regarder, dans leurs petits musées, faits à l'imitation des grands musées de Paris. C'est en effet dans ces galeries, au nombre d'une quinzaine, que vont honorablement s'ensevelir la plupart des ouvrages achetés par la liste civile ou par les ministères. D'autres vont, dans quelques églises de chefs-lieux, témoigner de la haute influence et du zèle du député de l'endroit.

Mais, pour acheter ces produits de l'art, il faut les connaître et les voir; pour activer la production même, il faut stimuler l'émulation des artistes et leur présenter l'attrait des applaudissemens, de la gloire, ou du bruit, qui y ressemble tant; de là l'institution des expositions publiques, des salons. Les salons ne sont donc pas un usage arbitraire et fortuit d'un temps et d'une nation, mais des résultats nécessaires du rôle de l'art dans la société. Les salons sont des musées temporaires destinés à approvisionner les musées permanens, et les musées permanens sont des magasins d'objets d'art rassemblés de tous côtés, sans autre but que de les préserver de la destruction, et où quelques esprits cultivés vont faire des études d'esthétique et d'archéologie. Les salons ressemblent un peu aussi, économiquement parlant, à des bazars ou à des foires. Ils sont surtout une scène où l'art vient donner preuve d'existence et se faire voir. Le salon enfin est la chose et le mot le plus forts de ce temps-ci, la *publicité*.

Si tel est le caractère de nos expositions, il ne faut pas trop nous vanter de ces deux à trois mille morceaux envoyés tous les ans à la masse commune. Comme *quantité* même, cette production n'a rien qui doive surprendre, si l'on réfléchit qu'elle représente à peu près tout le travail annuel d'une grande nation, et qu'en outre la moitié et plus de ces ouvrages éphémères sont matériellement et esthétiquement de très peu d'importance. Il ne faut pas oublier surtout que tout cela s'est fait dans cette grande manufacture de Paris, par un travail hâtif, forcé, et en assez grande partie en vue de l'exhibition même. C'est là ce qui explique pourquoi le chiffre varie si peu d'une année à l'autre, et comment la livraison se fait avec la régularité d'une commande. Ce chiffre ne prouve donc rien en faveur de la prospérité de l'art, et même il prouve contre, car la moitié de ces ouvrages demeurant certainement sans emploi, la production dépasse de beaucoup la consommation, ce qui est contre toutes les règles de l'économie politique.

Les conséquences de cet ordre de choses sur le travail des artistes

sont faciles à prévoir. Leurs ouvrages n'ayant désormais plus guère d'autre destination que d'être exposés d'abord et puis vendus, le choix du sujet et même le mode d'exécution sont en général déterminés par ces deux circonstances. Ainsi, suivant le cas, on se décide indifféremment pour le Christ ou pour Jupiter, pour Vénus ou pour la Vierge, pour saint Pierre ou pour Napoléon, pour le moyen-âge, la Grèce, Rome ou la régence. Tout est bon, pourvu que la dimension et certaines convenances de style soient dans les conditions de ce qu'on appelle la *grande peinture*, la seule qui soit protégée. Quant au mode d'exécution, il est presque exclusivement subordonné à l'*effet* présumé de l'ouvrage au salon, et non aux conditions intrinsèques du sujet, de sa destination ultérieure, de sa perfection absolue comme œuvre d'art. Les exposans expérimentés le savent bien. Il faut absolument au salon attirer les yeux distraits de la foule, et leur faire violence. C'est là la préoccupation première de la plupart des peintres, qui sacrifient tout à ce but. Or, ce but n'est pas le meilleur; il engendre l'habitude de pratiques paresseuses, factices, superficielles, il pousse à la recherche des singularités, des effets imprévus, des exagérations systématiques, des extrêmes dans tous les genres. La popularité fait ici, comme ailleurs, bien des victimes.

Quant à la condition sociale des artistes, elle a subi aussi des changemens. Ne travaillant plus aussi directement pour la société dans l'intérêt de ses besoins, ils ne sont plus avec elle dans un rapport aussi immédiat. L'art étant de nos jours une sorte de superfétation, leur destinée est précaire, et même, à un certain degré, toute factice. De serviteurs du public, ils sont devenus les cliens du gouvernement. Leur existence, comme classe, dépend en fait du budget. C'est là le fonds social et commun qu'ils se partagent chaque année, aussi équitablement que possible. Il s'est établi ainsi entre les artistes et l'état une sorte de contrat tacite par lequel celui-ci s'engage à acheter ce que ceux-là sont tenus de produire. Et ce qui est pour le gouvernement un devoir est pour les artistes un droit. Ils réclament l'*encouragement*, c'est-à-dire des commandes, comme le paiement d'une créance; et l'état est moins pour eux un protecteur qu'un débiteur. Le jour du salon est l'époque de l'échéance. Le gouvernement, de son côté, n'achète guère que pour acheter, c'est-à-dire pour épuiser son allocation; car, dans ce singulier système, le choix des travaux est à peu près indifférent. Ici, en effet, on ne choisit pas l'ouvrier en vue de l'œuvre à faire, mais au contraire l'œuvre en vue de l'ouvrier. L'essentiel est que les artistes travaillent, et dès-lors

il est naturel que la distribution tende à se faire plutôt d'après les besoins des personnes que d'après le mérite des ouvrages, et que les moins habiles, par conséquent, soient précisément les plus encouragés, parce qu'ils sont les plus malheureux. Nous voyons donc se produire ici les inconvéniens du système protecteur (1).

Telle est, si nous ne nous trompons infiniment, la situation de l'art et des artistes à notre époque, et telle est la véritable origine et la signification de nos expositions périodiques que nous appelons des salons.

Cette situation n'est pas satisfaisante; mais, comme elle n'est imputable à personne, il faut se borner à la constater historiquement. Nos conclusions seront donc tout-à-fait pacifiques et conservatrices. L'organisation actuelle de l'art n'étant que le résultat et non la cause de sa décadence en général, ce serait une grande illusion d'imaginer qu'on regagnerait ce qu'on a perdu en supprimant ce qui existe. Otez le salon et tout ce qui s'y rattache, et à l'instant tout mouvement est anéanti dans les hautes régions de l'art. C'en est fait de la haute peinture historique et de la statuaire. Regrettons, déplorons que l'art ait besoin d'être protégé, mais ne nous plaignons pas de la protection même, car la protection est en soi un grand fait. Félicitons-nous plutôt de voir cette protection, si indécise et si faible ailleurs, prendre en France le caractère et l'importance d'un devoir public, et figurer en tête des priviléges et prérogatives honorifiques de la couronne et du gouvernement. En France, les droits de l'esprit ont toujours été les premiers; c'est de l'esprit que relève notre influence universelle. Nous sommes la nation littéraire par excellence, et le goût de l'art est chez nous un reflet du goût des lettres; ce n'est ni une passion ni un culte, mais une heureuse disposition de l'esprit tournée en habitude; nous n'adorons plus l'art, mais nous le fêtons encore. C'est une

(1) Comme pièce à l'appui, nous joindrons ici quelques détails statistiques. Sur 108 tableaux plus ou moins dignes de l'épithète d'*historiques*, 54, c'est-à-dire la moitié, sont déjà achetés par la liste civile, les ministres ou la ville de Paris. Parmi les 54 restans, un bon nombre, le tiers peut-être, n'ont été entrepris que sur des espérances équivalentes à des promesses. Parmi les 40 autres, il est remarquable que la plupart sont des sujets de piété qui ne conviennent qu'à des églises, et en conséquence se recommandent directement à l'attention du ministre de l'intérieur. Ceux enfin qui paraissent ne pouvoir pas compter sur les caisses publiques n'offrent guère que des toiles de très petite dimension et des sujets anecdotiques. Ce sont de vrais tableaux de genre. Ajoutons que sur 2,000 ouvrages de peinture il y a 500 portraits (un quart du tout), sans compter les miniatures, qui porteraient ce nombre à 600 au moins.

parure éclatante, qui nous fait distinguer de loin au milieu de la société européenne.

N'abdiquons pas cette puissance comme nous avons fait tant d'autres. Ce n'est peut-être qu'une couronne de bois doré, mais elle est partout obéie et enviée. N'oublions pas qu'au milieu de l'immense mouvement d'activité matérielle qui entraîne et domine le monde, la France seule, fidèle à sa mission sociale, soutient et cultive ces douces et nobles fleurs de l'esprit et du goût sur lesquelles une civilisation sauvage semble vouloir faire passer sa charrue. Sans doute son sceptre politique, le sceptre de Louis XIV, de la république et de Napoléon, n'est pas brisé, comme de sinistres prophéties l'annoncent; mais, s'il était dans ses destinées de succomber, elle tomberait comme sont tombés les deux plus grands peuples de l'antiquité, comme Rome et la Grèce, en laissant aux vaincus, comme dernier joug, ses codes, ses arts et son esprit.

Adoptons donc sous quelque forme qu'elle se produise, et même sous celle des salons, cette royauté de l'intelligence. Ne déclamons pas contre ces *inutilités*, car c'est précisément dans le goût et le besoin de l'inutile qu'est la noblesse et la distinction de l'espèce humaine. Agrandissons notre pouvoir matérial sur la nature, mais en exploitant ce monde physique ne perdons pas de vue le monde moral, dont la culture donne des produits bien plus précieux et plus relevés, et qui surpasse infiniment l'autre en dignité et en beauté. L'art est une des plus nobles parties de ce monde. Il peut s'affaiblir et décroître par suite d'une loi supérieure et universelle; mais la décadence n'est pas la mort. L'art est éternel comme les facultés même dont il dérive. S'il n'atteint son *summum* de grandeur, d'autorité et d'excellence que dans quelques rares momens et sous certaines conditions sociales et religieuses, il ne dépend pas absolument de ces conditions. Avant d'être héroïque et hiératique, l'art est humain. Il est un mode essentiel de toute action humaine. Dans tout ce que fait l'homme, il y a nécessairement de l'art. Le vrai caractère *spécifique* de l'homme, le signe distinctif et infaillible qui le sépare de la bête, que les naturalistes cherchent encore si inutilement dans la forme de ses dents et dans la disposition de son pouce, c'est l'art. En effet, les produits de l'industrie animale sont absolument dénués de toute signification esthétique. Tout y est exclusivement subordonné à leur usage comme moyen de satisfaction d'un besoin matériel; ils sont partout et toujours adéquatement proportionnés au but à atteindre, et ce but est uniquement dirigé vers la stricte utilité. Ils

n'ont d'autres propriétés que celles qui dérivent immédiatement de leur destination. Les produits de l'industrie humaine, au contraire, portent tous la marque de l'art. On y trouve toujours quelque chose de surajouté qui dépasse les rigoureuses conditions de leur destination et la limite du strict nécessaire. Rien ne sort des mains de l'homme qui n'ait, à quelque degré, une intention et un but esthétiques. Le fait est sans exception. Il se révèle jusque dans la massue et le vase de bois du sauvage, jusque dans les produits des plus vulgaires et des plus triviales industries. Et cette loi est si absolue, qu'elle fournit une définition de l'homme préférable à toutes celles qui ont été données par les philosophes, et même la seule rigoureuse, c'est celle-ci : *L'homme est un animal esthétique.*

Ainsi donc, même aux époques les plus déshéritées sous ce rapport, l'art a toujours une carrière ouverte. Quelque restreint que soit son rôle, se réduisît-il, comme on l'a vu chez les Hollandais, à poétiser les champs et les détails de la vie domestique, son intervention est toujours bonne; elle est toujours essentiellement civilisatrice, et, qu'on nous passe le terme, humanisante. Elle s'adresse aux côtés les plus nobles et les plus délicats de notre nature, et partout où elle se manifeste, elle est à la fois le signe et l'instrument d'un haut développement intellectuel et moral. Les peuples qui méprisent l'art seront toujours, quelle que soit leur puissance matérielle, inférieurs, comme famille humaine, à ceux qui l'honorent et le cultivent. Les gouvernemens qui l'encouragent et le patronent font une œuvre noble et méritoire, et les gouvernemens qui, abusés par des vues exclusives de bien-être matériel, le négligent ou le repoussent, ne sont, qu'ils le sachent ou l'ignorent, que d'aveugles promoteurs d'une barbarie déguisée.

Il est grandement temps de mettre fin à ces préambules, et de visiter le salon au lieu de perdre notre temps à en faire la théorie. Mais nous sommes encore arrêté à la porte même par une question préalable que la critique et les artistes y rencontrent inévitablement, la question du *jury*. Cette année, l'orage n'a pas été aussi fort que les années précédentes, et tout s'est passé assez pacifiquement. Nous n'avons que peu de mots à dire. L'institution de ce jury d'admission ou plutôt d'exclusion est mauvaise, parce qu'elle ne peut fonctionner équitablement. La faute n'en est pas aux hommes; nous les supposerons, pour la commodité de la discussion, honnêtes jusqu'au scrupule, exempts de passions et de préjugés, illuminés de toutes les

clartés possibles. Avec tout cela, leur tâche n'est pas seulement difficile, elle est impossible. De quoi les charge-t-on en effet? de décider que tel ou tel ouvrage est bon ou mauvais, considéré absolument et abstraitement en lui-même comme production de l'art? pas du tout. La besogne serait certes déjà, à ce point, fort épineuse; mais on leur demande une chose bien autrement subtile : on veut qu'ils tracent, au milieu d'une masse d'ouvrages d'esprit et d'imagination, dont le goût, la manière, la conception, l'exécution, diffèrent de toutes les manières dont de pareilles choses peuvent différer, c'est-à-dire à l'infini, une ligne de séparation telle que tout ce qui sera placé à gauche est rejeté, et tout ce qui sera placé à droite admis. Mais, pour établir ces deux catégories, il faudrait une règle certaine, une mesure fixe. Or, cette règle et cette mesure, où les prendre? Assurément, il ne faudrait rien moins que la souveraine perspicacité de Dieu même pour faire ce partage exact des élus et des réprouvés. Où commence-t-il, ou finit-il, ce degré relatif de perfection ou d'imperfection qui permet à celui-ci d'entrer et laisse celui-là à la porte? A quoi reconnaître, comment déterminer ce *minimum* de mérite qui suffit, et ce *maximum* de mérite qui ne suffit pas? Évidemment, rien de tout cela n'est assignable, et nous sommes ici en plein arbitraire. Et ce que la raison conçoit devoir être *à priori*, se réalise dans le fait. Chaque année voit se renouveler le scandale d'exclusions dont le ridicule n'est surpassé que par celui des admissions; et, ce qui est plus édifiant encore, on voit des ouvrages rejetés, faute d'attention, à l'unanimité en 1840, être acceptés, faute de mémoire, à l'unanimité en 1841. C'est là, en définitive, une sorte de loterie, et non un jugement régulier. Sur ce point, une réforme quelconque est indispensable. Les décisions fussent-elles toujours justes, leur équité ne saurait jamais être prouvée; elles seront toujours et nécessairement empreintes d'arbitraire, et par conséquent frappées de nullité et de déconsidération. Mais, dit-on, par quoi les remplacer? par rien. Puisque ce salon est un concours, ouvrez la porte aux concurrens, et n'anticipez pas sur le jugement du public, qui est le vrai juge. L'axiome économique est ici applicable de tous points : *laissez faire, laissez passer*. Vous aurez de plus quelques centaines de mauvais tableaux, mais vous en gagnerez une vingtaine de passables; quel inconvénient y aura-t-il à cela? la proportion restera ce qu'elle est, et il n'y aura rien de changé dans l'aspect du salon. — Mais l'encombrement? — Le Louvre est vaste, il peut contenir le double de ce que vous y entassez chaque année. Tout le monde l'a dit, il ne faut aux œuvres de nos artistes d'autre

certificat qu'un certificat de bonne vie et mœurs. Or, pour rejeter des obscénités, s'il s'en présentait, ou des satires interdites par les convenances ou par les lois, on trouvera facilement un tribunal, et un tribunal infaillible. Mais, pour cet impraticable triage du bon et du mauvais grain, il n'y a pas de jury qui puisse s'en tirer avec honneur et succès. Aussi est-il présumable que, l'institution ne pouvant satisfaire les hommes, les hommes finiront par manquer à l'institution, et qu'il n'y aura plus de jury faute de jurés.

Mais il y a quelqu'un de plus embarrassé encore que le jury, c'est la critique. Elle aussi a à prononcer des décisions, à faire des parts. Elle aussi n'est guère en faveur auprès des artistes, qui ne lui accordent d'autre droit que celui de les louer. La première question à vider avec eux serait celle de la compétence. Nous la laisserons indécise, car elle n'est qu'un épisode de la grande et interminable querelle des théoriciens et des praticiens. Heureusement les décisions de la critique ne sont pas des arrêts, ses sentences sont toujours révocables, elle dépèce abstraitement le talent de l'artiste, mais elle ne porte pas la main sur sa toile ou sur son marbre. Elle parle beaucoup, mais ne touche à rien.

Toutes ces différences nous font, à l'égard des artistes et du public, une position bien plus supportable que celle du jury, et nous permettent d'entreprendre, sans trop d'émoi, notre excursion dans les galeries.

PEINTURE. — *Tableaux d'histoire.* — Parmi les peintures qui décorent le salon carré, il en est deux qui se disputent l'attention : la *Prise de Constantinople* par les croisés de M. Delacroix, et l'*Abdication de Charles-Quint* de M. Gallait. Toutes deux le méritent, à des titres différens et inégaux. L'une intéresse surtout la foule, l'autre les artistes.

Ce qui distingue et spécifie éminemment la peinture de M. Delacroix, c'est la prédominance exclusive de l'élément pittoresque. Il conçoit tout, il voit et rend tout avec des yeux de peintre et pour des yeux de peintre. Tout, dans la conception et l'exécution de ses œuvres, est subordonné à l'effet de la peinture, comme telle, et abstraction faite des objets représentés. Il veut moins représenter un fait, exprimer une idée, que peindre une toile. Le sujet est pour lui moins un but qu'un prétexte. Et c'est ce qui déroute si fort le public, qui, ne comprenant et ne jugeant un tableau que du point de vue littéraire, veut avant tout y trouver ce qu'il cherche dans un

roman ou un poème, une signification dramatique ou historique. Tout cela se rencontre en effet dans de très grands maîtres de tous les temps. Les peintres de cette classe, Poussin, par exemple, qui en est le type, sont généralement goûtés, parce que leur talent est susceptible d'analyse et que la beauté de leurs œuvres est, jusqu'à un certain point, scientifiquement explicable et démontrable. Mais ces conditions littéraires ne sont pas nécessairement des conditions pittoresques, et l'excellence, la perfection propre de l'art en dépendent si peu, qu'il n'est pas du tout rare de les rencontrer suffisamment observées dans des ouvrages d'un rang secondaire, et qu'elles peuvent manquer presque complètement dans des œuvres d'une grande valeur. M. Delacroix en offre un exemple. Il y a donc dans la peinture, considérée absolument en soi, des propriétés spéciales qui valent par elles-mêmes; mais, à cause de leur spécialité même, ces propriétés demeurent inaperçues au plus grand nombre, car, pour les sentir, il faut une sorte d'éducation particulière des sens et du goût. Aussi sont-elles souvent méconnues là même où elles brillent avec le plus d'éclat et de puissance, sans qu'on puisse, faute d'une langue commune, les expliquer et démontrer à ceux qui les nient.

Ainsi, la peinture de M. Delacroix n'a guère besoin d'apologie auprès des artistes. Ils sentent bien à peu près tous qu'il n'est pas aisé de faire ce qu'il fait, et d'arriver où il arrive; mais, pour le public, c'est bien différent, car ses *défauts* sont évidens, et, pour ainsi dire, élémentaires. Il ne faut pas une pénétration extraordinaire pour découvrir que dans sa *Prise de Constantinople* l'action est en partie obscure, en partie insignifiante, que la composition est maigre et manque d'unité, que les figures y sont jetées comme au hasard, qu'il y a dans le costume plus de caprice que de vérité historique. On peut ajouter, avec la même confiance, que le style n'en est guère élevé, et que la beauté des formes n'est pas certes ce qui y domine. Il est permis d'y blâmer aussi ce goût de draperies contournées, cette pantomime guindée et un certain fatras pittoresque. Avec la moindre érudition en ce genre, on trouverait aisément la source de tout cela dans les traditions des derniers maîtres de l'école italienne, dont Pietro de Cortone fut le guide, traditions qui vinrent se perpétuer, en dégénérant de plus en plus, parmi les peintres à fracas de la queue de l'école de Lebrun, les Detroy, les Natoire, les Coypel, etc. Assurément on pourrait mieux choisir ses modèles et s'inspirer d'un meilleur goût. Cependant, quand on aura établi cette formidable batterie d'objections, on n'en sera pas plus avancé, car on tire en l'air. On

n'aura pas atteint, on n'aura pas détruit les seules choses qui constituent l'essence même des peintures de M. Delacroix, ce par quoi elles se distinguent de toutes les autres en les surpassant. Mais ces qualités qui dispensent de tant d'autres, où sont-elles? On est convenu de dire qu'elles sont dans le coloris. Il y a bien des choses dans ce mot coloris; et, appliqué littéralement à M. Delacroix, il est loin d'être exact, car sa couleur n'a ni l'éclat, ni la vigueur, ni le brillant qu'on remarque dans bien des peintures anciennes et modernes, d'ailleurs parfaitement insignifiantes. Sous ce rapport, il reste à grande distance de quelques coloristes, tels que P. Véronèse et Rubens; mais il se rapproche beaucoup des plus habiles, sans leur ressembler toutefois, dans ce qu'on pourrait appeler l'imagination de la couleur, par la finesse des teintes, par le jeu harmonieux de la lumière, par la franchise et la variété du ton. J'entends dire, et ce n'est pas probablement un éloge qu'on veut faire, que tout cela n'est que du matériel, un travail de main. Assurément, c'est la main qui le fait, mais il y a peu de ces mains-là. Avant la main et avec la main, il y a l'esprit, le sentiment de l'artiste. Il y a de l'invention, de la poésie, du génie dans la couleur comme dans toutes les autres parties de l'art. Les grands coloristes se compteraient-ils, par hasard, par centaines? L'effet s'adresse à l'œil sans doute, mais il va cependant un peu plus loin, car tous les yeux sont loin de le sentir et d'en jouir également, et même la plupart s'en détournent. Le goût, le sens esthétique, ont donc ici leur part d'action, et, si le coup porte plus spécialement sur la sensibilité, ce n'est jamais, en définitive, sans l'intermédiaire de l'intelligence.

C'est une habitude assez générale, quand on a loué la couleur de M. Delacroix, de censurer son dessin. Il semble, en effet, qu'en joignant les deux choses on aurait la perfection. Ce reproche a besoin d'être expliqué, parce qu'il peut avoir un sens vrai ou un sens faux. Si, partant de théories conventionnelles ou de certaines habitudes d'esprit, on associe à cette idée de dessin le souvenir de quelque école ou de quelque maître, l'antique, Michel-Ange, David, il est évident que le reproche porte à faux. Il est absurde, en effet, d'exiger, avec le bon de Piles, du peintre parfait la *couleur* du Titien, le *dessin* de Raphaël, la *composition* du Poussin, le *clair obscur* du Corrége, etc. Ces distinctions scolastiques, par lesquelles on veut séparer des choses inséparables, sont de pures abstractions. Aucun de ces élémens ne va seul chez aucun de ces maîtres, car il a besoin de tous les autres. Rubens est, en fait, un des plus grands dessinateurs qui

aient existé, le Corrége également; Raphaël et le Poussin étaient des coloristes, et des plus habiles. Mais le dessin de celui-ci n'est pas le dessin de celui-là, la couleur de l'un n'est pas la couleur de l'autre. Chacun d'eux a une couleur convenable à son dessin et un dessin convenable à sa couleur, et de même des autres qualités. Chacun compose, dessine, peint, et se sert de la lumière d'une façon supérieure, mais diverse. Seulement, il y a toujours une de ces choses qui semble prédominer et absorbe les autres à son profit et dans son intérêt; et devenant dès-lors la plus apparente, elle classe le peintre. L'art, en effet, ne peut réaliser énergiquement et mettre en saillie qu'un de ces élémens à la fois; il faut qu'il prenne parti. Mais loin d'annuler complètement ceux qu'il sacrifie, il leur laisse encore une assez grande valeur relative. Un seul sera dominant, mais les autres ne disparaîtront point. Exiger la combinaison de ces qualités à part égale et dans un degré éminent, ce serait réclamer de l'art ce que la nature seule peut faire, la réunion des contraires et la neutralisation des oppositions; comme si on voulait, par exemple, appliquer le coloris de Rubens au dessin de Michel-Ange, ou éclairer à la Rembrandt une composition de Poussin. On peut, sans doute, préférer un de ces élémens aux autres, et il y a même de très puissans motifs de regarder la couleur comme un des moins relevés; mais il ne faut pas vouloir qu'ils règnent tous en même temps. Il ne faut pas davantage imaginer qu'un seul, quelque éminent qu'il soit, puisse subsister à part et se passer de tout le reste.

Ainsi, pour ne pas quitter M. Delacroix, lui demander la pureté et la précision du contour, la science du modelé et l'idéal de la forme pure, la grandeur du style, l'élévation de la pensée morale, en prenant pour type de toutes ces choses une école quelconque, ce serait lui demander un non-sens, une contradiction, une impossibilité esthétique. Or, c'est là ce qu'on fait tous les jours, lorsque, en déplorant son dessin, on lui oppose M. Ingres.

Mais si, sous cette forme, l'objection porte à faux, elle devient à la fois très raisonnable et très grave lorsque, tout en acceptant M. Delacroix pour coloriste, et en lui accordant tout ce qu'il a droit d'exiger à ce titre, on lui reproche d'aller au-delà ou de rester en-deçà des besoins de sa couleur, de ne pas savoir être un coloriste complet, comme Rubens, comme Titien, comme tant d'autres, qui sont des coloristes sans doute, mais qui sont aussi des dessinateurs, des peintres. Voilà, en effet, ce qu'on peut reprendre en M. Delacroix. Il a de rares qualités de coloriste, mais comme peintre, en général, il lui

manque bien des choses qu'on résume sous le mot dessin, et ces choses sont très essentielles. Ce qui reviendrait à peu près à dire qu'il faut voir en lui un grand talent, mais non un grand maître.

On pourra aussi s'étonner justement de trouver dans un artiste si distingué quelques écarts systématiques injustifiables, par exemple, son évidente prédilection pour le laid. Il ne flatte pas assurément notre espèce dans la représentation qu'il en fait, et il nous rapproche un peu trop de l'ordre des quadrumanes. La résolution d'être original en tout, de ne rien faire qui ressemble à ce que d'autres font ou ont fait, peut aisément conduire un homme d'esprit fort loin. Ainsi, on nous persuaderait difficilement qu'il soit indispensable, dans quelque système de peinture que ce soit, de négliger à ce point l'exécution du détail des choses que, regardées de près, elles ne laissent voir qu'un travail ingrat, maladroit, négligé, sans goût et sans charme. Ce qu'il y a de certain, c'est que parmi les bons maîtres de l'art, même du second ordre, coloristes ou autres, il n'en est pas un dont la peinture ne puisse être impunément vue de près. Celle de M. Delacroix n'a pas ce privilége.

Quoi qu'il en soit de la valeur de ces critiques, dont nous acceptons du reste volontiers la responsabilité, il ne faut pas les exagérer. Prenons l'artiste tel qu'il veut ou peut être, et, sans nous enquérir trop curieusement de ce qu'il ne nous donne pas, jouissons de ce qu'il nous donne, quoique ce qu'il nous donne ne soit pas le meilleur de l'art.

Nous retrouverons plus loin M. Delacroix avec sa *Noce juive* et son *Naufrage*.

Nous serons plus court sur l'œuvre de M. Gallait, qui se laisse beaucoup plus facilement expliquer, et sur laquelle il ne peut y avoir de disputes. L'*Abdication de Charles-Quint* est en grand ce qu'est en petit le *Gustave Wasa* de M. Hersent, qui eut les honneurs d'un salon et d'une belle gravure. Le tableau de M. Gallait aurait pu avoir la même fortune, et à peu près par les mêmes motifs. Il est composé et exécuté avec beaucoup de soin, d'étude et d'habileté. La scène est disposée à souhait pour l'intelligence du fait représenté. La distribution des personnages est très bien entendue et explique d'elle-même ce qu'ils font, sinon ce qu'ils disent ou pensent. Sur une estrade élevée, sur laquelle porte toute la lumière, on voit Charles-Quint debout revêtu d'une longue simarre de drap d'or; appuyant une de ses mains sur l'épaule d'un courtisan, il tient l'autre étendue sur la tête de son fils Philippe agenouillé devant lui; un peu en arrière, la vieille

reine douairière, assise sur un fauteuil royal, paraît présider la cérémonie. Autour de ces principales figures, placées au centre, se rangent circulairement les ordres de l'état et la foule des courtisans. Aussi habilement peinte qu'habilement conçue, cette composition est d'un effet grave, noble et calme. Le ton est doux et même fin dans quelques parties, mais un peu sourd peut-être. L'aspect général, comme ordonnance, comme expression et comme couleur, satisfait immédiatement l'œil et l'esprit, et mérite à cette très estimable peinture le succès qu'elle obtient.

Néanmoins, pour ne rien outrer, il convient de remarquer, d'une manière générale, qu'on aurait tort de chercher ici des qualités d'un ordre supérieur. Comme goût, comme invention, comme style surtout, comme expression, et même comme exécution, ce tableau ne dépasse pas de beaucoup les limites d'une peinture de genre. Dire que ce n'est qu'une très jolie vignette agrandie, ce serait certainement aller trop loin, mais cette comparaison serait pourtant plus voisine de la vérité que l'opinion qui voudrait y voir un chef-d'œuvre de peinture historique. Tout ce que les études pratiques, un travail consciencieux et opiniâtre, un goût éclairé, une intelligence saine et un talent mûr peuvent mettre dans un ouvrage d'art, se trouve dans celui-ci. Ce qui y manque, ou du moins ce que nous n'y voyons pas, c'est ce tour d'originalité et d'individualité qui trahit les maîtres. Tout est calculable dans cette peinture; il n'y a rien de secret ni d'imprévu; les moyens par lesquels l'effet est produit sont aussi visibles sur la toile que l'effet même. Enfin, le style assez bourgeois, sinon commun, n'atteint pas même jusqu'à la distinction, qui n'est pas la grande originalité, mais qui y fait penser.

Ces restrictions nous sont imposées par les admirations exagérées dont cette toile a paru être un instant l'objet, et qu'il est utile de resserrer dans des bornes raisonnables. C'est dans le même but que nous ajouterons une ou deux observations de détail. Charles-Quint nous a semblé un peu au-dessous de son rôle; sa pantomime n'est, ainsi que tout le reste, que convenable. Tout le premier plan de gauche n'est évidemment qu'un remplissage, un simple repoussoir. Mais ces figures, étant très près de l'œil, ne gagnent pas à être étudiées. Il faut passer rapidement par-dessus pour arriver à un groupe de jolies têtes féminines placées dans le fond, et dont l'éloignement ne laisse venir jusqu'à nous que l'effet piquant de leurs toilettes et l'expression de leurs graces un peu minaudières.

En somme, nous répéterons volontiers que cette peinture est une

production infiniment estimable, en demandant toutefois positivement qu'on n'ajoute rien de plus à cette épithète.

Nous avons dû étudier avec quelque étendue les deux ouvrages qui précèdent, en raison de leur importance propre et de l'attention particulière dont ils sont l'objet; mais, vu la longueur de la route, nos haltes seront désormais plus courtes.

Parmi les grandes pages historiques du salon carré, celle où M. Blondel a retracé la *Reddition de Ptolémaïs* à Philippe-Auguste et à Richard-Cœur-de-Lion, se fait remarquer par une composition ingénieuse, par la variété des attitudes et l'heureux agencement des groupes. Le style, sans atteindre les hauteurs de l'idéal, mais aussi sans y prétendre, est d'une élégance noble qui convient à cette histoire chevaleresque des croisades. Le ton général manque peut-être un peu d'unité et surtout de chaleur. On doit d'autant plus insister sur les qualités de cette intéressante composition, et d'autant moins s'appesantir sur ses imperfections, qu'elle est le produit d'une tradition et d'une école aujourd'hui peu en faveur, et qui depuis longtemps ne nous avaient pas fait une aussi agréable surprise.

Dans un sujet analogue, la *Procession des Croisés* autour de Jérusalem, M. Schnetz a mis toute la science et la vigueur d'exécution qu'on lui connaît, et qui lui ont assigné une place si distinguée parmi les peintres de son école. Nous ne pouvons pas étendre cette remarque au *saint Louis* de M. Arsène, dont la faiblesse, dans tous les sens, est d'autant plus apparente, que sa toile est plus grande; ce qui nous autorise, bien à regret, à nous borner à cette sèche citation. Nous garderons la même réserve, et par les mêmes motifs, à l'égard de la *Levée du siége de Rhodes*, par M. Odier.

Non loin de ces inoffensives peintures, la *Bataille de Mons* fait un appel au regard par le bruit et le mouvement que l'auteur a voulu probablement y mettre. Il a déployé de grands moyens pour de petits résultats, de grands corps, de grands bras, des chevaux au galop, des blessés et des mourans, des morts déjà morts tant de fois ailleurs à peu près de la même manière, et une exécution *enlevée* qui ressemblerait à la hardiesse, si elle ne ressemblait encore davantage à la facilité de la routine. Mais aussi qui s'aviserait jamais,

Hors qu'un commandement exprès du roi ne vienne,

de peindre la *Bataille de Mons?*

Une bataille tout autrement formidable est celle du vaisseau *le Vengeur*, de M. Leullier. Cet artiste, jeune probablement, a un début

bien ambitieux; mais, comme il justifie en partie cette audace, il ne faut pas trop le quereller là-dessus. Il y a indubitablement de la verve, de l'entrain et une fougue naturelle dans cette peinture, et, bien qu'au fond elle soit plus bruyante que terrible, elle annonce de l'imagination; mais elle trahit bien de l'inexpérience. Le sujet n'est pas délimité, la composition est confuse et embarrassée; on ne sait où arrêter l'œil, et on n'est jamais sûr de voir ce qu'on voit. L'effet papillotte, et, par une coïncidence singulière, le ton est à la fois varié et monotone; mais on rencontre çà et là des intentions bien senties, des expressions vraies, et une certaine force d'exécution qui dégénère souvent en dureté et en violence. Le choix du sujet n'est pas heureux. Plus un sujet est grand, imposant, abondant et sublime, en idée et vu de loin dans l'imagination, moins il est susceptible d'être suffisamment réalisé sur la toile. Il faut une bien grande force pour supporter un grand sujet.

Sous le nº 1487, et sous le titre d'une *Promenade d'Héliogabale dans Rome*, M. Ch.-L. Muller nous a donné la peinture la plus bizarre peut-être du salon, qui est cependant riche en ce genre. Cet artiste, qui faisait jadis d'autres choses et d'une autre manière, paraît avoir été un peu troublé par M. Delacroix. Il faudra bien admettre qu'il y a quelque espèce de talent dans cette bacchanale, mais ce talent est insuffisant. En fait d'art, rien ne ressemble tant, au premier abord, à une bonne chose qu'une mauvaise, mais l'illusion dure peu. Sous cet oripeau d'opéra et ce clinquant de lumières et de couleurs, nous n'apercevons rien de sérieux. La peinture admet le nu, mais non les nudités. Or, ce sont des nudités que nous montre M. Muller, et, qui pis est, des nudités laides. Il est pourtant de rigueur stricte que des femmes nues, surtout si ce sont des courtisanes, soient belles; l'art doit s'interposer entre l'œil et la réalité. Or, ici, cet art n'est ni assez délicat, ni assez brillant, ni assez fin, ni assez poétique, pour remplir cet office. Considérée absolument comme peinture, la composition de M. Muller a du mouvement et de la vie, mais c'est le mouvement et la vie d'un ballet; l'effet général de couleur est attirant, mais faux et fantasque; l'inexcusable négligence de l'exécution, le goût malheureux du dessin et du style, n'offrent guère de compensations pour tout le reste.

Ce n'est pas sans découragement et même sans quelque tristesse que nous nous décidons à jeter enfin les yeux sur les peintures religieuses, tant l'impression en est fâcheuse. Décidément, les talens abandonnent tout-à-fait cette sphère supérieure de l'art, ou plutôt peut-être

il n'est plus de talens faits pour elle. Le public, de son côté, est si profondément indifférent à tout ce qui a l'air d'un *tableau d'église*, qu'il ne lui vient même plus à la pensée d'y regarder, de manière qu'à moins de porter la signature d'un nom célèbre, ce qui n'arrive presque jamais, une peinture de ce genre est condamnée, sans être même entendue. L'espèce de rénovation d'art chrétien qu'on a essayé d'importer de l'Allemagne, et qui semblait être encouragée par le cours des idées littéraires et philosophiques régnantes, a complètement avorté. Le paganisme, avec ses dieux et ses héros, est encore plus mal reçu, si c'est possible. Voilà donc l'art (car il ne s'agit pas d'autre chose ici) privé des deux sources d'inspiration où il trouva pendant tant de siècles d'inépuisables thèmes de représentations, l'antiquité classique et l'histoire sacrée du christianisme. Que lui reste-t-il donc, et sur quoi s'exercera-t-il? sur l'histoire! mais quelle histoire? et d'ailleurs, qu'est-ce que l'histoire toute seule pour l'art? un recueil d'anecdotes, de faits isolés, sans intérêt, sans influence sur l'imagination, inintelligible au peuple, incapable de fournir autre chose au peintre qu'un magasin archéologique de costumes, d'armes, de meubles et d'ustensiles, vaine défroque de morts oubliés et ensevelis à jamais dans leur tombeau. Mais passons sur ces questions, nous n'avons ni le temps ni les moyens de les résoudre, et, sans chercher à plonger dans l'avenir de l'art, bornons-nous à constater ses misères présentes.

Dans l'intérêt des artistes qui cultivent encore avec tant de labeur ce terrain ingrat, nous serons très court sur les peintures de cet ordre. Presque toutes échappent à la critique; elles défient à la fois et l'éloge et le blâme; il faut donc leur laisser le bénéfice de l'obscurité et la protection du silence, sauf les exceptions, s'il y en a.

Et il y en a probablement une au moins dans le salon carré même, sous le n° 332 (*Martyre de saint Polycarpe*). Cette toile est d'un aspect peu prévenant au premier abord à cause de quelques tons criards dont l'artiste aurait pu facilement amortir les dissonnances, s'il avait réfléchi que l'effet d'un tableau n'est pas le même au salon que dans une église. Malgré ce premier et inévitable échec de l'œil, cette peinture résiste et demande à être mieux interrogée. De ce nouvel examen, il est résulté pour nous l'impression que c'est là une œuvre de marque. Elle a, ainsi qu'on l'a écrit déjà, et nous ne trouvons pas de meilleur mot, une grande tournure, ou, comme disent encore mieux les Italiens, un air de *maestria*. La composition rappelle les grands modèles d'Italie, mais sans les répéter; on y sent l'influence

de leur goût et de leur esprit, plutôt que celle de leurs ouvrages. Sortir du banal, dans une route si battue, sans rompre avec la tradition, est une chose si rare, qu'on doit louer ceux qui le tentent, surtout s'il y réussissent à quelque degré. M. Chenavard a certainement ce mérite. Sa peinture n'a aucun droit à la popularité; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle ne peut pas plaire ou déplaire médiocrement, ce qui est le signe d'une œuvre fort au-dessus du commun. Aussi n'a-t-elle pas tardé à devenir un champ de disputes. Le tableau de cet artiste étant, à ce qu'il paraît, une nouveauté pour le public, on ne peut qu'espérer beaucoup d'une seconde épreuve, car la plupart de ses défauts peuvent être corrigés, tandis que ses qualités, étant de celles qui ne peuvent pas s'acquérir, ne pourront pas non plus se perdre.

Le voisinage nous conduit immédiatement à une peinture qui est, sous tous les rapports, l'antipode de la précédente : le *Jugement dernier*, de M. Gué. Cet artiste a quitté brusquement les chaumières, les champs et les hameaux, pour se lancer dans les régions mystiques et surnaturelles du monde divin. Il est vrai qu'il y a vu surtout ce qu'un paysagiste pouvait y voir, des effets de lumière. Cette composition est conçue dans le système que le peintre anglais Martin a poussé jusqu'aux dernières limites de l'exagération. Mais, en cherchant à en mitiger l'intempérance, le peintre français en a par cela même détruit le prestige. Il a voulu satisfaire à la fois à la pensée et à l'imagination, et il est resté des deux côtés au-dessous de sa tâche; car, d'une part, il n'est pas parvenu à imprimer à sa scène cet air de cataclysme et de fin du monde qui règne dans les compositions de Martin, et, d'autre part, il n'a pas pu y mettre davantage ce qu'y ont mis, dans un autre système, Michel-Ange, Rubens, et J. Cousin. Toutes ces petites figures, en effet, ne peuvent prétendre intéresser pour elles-mêmes, elles sont nécessairement absorbées dans le tout, et c'est d'autant plus fâcheux que l'artiste paraît avoir dépensé beaucoup de temps, d'études, d'érudition et même de philosophie, à donner à chacune une signification particulière. Nous n'avons donc pas ici une vraie représentation du *Jugement universel*, mais une simple *vue*, prise de loin et en perspective. Il y aurait du reste de l'injustice à refuser à ce tableau un certain charme, comme effet général de lumière et de clair obscur, et à l'artiste le mérite d'avoir produit cet effet; mais ce n'est pas là proprement une peinture religieuse.

Le *Calvaire* de M. Steuben exige une justice bien plus rigoureuse. Toucher ainsi les choses sacrées, c'est les profaner. Qui jamais a pu

se figurer un Christ pareil! Non, jamais un homme de talent n'est parvenu à dépouiller à ce point de toute grandeur, de tout idéal, de toute beauté, le sublime pathétique de la scène fameuse du Golgotha. Non, ce n'est pas là Jésus. Si ce n'étaient les bourreaux et l'appareil du supplice, nous croirions que c'est quelque pauvre fou qu'on a chassé de la ville, où ses yeux égarés, ses cheveux hérissés épouvantaient les enfans et excitaient la pitié publique. Quelle invention malheureuse et dans l'ensemble et dans les détails! et quelle exécution plus malheureuse encore! Quel style, quel goût, quel choix de couleurs et de tons! Quelle vulgarité de pensées et de manière! Enfin, car il y a quelques bonnes choses dans cette peinture, quelle audace de plagiat!

Les peintures à sujets religieux qu'il nous reste à examiner, ou plutôt à énumérer, pourraient être partagées en trois ou quatre classes ou écoles, à peu près comme il suit :

La première en rang comme en date est celle de la pure tradition classique française, dont, pour fixer les idées, on trouverait le type dans les tableaux de M. Ansiaux. Elle ne manque jamais de représentans. Cette année, nous croyons pouvoir, sauf erreur, y rattacher d'abord et en première ligne, la *Mort de la Vierge*, de M. Caminade, dont l'irréprochable composition défierait la critique de Poussin même; puis le *Saint Lazare*, de M. Vanderberghe, specimen des plus authentiques en ce genre; puis le *Martyre de saint Adrien*, de M. Omer Charlet; l'*Ecce Homo*, de M. Jouy; *le Christ apparaissant à la Madeleine*, une bêche à la main, de M. Thévenin; l'*Assomption*, de M. Ribera, artiste qui porte un très beau nom; les deux *Jésus au mont des Olives*, de M. Pérignon et de M. Norblin; le *Saint Leu*, de M. E. Goyet, etc., etc. A cette catégorie appartient probablement aussi le *Repos en Égypte*, de M. Ducornet, né sans bras.

La seconde classe, différente déjà de la précédente par un moindre penchant pour le haut style et pour la draperie, et par l'emploi moins exclusif de ses recettes pratiques, s'en écarte en outre en un point si important, qu'elle est au fond une hérésie. Ses sectateurs affectent l'indépendance et prétendent à l'invention. Séduits peut-être par le *Christ consolateur*, de M. A. Scheffer, et plus encore, malheureusement, par les exemples de M. Signol, ils se permettent d'altérer les types traditionnels et consacrés des personnages divins ou célestes, qu'ils traitent avec aussi peu de façon que des figures allégoriques, et qu'ils font agir comme des héros de roman. Ce néo-christianisme esthétique n'est qu'un écho des néo-christianismes

dogmatiques auxquels travaillent en ce moment tant de métaphysiciens allemands, tant de poètes et romanciers français. Cette tendance se trahit plus ou moins dans un assez grand nombre de peintures, par exemple dans celle où M. Lafon nous donne *un Ange présentant à l'enfant Jésus la couronne d'épines*, au milieu d'une gloire lumineuse, entre ciel et terre; la *Vision de sainte Thérèse*, de M. Glaize, offre un goût de composition et des effets de lumière analogues. M. Lavergne, dans ses *Ames du Purgatoire*, a visiblement pris conseil de M. Signol. Ce même artiste récidive dans sa *Lapidation de saint Etienne*, où il introduit, sans autorité et contre toutes les règles, Jésus-Christ dans son costume terrestre, et, qui pis est, le fait accompagner par Dieu le père. *Les Anges au Sépulcre*, de M. Varnier, ne sont pas non plus très orthodoxes, et son tableau tout entier est encore une des fautes de M. Signol, auquel on peut reprocher aussi en partie le *Christ au Tombeau*, de M. Janmot, et surtout la *Madeleine*, de M. Laby. Les mêmes tendances hérétiques se révèlent encore dans les *Trois Vertus théologales*, de M. Louis, dans *l'Assomption de la Vierge*, de M. Wachsmut, dans l'*Annonciation aux Bergers*, de M. Cibot, dans *la Fuite en Égypte*, de M. Colin, peinture d'une fadeur rare, et enfin dans bon nombre d'autres encore, car ce système gagne considérablement du terrain. La *Madone* de M. H. Scheffer, tout talent à part, n'a pas d'autre filiation que les *Medora* et les *Marguerite*, ce qui est une origine bien romanesque et assez mondaine.

La troisième classe est bien moins nombreuse, mais elle est plus caractérisée; elle a pour chef éloigné M. Ingres, et pour précédens plus immédiats MM. Flandrin, Lehmann, Amaury-Duval. C'est une sorte de classicisme moderne un peu moins insipide que l'ancien, mais plus pédantesque peut-être, et surtout plus importun, car il n'est pas si modeste. On reconnait aisément ses produits aux signes suivans : composition pauvre, figures clairsemées et de grandeur demi-nature, expressions froides, dessin exact, compassé, exécution étudiée et presque précieuse du modelé, absence de relief, tons gris, coloris faible, monotone, lumière plate, touche uniforme. On retrouvera la plupart de ces caractères, sinon tous, dans l'*Adoration des bergers*, de M. Philippe, dans l'*Éducation de la Vierge*, de M. Pilliard, la *Captivité de Babylone*, de M. Joyard, le *Jacob et Laban*, de M. Dumas, enfin dans la jolie *Tête d'Ange* que M. Amaury-Duval a dessinée et peinte avec une simplicité si recherchée.

Nous ne savons à quelle classe rattacher le *Moïse sauvé des eaux*

du grand salon. S'il n'était signé par une dame, nous l'attribuerions volontiers à M. Schopin.

Enfin, dans une dernière et quatrième catégorie, on placera ceux qui, sans suivre une école ou un système, préfèrent tout simplement reproduire la manière et même les compositions de quelque maître célèbre. Ceux-ci sont les plus sages; car, si on ne peut pas inventer soi-même, quoi de mieux que de se servir des inventions des autres, surtout si elles sont bonnes? En général ils choisissent bien. Les uns s'adressent à Raphaël, comme par exemple M. Cazes, qui a refait *la Belle Jardinière;* d'autres préfèrent Michel-Ange et les Florentins, comme M. A. Deveria dans sa *Charité :* ceux-ci ont du penchant pour les Vénitiens et s'exercent sur les étoffes; le *Christ au tombeau,* de M. Guichard, offre quelque chose de semblable; ceux-là se décident pour le Caravage, et c'est ce qu'a fait particulièrement M. Jollivet pour sa *Déposition*. Il en est qui remontent jusqu'aux Byzantins, comme M. Maison pour sa *Peste* (n° 1355), M. Quantin (n° 1648) dans les ornemens du cadre de son *Christ au Jardin*. Un autre se contentera de combiner le Pérugin et Fra-Bartholomeo, comme on le voit dans une *Notre-Dame* de M. Frenet. Enfin il y en a qui appellent à leur secours les anciens maîtres allemands, par exemple M. Mottez, dont la *Sainte Famille* mériterait probablement des remarques d'une autre nature, si elle n'était placée hors de vue.

Telles sont les quatre directions entre lesquelles se débat la peinture religieuse. On serait fort embarrassé de choisir; car comment choisir entre la banalité et le pédantisme académique, entre la prétention impuissante et le pastiche? Laissons donc ces honorables peintures rejoindre en paix leurs aînées dans l'oubli, et passons à d'autres.

Tableaux de genre. — Plaçons-nous d'abord devant cette *Noce juive* si gaie, si vivante, si pleine d'imagination et de mouvement, si piquante d'esprit, si charmante de naïveté, et qui, par l'exquise fraîcheur des tons, la franchise de la touche et l'excellente distribution de la lumière, rappelle et égale presque P. Véronèse. Cette peinture est d'une grande réussite. Jamais M. Delacroix n'avait mis sur une toile autant de ce qu'il a, et si peu de ce qui lui manque. Elle est le type et le dernier point de ce qu'il sait et peut faire. A la finesse, à l'harmonie habituelles de son coloris, il a joint cette fois des qualités beaucoup plus rares chez lui, la vivacité et la transparence. L'effet général est suave, plutôt animé que brillant; l'œil est satisfait partout, sans être attiré nulle part.

Tel est l'aspect de cette peinture à la limite de la vision distincte; mais, en s'en rapprochant, on voit que ce séduisant résultat coûte cher et qu'il est le prix de douloureux sacrifices. Ces touches de couleurs pures et vierges, si belles de loin, ne le sont plus du tout de près; on trouve à leur place une inextricable couche d'empâtemens sous lesquels toute forme distincte des objets, tout dessin, tout modelé, disparaissent. C'est là un des inconvéniens généraux de ce procédé de peinture; mais M. Delacroix ne se donne pas assez de peine pour l'amoindrir, et son travail pourrait, ce nous semble, gagner infiniment en délicatesse, en fini, en précision dans le détail, sans que l'effet général en souffrît. Nous le renvoyons à P. Veronèse lui-même et à bon nombre de Flamands et de Hollandais. Quant à cet étrange et inexplicable goût du laid et du baroque qui donne à ses figures un aspect si répulsif que personne n'a pu encore s'y accoutumer, nous ne le croyons pas non plus indispensable. C'est un travers de l'artiste, et non une nécessité de son système de peinture. Mais il paraît irrémédiable; il faut en prendre son parti.

Le *Naufrage*, moins complètement réussi peut-être que la *Noce*, a des parties admirables. La conception générale est d'une poésie terrible, et l'effet ne reste pas trop au-dessous du sujet. Un ciel pesant, sombre et bas, un vaste silence, une mer sans rivages dont les larges flots se déroulent jusque dans les dernières profondeurs de l'horizon, et sur cette mer une barque surchargée d'hommes à demi nus, en proie aux terreurs de la mort, au désespoir furieux de la faim, procédant avec une sinistre régularité au fatal tirage qui doit donner l'un d'eux à dévorer aux autres. La barque ne vogue plus, car le timonier a, lui aussi, abandonné le gouvernail pour prendre part à l'horrible scrutin; elle flotte au hasard, ballottée par les vagues. L'impression de la peinture correspond à la conception. Elle est profonde et saisissante, mais elle résulte moins, selon nous, de l'action particulière dont la barque est le théâtre et les naufragés les acteurs, que de l'effet général de tristesse, de terreur et de désolation, répandu sur le lieu de la scène. L'action de la barque, en effet, n'est peut-être pas suffisamment claire, et d'ailleurs, pour un pinceau comme celui de M. Delacroix, la petitesse des figures n'était guère favorable au détail des expressions. Sous ce dernier rapport, une autre main aurait pu aller plus loin et entrer plus avant dans le sujet. On ne comprend pas davantage pourquoi une seule et même tête a suffi pour tant de personnages. Mais il ne faut pas chercher de ces études-là dans M. Delacroix. Toutefois, en prenant le tableau en masse, il est

d'un effet puissant. La mer est surtout d'un mouvement, et nous dirions même d'un dessin admirables. On suit jusque dans les derniers lointains le roulement sans fin de ces vagues qui se poussent, s'effacent et se remontrent plus loin pour disparaître encore; on y sent une agitation profonde et intestine, on entend leur clapotement triste et continu. Ce n'est pas une mer réelle, comme l'aurait pu faire un peintre de marine, c'est une mer idéale, poétique, vue plutôt par l'imagination que par les yeux, vraie pourtant, mais vraie de la vérité de l'art. Nous pouvons faire remarquer ici que, lorsqu'il arrive aux artistes forts de peindre par occasion des objets étrangers à leurs études habituelles, ils leur impriment un tour orignal et imprévu qu'on est loin de rencontrer dans les peintres spéciaux. C'est ce qu'on peut voir dans les fragmens de paysage, d'architecture, de mer, de nature morte, semés dans les peintures historiques des grands maîtres. M. Delacroix a eu ici la même fortune, et son *Naufrage* nous paraît être incontestablement la plus belle marine du salon.

Après M. Delacroix, et à la distance nécessaire, citons les trois compositions de M. Robert Fleury, qui cette année jouit sans conteste et presque sans partage de la vogue. Ce n'est pas sans doute l'attrait pur de l'art qui convoque et retient la foule devant sa *Scène de l'Inquisition;* c'est bien plutôt le sujet. Mais le sujet ne suffirait pas seul, et c'est déjà un grand mérite à l'artiste de lui laisser son intérêt. On ne peut certes rien imaginer de plus propre à produire des effets nerveux que le spectacle d'un homme couché sur le dos par terre, au fond d'une cave, les deux jambes fixées séparément dans deux trous d'une pièce de bois de manière à laisser dépasser seulement ses pieds, exposés de près à un feu ardent qu'attise incessamment un bourreau, tandis que des moines, à mine sinistre et impitoyable, suivent impassiblement les progrès et les résultats de la torture. M. R. Fleury a rendu tout cela exactement; sans exagération, mais aussi sans pitié. Ses expressions sont vraies, sa pantomime juste, quoique d'une justesse et d'une vérité communes. Joignez à cela une exécution étudiée du tout et de chaque partie, une lumière à oppositions fortes et par conséquent à effet, des accessoires peints avec science et avec goût, et on aura assez de quoi justifier l'empressement du public pour ces peintures recommandables. Ce ne sont pas là des qualités supérieures, mais elles suffisent dans les limites où se circonscrit l'artiste, et, dans des choses si difficiles, c'est beaucoup d'être suffisant.

Les nombreuses peintures de M. Biard, quoique d'un goût tout

différent et avec plus d'originalité, ne dépassent guère la portée des précédentes. La plupart, cette année, sont des *vues* et des *scènes* des pays septentrionaux; on n'y voit que neiges, frimas, glaces et brouillards. M. Biard a l'instinct voyageur; il a visité les lieux et observé les choses qu'il représente; il a aussi, à un haut degré, le sens imitateur, le sentiment de la couleur locale, et de même qu'il s'accommode et s'habitue, en bon voyageur, à tous les accidens de route et aux manières, mœurs et usages des peuples dont il est l'hôte passager, ainsi fait-il comme artiste; il saisit avec justesse, sinon avec profondeur, la réalité des choses, et il la rend avec la même sincérité. Ses *Vues* de Laponie sont très intéressantes sous ce rapport; sa *Mort de Ducouedic* est remarquable surtout par la couleur locale, et par une fine observation des caractères spécifiques des marins.

M. Biard a aussi, comme on sait, pris à tâche de faire tous les ans rire le public, et il y réussit assez bien, quoique pas aussi bien que tant d'autres qui n'y prétendent pas. Son comique n'est certes pas celui de Molière, mais il approche quelquefois de celui de Vernet et d'Odry. Ne soyons pas trop exigeans. Cette année il nous a donné pour notre régal d'usage les *Gros péchés*, la *Demoiselle à marier*, et *la Distraction*. On lui dispute pourtant son monopole. M. Pigal continue toujours sa lutte inégale, mais son *Assaut du matin* est une défaite complète. Le *Barbier*, de M. Guillemin, ne doit pas non plus trop inquiéter M. Biard, mais il a à se garder de M. Gros-Claude, dont les *Trois Commères* engendrent des rires inextinguibles, qui paraissent sincères, quoiqu'il soit difficile de faire descendre l'art à un tel niveau de bassesse et de trivialité.

Nous aurions dû déjà nous arrêter devant la *Partie d'échecs*, et dire, sans hésiter, que ce tableau microscopique est le morceau capital du salon. En effet, c'est une œuvre complète et achevée en son genre; elle atteint ce degré de perfection relative, qui, sans être le dernier, en tient lieu. Rien de plus rare, dans notre temps, qu'un ouvrage d'art bien fait, dans le sens rigoureux du mot. En littérature, en peinture, en sculpture, en toutes choses nous ne savons faire que des ébauches; nous manquons toujours, soit par excès, soit par défaut, cet équilibre des proportions, cette pondération des qualités, ce point exquis de justesse, qui fait les œuvres accomplies. Aussi, avec les plus beaux talens, nous n'avons pas de beaux ouvrages. Le tableau de M. Meissonnier, est, comme son *Liseur* de l'an passé, un petit phénomène exceptionnel sous ce rapport. Comme expression et composition, il serait difficile d'être plus délicatement et plus profondément

vrai, de saisir et rendre avec plus de sûreté et de force le côté comique de la scène, de donner plus de physionomie, et de marquer de traits plus distinctifs les trois acteurs qui y figurent. L'exécution est pleine de goût et de légèreté, d'un détail très étudié, mais sans recherche puérile. Il n'y manque peut-être, pour être un Steen ou un Ostade, qu'une légère couche de poussière apportée par le temps.

Dans ce genre de scènes familières illustré par les Hollandais et les Flamands, et si agrandi par Hogarth, nous n'avons pas trop à nous féliciter. Sauf l'exception dont nous venons de parler, M. Biard est encore, avec M. Baume, qui passe maintenant sa vie sur les champs de bataille, ce que nous avons de plus saillant; à moins qu'on ne voulût leur opposer M. Destouches, dont le comique larmoyant et l'insipide sentimentalisme n'ont rien d'amusant, comme on peut s'en assurer par sa *Convalescence*, sorte de Greuze affadi, d'un ennui mortel. L'*Enfant volé*, de M. Grenier, est encore une production assez sotte, quoiqu'il lui soit échu la plus belle place du salon. La *Siesta* de M. T. Johannot ne nous indemnise pas complètement, malgré quelques détails agréables et la grace du coloris. Nous osons à peine mentionner les nombreuses scènes de mœurs italiennes, de M. Pingret, et encore moins la *Rose Flammock*, le *Page indiscret* et l'*Après-Dînée*, de M. Jacquand, bien qu'ils aient beaucoup de sectateurs. Le voisinage de l'*Inquisition* fait beaucoup de tort à la touche léchée et froide, et au vernis de M. Roehn, dont le *Bon Pasteur* offre pourtant assez de grosse vérité pour toucher les cœurs sensibles, et une assez jolie figure de jeune fille. Nous aurions encore à glaner çà et là quelques petites toiles analogues, mais sans grand profit, et nous ne pouvons d'ailleurs empiéter sur les droits du livret. Ajoutons pourtant, pour faire preuve de bonne volonté, les *Noisettes*, de M. Gué, l'auteur du *Jugement dernier*, les *Petits Savoyards*, et le *Gibier*, de M. Fouquet; le *Retour de la ville*, de M. Guet. Nous avouons d'ailleurs être incapable d'apprécier les différences et de marquer les degrés relatifs de mérite de la plupart de ces peintures; car il y a un point de l'art où tout se ressemble. Mais nous n'y sommes pas obligé.

L'*Entrée de la duchesse d'Orléans au jardin des Tuileries*, de M. Eug. Lami, est une peinture toute rosée, toute sémillante, toute chatoyante, et bariolée d'échantillons de toutes les couleurs. Les toilettes de femmes sont du dernier goût, et on y peut faire un cours de modes. On pouvait peut-être prendre un autre parti; mais, en prenant celui-là, on ne pouvait s'en tirer avec plus d'imagination et d'adresse, ni mettre plus d'art à peindre des choses qui ne valent

guère la peine d'être peintes. On peut rapprocher de ce tableau celui où M. Guiaud a représenté le *Cortége funèbre de Napoléon*, au moment de son passage sur la place de la Concorde.

Il y a quelques petits tableaux dans le goût des Hollandais. *L'Intérieur d'atelier*, de M. Jollivet, vise au fini précieux du détail et à la parfaite illusion de la lumière et du clair-obscur. Sans pouvoir bien préciser en quoi il pèche, il nous semble qu'il n'arrive pas au but. Il est minutieux, sans finesse, exact plutôt que vrai. C'est la perfection du travail, moins l'art. *La Mansarde*, de M. Digout, est une assez agréable réminiscence de Rembrandt, auquel il est assez facile de ressembler de loin. M. de Loos laisse voir dans son *Maître d'école* les traces de ses études sur Wilkie et sur Ostade; c'est une imitation libre et non une simple traduction. *La Cuisinière*, de M. Béranger, est également une parente éloignée de celles de Mieris et de Metzu. Enfin nous indiquerons, comme appartenant, quoique moins directement, à la même école, *l'Attente*, et surtout *les Contrebandiers en Angleterre*, de M. Aug. Delacroix, qui nous semblent mériter une mention particulière.

La *Comédie française*, de M. Geffroy, mérite une note à part. Il fallait beaucoup d'art et d'esprit pour donner à cette scène un autre intérêt que celui de la curiosité. M. Geffroy y en a mis assez pour y faire, à son talent de peintre, une part honorable. Ce congrès dramatique est représenté avec un art de mise en scène qui ne doit pas surprendre, mais en même temps avec un goût d'artiste qui pourra s'appliquer ailleurs. Il est présidé par Célimène, assistée d'Hermione placée un peu en avant, mais plus bas; tout autour se rangent par degrés insensibles, mais avec une variété d'intentions que nous ne voulons pas pénétrer, Mascarille, Figaro, Richelieu, Jacoub, Oreste, Chérubin, etc.; la distribution des rôles est parfaite. Les têtes sont très ressemblantes, sans être positivement des portraits, car l'artiste a voulu nous montrer les comédiens plutôt que les individus. L'agencement des groupes est bien entendu et conforme aux convenances pittoresques.

Le *genre* historique ou anecdotique est d'ordinaire très abondant, et cette année il n'a pas eu moins de fécondité. Mais on nous permettra d'être très sobre de citations. En première ligne, nous rencontrons les trois grandes compositions de M. Alaux. Son *Assemblée des notables à Rouen, sous Henri IV*, outre l'intérêt de l'exactitude historique des moindres détails du lieu et du fait, qui importe peu ici, est très remarquable par l'entente de la perspective, par la dispo-

sition savante des lignes, et par la solution heureuse d'une foule de difficultés pratiques. Les hommes du métier admirent surtout cette longue file de toques rouges et violettes, dont la réunion, nécessitée par la perspective, pouvait être de l'effet le plus ingrat, et dont l'artiste a tiré un effet piquant. Nous admettons et même nous sentons toutes ces qualités, nous reconnaissons tout ce qu'il y a d'habileté, de savoir et de talent dans ces tableaux de M. Alaux; mais il n'est pas moins certain que ces peintures sont de celles dont on voit immédiatement le fonds; elles vous donnent ce qu'elles ont, tout à la fois. Aussi, à peine vues, on passe outre, et on n'y revient plus. Ceci n'est pas une critique; c'est une simple observation.

Plaçons immédiatement ici, comme à leur place naturelle, les tableaux de M. Granet, dont le vigoureux talent n'a pas plus besoin d'explications que d'éloges. Quoique un peu blasés sur des effets qu'on voit depuis plus de trente ans, on ne peut s'empêcher de dire que dans cette manière, en apparence si facile à imiter, cet artiste conserve encore un cachet de maître. Avec M. Granet, rappelons un nom qui, à une autre époque, brilla à côté du sien, celui de M. Revoil, fondateur et chef de cette école de Lyon, si florissante dans les premières années de la restauration, mais dont il reste peu de traces. Nous avons vu avec intérêt reparaître sur le livret le nom de cet artiste. Parmi les ouvrages qu'il expose cette année, son *Philippe-Auguste* est le plus important par la composition; mais nous préférons son *Giotto*.

C'est faute d'une meilleure place que nous intercalerons ici d'abord la bataille *du Col de Teniah*, par M. Bellangé, exacte comme un bulletin, et peinte avec la verve et le talent tout spécial de l'artiste; ensuite, un épisode de la retraite de Moscou, *le Combat de Krasnoë*, représenté par M. Langlois avec un grand effet de couleur locale; et enfin, *le Combat du Sig*, par M. Baume. Et puisque nous sommes ici hors de toute classification régulière, nous saisissons cette occasion de rappeler quelques peintures oubliées dans la rapidité de notre course, et qui, à divers titres, méritent au moins une mention. D'abord, *l'Arnold-de-Mechtal*, de M. Lugardon, qui, en bon patriote, ne sort pas de l'histoire suisse: il a un peu changé sa manière; de noir il est devenu rouge. Nous ne savons trop s'il y a gagné ou perdu. Les premiers ouvrages de cet artiste avaient promis plus qu'il n'a donné depuis. L'*Homère* de M. Leloir paraît avoir donné des scrupules à quelques personnes, mais on peut se tranquilliser parfaitement l'esprit sur cette peinture, en disant qu'elle n'a d'autre mérite

que de rappeler des choses beaucoup mieux faites ailleurs, et de montrer ce que vaut en peinture un système quand il vient seul. Il en est à peu près de même de *la Nausicaa* de M. Galimard, pastiche de l'antique, de Raph. Mengs et de M. Ingres, mais où l'auteur a assez mis du sien pour conserver un incontestable droit à l'originalité.

On voit en face l'une de l'autre, dans la galerie de bois, *la Telesilla* de M. Jules Etex, et *la Léda* de M. Riesener. Nous préférerions le goût de la première, mais le talent de la seconde est séduisant, même dans son maniérisme. Le mariage de Léda avec le cygne ne fut qu'un mariage mystique, et c'est ainsi que l'a compris Michel-Ange; mais M. Riesener est plus positif. La chaude et vive exécution de sa peinture ne rachète peut-être pas tout-à-fait cet inconvénient. Parmi nos oublis, nous joindrons ici, pour mémoire seulement, *la Françoise de Rimini*, de M. Decaisne, qui mérite les honneurs d'une lithographie; *la Bacchante*, *la Rêveuse*, *l'Odalisque*, de M. Lépaulle, plus dignes encore de la même popularité; et une scène de *la Destruction d'Herculanum*, par M. Simon Guérin, où nous avons cru remarquer un talent notable de composition et une certaine force d'invention dont il convient d'attendre quelque preuve plus décisive.

Paysages, marines, etc. — En déplorant précédemment l'extinction des traditions héroïques et religieuses, ces mères nourrices de la peinture, nous nous sommes demandé ce qu'il restait à l'art; nous pouvons répondre ici qu'il lui reste la nature. Si *les dieux s'en vont*, en effet, la nature reste, toujours belle, toujours jeune, éternel spectacle de beautés sans nombre pour les yeux, intarissable source d'impressions pour l'ame. Ce n'est qu'un pis-aller, mais il est encore d'un grand prix. Il y a là encore une poésie, un idéal, un art possibles. Il semblerait, du reste, qu'un secret instinct pousse maintenant nos artistes de ce côté. Les paysagistes se multiplient depuis quelques années, et, toutes choses égales d'ailleurs, le paysage est le genre où l'on réussit le mieux. Nous indiquons ce point de vue; mais gardons-nous de le discuter.

En considérant l'ensemble des ouvrages de ce genre, on les voit représenter assez nettement deux systèmes opposés, caractérisés par la prédominance du point de vue *naturaliste*, ou du point de vue *idéal* ou *poétique*. L'une se tient aussi près que possible de la réalité, qu'elle cherche à *imiter*, dans un sens strict, en la laissant responsable de l'effet produit; l'autre la prend seulement pour base, et y ajoute des élémens empruntés à l'imagination dans l'intérêt d'une idée, d'une impression, d'une émotion quelconque. Cette dis-

tinction, qu'on pourrait établir autrement et mieux, suffira, nous l'espérons, pour notre but. Elle s'est réalisée d'ailleurs en grand dans l'histoire du paysage. Il est évident que le Titien, le Dominiquin, les Carrache, Rubens, le Poussin, et en partie Claude Lorrain, ont autrement conçu la représentation de la nature que Ruysdaël, Wynantz, Berghem, et en général l'école hollandaise et flamande. L'opposition de ces deux systèmes s'est reproduite de nos jours, depuis la renaissance de ce genre, sous d'autres formes, et elle est assez marquée au salon actuel pour fournir une base de classification acceptable, sinon rigoureuse.

Le plus habile de nos paysagistes naturalistes est sans contredit M. Cabat. Il s'est créé une manière qui a eu des imitateurs. Il a un sentiment profond et vrai de la nature. S'il n'en voit que peu de côtés, les côtés qu'il voit, il les rend avec beaucoup de délicatesse et de charme. Il ne court guère après ce qu'on appelle les beaux sites, qui ne sont souvent que des décorations de théâtre. Quelques arbres, un chemin, un coin de forêt, lui suffisent ordinairement. Son *Paysage* (nº 258) nous met au milieu d'un bois traversé par un chemin; deux ou trois bûcherons travaillent à abattre un arbre. Partout le calme, le silence, le repos, mais peut-être aussi l'immobilité. La nature vit dans les paysages de M. Cabat, mais c'est d'une vie un peu sourde; ses arbres, d'un dessin si simple et d'un port si naturel, sont presque, sinon tout-à-fait, immobiles; l'air circule bien entre leurs feuilles, mais sans les agiter. De là un peu de froideur et de monotonie dans l'effet. Nous prions M. Cabat de nous faire une seconde *Vue de Narni*.

La foule des paysagistes de cette catégorie est si pressée, qu'il faudrait un travail spécial pour rendre à leurs œuvres la justice qu'elles méritent, pour établir les rangs et faire les distinctions qu'elles comportent. Réduits à la nécessité de simples mentions, nous citerons, comme principalement remarquables : la vue des *Environs d'Orbitello* en Toscane, par M. Lapito, si riche en motifs pittoresques et d'une si belle lumière; la vue d'une vallée des Alpes, de M. Dagnan; la montagne boisée, à gauche, légèrement éclairée des premiers feux du jour, tandis que le côté opposé de la vallée est encore plongé dans l'ombre, est d'une transparence et d'une finesse de ton admirables. Ces sites alpestres sont très recherchés des paysagistes, parce qu'ils offrent par eux-mêmes et comme simples masses des formes et des aspects très frappans par leur singularité, sur l'effet desquels on compte plus ou moins. Parmi les paysages de cette nature ceux de M. Calame et particulièrement sa *Forêt de sapins* (nº 267) semblent

étudiés et rendus avec moins de servilité, et traités avec plus d'imagination, qu'on n'en trouve dans la plupart des autres. Ceux de M. Empis, de M. Diday, et de M. Posé ont de bonnes parties, et portent la marque d'études sérieuses et de mains habiles.

La distinction des manières et des styles est aussi tranchée dans le paysage que dans les autres genres de peinture, mais il est beaucoup moins aisé de la déterminer. La langue commune se refuse à toute analyse précise de ces différences délicates, et ne trouve que les mêmes mots pour les choses les plus opposées. C'est là l'inconvénient de la langue générale des arts, qui ne peut exprimer qu'à demi et de fort loin ce qui est si bien et si sûrement discerné par l'intuition immédiate du sentiment. Ainsi, il serait impossible de tracer des lignes de démarcation bien distinctes, entre la manière de M. Flers par exemple, qui a pourtant beaucoup de physionomie, et celle de M. Thuiller, qui en diffère tant. On ne peut que renvoyer à la *Rivière* du premier (n° 718) et à la *vue* italienne du second (salon carré). Il en est de même pour les paysages de M. Jolivard, comparés à ceux, par exemple, de M. Mercey, ou de M. Ricois. Quelquefois cependant l'exagération d'un procédé peut fournir une indication; par exemple, pour M. de Laberge qui affecte une précision tellement minutieuse qu'il nous permet de compter une à une les feuilles et les rameaux les plus déliés d'un arbre, dans son *Paysage* n° 503 (sous *la Partie d'échecs*). L'exactitude du dessin et la recherche de la forme distinguent aussi assez convenablement la manière de M. Jules Coignet. C'est sous la protection de cette excuse que nous nous permettrons de citer sans commentaires plusieurs ouvrages de la même école, tels que ceux de Mme Sarrasin de Belmont, de MM. Hostein, Danvin, Loubon (*Bords de la Durance, Bergers émigrans*) et Brune, quoique ce dernier se rapproche un peu de la catégorie suivante.

Il est remarquable que l'école qu'on appelait autrefois *historique*, et qu'il faudrait nommer *idéaliste* parce que le mot est plus compréhensif, a produit en peu d'années un grand nombre d'ouvrages fort distingués, et que, sauf M. Cabat et M. Jules Dupré, dont on regrette cette année l'absence, elle possède les talens les plus originaux. L'ancienne école classique ou plutôt académique n'a plus guère d'autre représentant que M. V. Bertin qui modèle encore un paysage suivant les règles les plus pures de Valenciennes, comme on peut le voir dans sa *vue* de la *Ville de Nicotera* en Calabre; ouvrage auquel on peut joindre, mais avec restriction, le *Tobie* de M. Boisselier. La

nouvelle, qui continue sans s'en douter heureusement, l'esprit sinon les traditions de son aînée, a pour principaux adhérens M. Aligny, M. Marilhat, M. Huet, M. Corot, M. Ed. Bertin et quelques autres.

On se souvient de l'effet de surprise que produisirent, il y a quelques années, les premiers ouvrages de M. Aligny. De la surprise on passa à l'admiration. Son fameux *Prométhée* fixa son rang. On retrouva dans ces ouvrages, avec des inspirations et des idées modernes, le grand goût de l'école d'Italie et de celle du Poussin. Cette manière élevée, grave, poétique, fut parfaitement comprise et acceptée, et fit école. Cette année, M. Aligny a exposé plusieurs tableaux. Le plus remarquable, selon nous, celui qui donne une idée complète de son talent et met le mieux en relief ses belles qualités, c'est sa vue de *la Campagne de Rome*, si mal placée dans la galerie de bois. La majesté solennelle du désert romain y est rendue dans toute sa grandeur. On y retrouve surtout cette multitude de plans se superposant à l'infini, jusqu'au plus lointain horizon, résultat de la forme du sol qui ressemble à une mer agitée par une immense houle. Un chariot chargé de foin et traîné par des buffles traverse silencieusement cette solitude. Dans ses *Bergers de Virgile*, M. Aligny nous a paru moins heureux. Nous y voyons une tendance à l'exagération systématique. C'est un paysage *composé* dans la rigueur du mot. On y admire la pureté du dessin de ces grands arbres qui entremêlent leurs immenses rameaux; mais l'ensemble a déjà quelque chose de cette régularité apprêtée, si fatigante dans les œuvres de l'ancienne académie. Et comme on tombe du côté où l'on penche, M. Aligny doit se garder de devenir froid à force d'être pur, et insignifiant à force d'être simple. Ce dernier inconvénient nous paraît presque réalisé dans sa *Vue de Capri*.

Une critique analogue pourrait peut-être s'appliquer aux paysages de M. Paul Flandrin, d'ailleurs pleins de goût et de charme; et plus spécialement encore à ceux de M. Corot.

M. Marilhat a moins de tendance au pur idéal que l'artiste précédent; mais, quoique plus près de la réalité, il fait une grande part à l'imagination. Ses souvenirs des *Environs de Beyrouth* ne feront pas oublier sa magnifique *Vue du Caire*, qui fut pour lui un début si éclatant; mais elle la rappelle et se soutient presque à côté. Le ton général est chaud, mais doux, la lumière abondante et riche; les fonds sont d'une rare finesse et légèreté. Ces gigantesques pins d'Italie sous lesquels reposent quelques Arabes avec leurs dromadaires, sont d'une tournure et d'un jet admirables, et dans ces aloès, ces

cactus et autres plantes grasses du premier plan à droite, nous retrouvons la science de dessin, la touche vigoureuse et originale des grands roseaux et plantes aquatiques du Nil, de sa *Vue du Caire*. On pourrait observer cependant que le voile vaporeux répandu sur le tout n'est pas assez transparent, et que le ton général est un peu mou.

L'analogie du sujet, plutôt que celle de la manière, nous autorise à citer ici les *Ruines de Karnak*, à Thèbes, par M. Labouere. C'est une vue d'après nature, saisie surtout par le côté grandiose, mais un peu aussi par le côté théâtral; il faut éviter, en ce genre, les effets de panorama. Comme composition, ce paysage, d'ailleurs remarquable, a le défaut d'être partagé en deux moitiés par le massif de ruines et le grand arbre du milieu, d'où résultent, en quelque sorte, deux tableaux distincts et deux points de vue.

Le sujet biblique d'*Elie* faisant mettre à mort et précipiter les faux prophètes, a fourni à M. Rémond l'occasion d'une de ces compositions colossales qu'il paraît affectionner. On pourrait littéralement se promener dans son paysage. Mais le style grandiose n'a pas besoin de tant d'espace pour se déployer. Toutefois, malgré l'exagération de cet appareil théâtral, ce paysage ne peut qu'ajouter à la réputation de cet artiste recommandable.

Nous voyons avec quelque peine M. Huet se disposer à changer de manière. Celle qu'il s'était faite était sans doute fort arbitraire et d'une originalité suspecte, mais enfin elle était sienne. Sa vue d'*un Torrent en Italie* trahit une direction nouvelle dont nous ne pouvons pas le féliciter, quoiqu'elle révèle beaucoup de talent. Nous préférons son *Lac*, où l'imagination domine et va jusqu'à la fantaisie, mais dont l'effet est singulièrement attachant. La composition est très simple : une grande pièce d'eau verdâtre, froide et dormante, bordée de tous côtés de grands arbres et de taillis épais, un air humide, la demi-obscurité de la chute du jour, un temps couvert; au travers du bois, deux cavaliers, suivis de quelques chiens, galopant à toute bride, comme s'ils étaient poursuivis. L'impression en est mystérieuse et presque sinistre.

Après les principaux représentans de l'école dont il s'agit, on pourrait en trouver beaucoup d'autres encore qui se rattachent moins directement au même point de vue, par exemple M. Marandon de Montyel dans ses souvenirs des *Environs de Bade*, M. Flacheron qui dans sa *Mort d'Abel*, un peu trop sombre d'effet, a mis à profit les belles lignes naturelles des montagnes de Subiaco; M. Troyon

(*Tobie et l'Ange*) dont la composition ambitieuse, mais pauvre, vise à la simplicité du grand sans y atteindre.

Les vues intérieures de villes et d'édifices ne nous offrent cette année qu'un petit nombre de morceaux d'artistes, la plupart connus depuis assez de temps; deux *Vues de Venise* de M. Joyand, qui est resté le maître en ce genre; quelques souvenirs de villes d'Allemagne par M. J. Ouvrié, touchées avec science et vérité; l'intérieur de la *Cathédrale de Milan* de M. Sebron, où les tons violacés et rougeâtres dominent trop; enfin la *Vue de Naples* et *d'Alger* où M. Wyld prodigue avec trop de luxe les effets pyrotechniques de la lumière. Parmi les noms moins connus et dont les ouvrages offrent de l'intérêt, on trouverait ceux de M. Villa-Amil pour son église d'Alcala de Henarès, M. Woench pour sa *Vue de Rome,* M. Vinit pour son *Eglise à Palerme* et ses *Pyramides.*

Comme annexe du paysage, il convient de ne pas oublier les trois scènes de chasse de M. Jadin, qui remet en lumière un genre très peu cultivé aujourd'hui, et qui a produit dans tous les temps de très habiles maîtres, dont les plus connus en France sont Snyders, Oudry et Desportes. Sans égaler la vérité naïve d'observation et surtout la finesse et la vivacité d'exécution de ces peintres, M. Jadin ouvre cette route avec assez de talent pour engager quelques artistes à le suivre. M. Ph. Ledieu a exposé aussi une *Chasse au chevreuil* et une *Chasse au cerf* qui n'ont rien d'assez saillant pour exiger une description particulière.

Les *marines* sont relativement assez clair-semées. Les occasions de voir la mer sont si rares pour nos artistes parisiens, qu'il faut des circonstances particulières ou une vocation tout exceptionnelle pour les entraîner dans cette voie. Aussi ne voyons-nous guère que des noms sur lesquels nous n'avons rien à apprendre. M. Gudin a exposé à lui seul plus de tableaux que tous les autres ensemble; il en a fait dix-sept cette année, et c'est beaucoup. La plupart sont des batailles destinées à Versailles. Cette fécondité suppose une facilité peu commune; mais elle est explicable. M. Gudin est doué de facultés naturelles rares; c'est un talent franc et d'une grande distinction. Mais, s'il faut le dire, il s'est habitué à compter tellement sur ses ressources personnelles qu'il a un peu perdu de vue la nature. Il paraît ne plus voir la mer et tout ce qui en dépend qu'au travers de ses souvenirs, et surtout au travers de ses propres tableaux. Il ne fait presque ainsi que se traduire indéfiniment lui-même, avec esprit, avec intelligence, avec habi-

lété, comme il convient à un talent tel que le sien, mais non sans user sensiblement les ressorts qu'il met en œuvre. Les habitudes de main sont très dangereuses surtout dans les peintres spéciaux. M. Gudin est peut-être déjà arrivé à ne plus guère peindre que de pratique. Il fait une mer calme, une mer agitée, un vaisseau qui saute, un vaisseau qui coule en un tour de main, et toujours bien, comme on fait un paraphe. C'est là ce qui rend compte en partie de sa prodigieuse fertilité. Aussi ses peintures semblent n'avoir pas de corps; elles amusent plus qu'elles n'attachent; et l'on s'étonne, tout en admirant le talent facile, ingénieux, brillant et même original de l'artiste, de ne pouvoir pas les prendre tout-à-fait au sérieux. La cause en est peut-être que M. Gudin ne voit la nature qu'à la surface; il n'en a pas le sentiment profond; et l'on peut dire de ses peintures ce que nous avons déjà appliqué à d'autres, que si elles suffisent pour piquer la curiosité, elles n'atteignent ni l'ame ni la pensée. Pourrait-on rêver devant un Gudin comme devant un Alb. Cuyp ou un Backuysen! Malgré ces restrictions, M. Gudin tient encore le premier rang dans ce genre qui, en France, n'a eu qu'un grand maître, Joseph Vernet.

Aux dix-sept tableaux de M. Gudin, nous ne trouvons à ajouter que la vue *du Phare de Gatteville* de M. Petit, quelques scènes historiques de M. Morel Fatio, un *Clair de lune* à la Vernet de M. Barry, et enfin quelques vues intéressantes de MM. Hyp. Garnerey et Mozin.

Portraits. — Il y a six cents portraits au salon. Si nous parvenons à en distinguer huit ou dix, qui aient sous le rapport de l'art une suffisante importance, nous n'aurons pas perdu notre peine.

C'est un fait digne d'observation que parmi le nombre immense de portraitistes de profession qui, en divers temps, en divers lieux, ont eu de la célébrité et de la vogue, et par conséquent du talent, c'est à peine si on en pourrait citer un dont le nom ait survécu, et dont les ouvrages aient conservé quelque réputation. Les exceptions à cette règle sont très rares. En France, par exemple, on se souvient de Petitot, qui, ayant porté la peinture sur émail à un très haut degré de perfection, a dû à cette circonstance d'une grande difficulté vaincue, autant au moins qu'à son talent, une place dans l'histoire de l'art; de Latour, qui s'est illustré, par une circonstance analogue, dans le pastel, et enfin de Largillière et H. Rigaud. Mais ce ne sont pas là de grands noms. De nos jours nous avons assisté à l'immense fortune de Lawrence. Ses portraits seront-ils recherchés dans cinquante ans ou même le sont-ils encore? Les portraits admirés et cités

partout comme des chefs-d'œuvre d'art, proviennent tous de maîtres illustres à d'autres titres. Ce sont ceux de Holbein, de Rubens, de Van-Dyck, de Rembrandt, de Velasquez, de Raphaël, de Titien; et parmi les contemporains, ce sont ceux de David, de Gros, de M. Ingres. La cause de ce fait est évidente. Il est presque impossible qu'un talent d'un ordre un peu élevé puisse se circonscrire dans une sphère aussi bornée que l'art du portrait, et se soumettre aux habitudes que son exercice suppose. L'exploitation de ce genre étant ainsi, en général, forcément dévolue à la médiocrité, il est tout simple qu'il n'en sorte pas beaucoup de chefs-d'œuvre. Mais ce n'est pas tout; même avec un génie heureux, un portraitiste de profession, ayant toujours à lutter contre l'influence incessante d'idées, d'habitudes et d'études qui lui ôtent peu à peu le sentiment pur de l'art, et l'entraînent plus ou moins vers la routine et le métier, sera toujours surpassé, même dans sa spécialité, par les peintres accoutumés à considérer la nature d'un point de vue plus élevé, sous des aspects plus variés, et exercés par des études beaucoup plus fortes à toutes les difficultés de la pratique. Ainsi, d'une part, l'art spécial du portrait ne convient qu'aux talens insuffisans ou avortés, et d'autre part sa pratique exclusive corrompt inévitablement même les talens forts; et c'est ce qui explique ces trois choses : l'oubli profond où sont tombés presque tous les portraitistes, l'infériorité absolue et relative de leurs productions comme œuvres d'art, et enfin la supériorité marquée, sous ce même rapport, des portraits exécutés par les peintres non spéciaux.

Ces observations nous paraissent justifier surabondamment notre silence sur la presque universalité des portraits exposés au salon, et la brièveté de nos remarques sur quelques-uns.

Deux portraits méritent surtout d'être exceptés de l'anathème général, le portrait d'homme (grand salon) de M. Amaury-Duval, et le portrait de femme de M. Hyp. Flandrin. Ils se distinguent tous deux par des qualités analogues, la pureté et la correction du dessin, par l'étude soignée du modelé, par un goût simple et sévère d'ajustement, et par une exécution habile et savante. Dans le portrait d'homme, ces qualités sont poussées très loin, et même peut-être trop loin. Le travail en est un peu apprêté et tendu, le procédé s'y fait sentir; l'artiste veut trop prouver. Dans le portrait de femme, il y a moins de système, la touche paraît plus libre et plus facile, mais le modelé laisse quelque chose à désirer, il n'est que bien indiqué, plutôt que rendu. Nous ne décidons pas entre ces deux ouvrages distingués.

On a eu l'ingénieuse attention de placer M. Dubuffe à côté de M. Amaury-Duval, qui gagne ainsi tout ce que l'autre perd à la comparaison.

M. Dubuffe nous fait songer involontairement à M. Winterhalter, quoique ce dernier eût certainement droit de se plaindre d'un rapprochement direct. Dans le portrait en pied de madame la duchesse de Nemours, il a prodigué les lis, les roses et le fard. C'est une peinture dont la toilette n'est pas moins recherchée que celle du modèle; elle a une sorte d'élégance et de distinction qui, sans appartenir positivement à l'art, y suppléent. Comme composition et goût général, ce portrait est un peu dans la manière anglaise. Le magnifique satin blanc brodé de la robe est peint avec talent et surtout avec adresse. L'effet d'ensemble est gai, agréable et gracieux. C'est le *Décameron*. Mais n'insistons pas; il ne faut prendre de ces peintures que la superficie. Il faudrait appuyer plus légèrement encore sur deux ou trois portraits de femmes de M. Louis Boulanger, dont la peinture est d'une ténuité et d'une volatilité telles que le plus léger souffle la ferait disparaître.

La manière de M. Chasseriau n'a pas cet inconvénient, mais elle a un autre tort; elle est ingrate et déplaisante. Peu de femmes voudront se soumettre au procédé inhumain de dissection qu'il a fait subir à une comtesse (n. 328). Le portrait de M. Lacordaire, dans son habit de dominicain, exécuté dans un système différent, est d'un aspect moins fâcheux. Il y a de l'étude, du soin, quelque habileté d'exécution dans ces deux ouvrages, mais, en fait d'art, on ne peut tenir compte que de ce qui réussit.

Quelques portraits de M. H. Scheffer, particulièrement ceux de MM. Berryer, N. Lemercier et Casimir Delavigne, ont de la vérité et de la simplicité. Ils n'ont rien d'original ni de très saillant comme style et exécution, mais ils ont le grand mérite de se donner pour ce qu'ils sont; ils tiennent tout ce qu'ils promettent.

On peut joindre à cette liste déjà longue, avec quelques portraits de M. Etex (J.), le portrait en pied du maréchal Soult, par M. Healy, celui de M. de Barante, par M. Court, qui a peint aussi, comme on sait, *un roi et une reine*, et enfin, comme particulèrement remarquable par le goût du dessin et la distinction de l'exécution, un portrait en pied de jeune femme, de M. Brémond, qui méritait une place meilleure.

Nous nous croyons dispensés de mentionner les miniatures. C'est le parti qu'il faudra adopter jusqu'à ce qu'il se soit présenté un vain-

queur de Mme de Mirbel; entreprise assez difficile, à ce qu'il paraîtrait, mais qui ne nous semble pas pourtant au-dessus des forces humaines.

On nous a invité à faire mention d'un portrait du salon carré, sous le n. 1000, et ayant pour titre : *un Octogénaire*. Nous avons vu une tête de buis jauni, travaillée avec tout le goût et la profondeur de science d'un *trompe-l'œil*. C'est là certainement une peinture inusitée, et qui dépasse toute prévision. On attribue aussi au même auteur les deux terribles *Ramoneurs* du bout de la galerie. Il en est certes bien capable! Nous le complimentons sincèrement pour ces tableaux qui lui font beaucoup d'honneur, et qui n'honorent pas moins le jury qui les a, dit-on, admis par acclamation, le public qui les admire, et les critiques qui les analysent et en décrivent les beautés. Ce que c'est que de nous!

Dessins, gravure, lithographie, architecture, etc. — Dans l'examen de cette multitude de petits cadres qui forment comme l'arrière-garde du corps d'armée dont nous venons de faire la revue, nous nous bornerons à l'indispensable. Parmi les dessins, quelques petits portraits au pastel, de M. Etex, et surtout de M. Gérard-Seguin, nous ont paru finement touchés. Nous y avons vu une vingtaine de pots de fleurs, entre lesquelles nous ne saurions choisir, tant elles se ressemblent. Dans le genre des *aquarelles*, M. Hubert nous paraît fortement ébranlé dans son règne, si paisible jusqu'ici, par M. Callow, et surtout par M. Heroult, qui ont trouvé dans ces ingrates et dures couleurs des tons souples et fins qui approchent de ceux de la peinture à l'huile. Les vues topographiques et stratégiques de MM. Siméon Fort et Jung, faites pour le dépôt de la guerre, sont, dans ce système tout spécial, exécutées avec beaucoup d'habileté et d'art. On y peut joindre, comme complément, les vues géologiques et minéralogiques des effrayans défilés des *Portes de fer*, coloriées et dessinées par M. Dauzats avec beaucoup de vigueur et de caractère. En *gravure*, il n'y a rien d'important; c'est un art en décadence, qui périt sous la concurrence des moyens plus expéditifs de reproduction qu'on invente et qu'on perfectionne chaque jour, mais dont aucun pourtant ne saurait le remplacer. Les pièces les plus intéressantes sont une *Madone* dite de Raphaël, par M. Desnoyers, la *Vierge au silence*, de M. Richomme, d'après A. Carrache, et *la Vierge au candelabre*, par M. Bridoux, d'un burin un peu trop symétrique, mais traitée avec assez de morbidesse. Le travail trop mécanique de la taille dépare aussi un peu la *Madone* de M. Leroux, d'après le Pinturicchio. M. Forster a gravé avec une extrême recherche, mais avec

son talent ordinaire, la *Sainte Cécile* de M. Delaroche. *Les Pêcheurs*, de Léopold Robert, gravés à la manière noire et pointillée par M. Prévost, nous ont moins satisfait que ses *Moissonneurs*; l'exécution est un peu sèche, un peu dure, et manque de couleur. On trouve aussi des traces d'une grande précipitation dans quelques estampes de M. Jazet, d'après MM. H. Vernet et Steuben.

En lithographie, nous n'avons à citer que deux morceaux : *l'Œdipe* de M. Ingres, par M. Sudre; et comme spécimen remarquable en ce genre les *Trois Graces* de Rubens, par Mlle Feillet.

L'architecture n'est pas riche. Des restaurations dessinées et peintes dans le goût tout spécial des architectes, comme celles de M. Lenormand (église Saint-Jacques à Dieppe), de M. Lion (château d'Écouen) de M. Bourguignon, travail fort difficile, mais inutile; quelques projets, par exemple, la rotonde du Panorama des Champs-Élysées par M. Hittorf, et une ingénieuse composition dans le style de la renaissance par M. Thierry; voilà tout ce qu'il nous est permis de rappeler pour ne pas dépasser les bornes de notre compétence.

Sculpture. — L'examen des sculptures n'aura dans cet article pas plus d'étendue et d'importance que ces ouvrages n'en ont dans l'exposition même. Nous y resterons aussi peu de temps que le public, qui ne fait guère que traverser cette salle déserte, décorée de quelques rares figures qui n'obtiennent qu'un regard distrait, inintelligent, indifférent. Indépendamment du peu de popularité de la statuaire en France, et du découragement que cette indifférence engendre parmi les artistes, il est évident qu'elle doit, par sa nature, ressentir, plus encore que la peinture, l'influence des causes générales de décadence indiquées au commencement de cette revue. La production n'a ici absolument plus de motif ni de but. Jamais la question :

Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?

ne put obtenir moins de réponse. On ne sait quoi faire d'abord, et puis, quand une chose est faite, on ne sait où la mettre. M. Legendre-Héral, ayant du loisir, s'amuse à couvrir de muscles une figure de six ou huit pieds qu'il appelle *Prométhée*. Soit. Mais que veut-il que nous fassions de ce Titan ? M. Garraud imagine une *bacchante* faisant l'éducation d'un jeune satyre; sa figure est un peu trop moulée sur nature et sur une nature plus grasse que belle; mais, sans parler du

talent, où la placera-t-il? On n'est guère moins embarrassé s'il s'agit d'une *Odalisque* ou même d'une *Désillusion*. Mais passons sur ces difficultés et arrivons au fait.

C'est dans le petit caveau privilégié que nous trouvons heureusement réunis les seuls morceaux qui excitent quelque intérêt et offrent une prise à la critique.

L'Italie ne veut plus attendre qu'on aille la voir chez elle, elle vient cette année se faire représenter à Paris par le plus célèbre de ses artistes vivans, Bartolini, par la plus ingénieuse de ses cités, Florence. La *Nymphe Arnina* n'est qu'une figure de pure invention; elle se distingue de loin par cette élégante physionomie d'ensemble et ce jet heureux si communs dans l'antique, si rares dans l'art moderne. Cette figure est toute dans le goût grec; elle est d'une grace simple qui ne résulte pas du mouvement du corps, mais de la seule disposition des lignes et de la beauté fine et délicate des formes. La nature n'y paraît consultée directement nulle part; les mains, les bras, les pieds surtout sont d'un dessin plein de goût. Cette statue, sur laquelle on peut très bien juger Bartolini, quoiqu'il en ait fait de plus belles, n'a rien qui puisse frapper; elle peut facilement paraître froide, car elle n'a pas d'expression déterminée, et l'artiste a moins voulu y représenter la vie que la forme. L'exécution n'offre pas non plus cette recherche détaillée du modelé qui devient nécessaire lorsqu'au lieu d'indiquer seulement les lignes qui tracent la forme du corps on veut représenter le corps même, la chair. Examinée avec cette préoccupation, l'exécution de Bartolini semblera manquer de fini et d'étude; mais en se mettant à son point de vue, qui était celui des Grecs, on la trouvera suffisante.

L'*Odalisque* de M. Pradier est conçue et exécutée précisément dans le système opposé. L'artiste s'attache de près à la nature qu'il n'abandonne jamais. Il la suit avec amour jusque dans ses caprices et même dans quelques exagérations; il l'interprète rarement et la laisse en général parler toute seule. Aussi son exécution, ayant à se prêter à toutes les nuances et accidens fortuits de la réalité, à s'appliquer exactement non plus sur une forme abstraite, mais sur le corps vivant, a besoin de plus de souplesse, et, qu'on nous passe le terme, de ductilité. Nous ne jugeons pas la valeur des deux méthodes, nous cherchons seulement à les décrire.

Cette figure de M. Pradier n'a donc rien d'idéal; c'est une imitation savante, intelligente et artistique de la réalité, rendue avec une rare

habileté de ciseau. La tête est charmante, et son mouvement, un peu forcé peut-être, acquiert de la grace dans cette exagération même. La pose n'est pas également heureuse dans tous les points de vue. De face, la cuisse et le bras allongés parallèlement dans le même sens, font, par la forte disproportion de leur volume, un effet peu satisfaisant, et la cuisse elle-même cache tout le corps. Du côté opposé, la ligne générale est pleine de grace, mais d'une grace plus voluptueuse que sévère. Le modelé des chairs est partout d'une morbidesse exquise, surtout dans les hanches. Elle est excessive peut-être dans la partie antérieure du tronc, où l'artiste aurait pu ôter quelque chose à la réalité.

Nous regrettons infiniment d'avoir à dire que M. Jouffroy s'est trompé. Sa *Désillusion* est une erreur de son esprit plutôt que de son talent. C'est là une conception de littérateur et non de sculpteur; c'est du roman et non de la statuaire. Nous aurions gardé le silence sur cet ouvrage, si l'auteur de cette statue n'en avait déjà fait d'autres qui lui donnent le droit d'être traité sérieusement, et la force de supporter une critique dont la forme seule est sévère.

Le monument funéraire de Géricault par M. Etex n'offre, soit comme invention, soit comme exécution, rien qui dépasse les limites du convenable. Au salon, ce monument n'est rien; mis en sa place, il l'occupera dignement.

Entre les figures de ronde bosse, les plus dignes d'être remarquées, sinon analysées, seraient celles : de *la Vierge* par M. Mercier, qui offre des draperies d'une belle disposition, et dont plusieurs parties, les mains surtout, sont d'un dessin élégant, d'un modelé savant et fin; d'*Icare,* en bronze, par M. Grass, et un *lion* de M. Rouillard; entre les portraits, ce serait une tête de jeune fille par M. Valois; parmi les bas-reliefs, les *Martyrs* du sculpteur romain *Tenerani.*

Avant de quitter la sculpture, disons encore une fois ce que la presse est obligée de dire chaque année. Réclamons contre l'exclusion dont un artiste est frappé depuis dix ans. Nous ne connaissons ni l'homme, ni ses ouvrages. Tout ce que nous savons, c'est qu'il a le droit de se faire connaître au public par la voie ouverte à tous. Il a ce droit, non-seulement comme artiste, mais encore comme citoyen. Lui refuser ce droit, c'est détruire sa carrière, c'est attenter à son existence, c'est violer sa liberté. Or, nous ne sachions pas qu'en France il y ait des corps ou des individus autorisés à disposer ainsi des personnes, corps et biens, ni qu'il y ait des hommes assez forts pour porter le poids d'une telle responsabilité.

Un dernier mot sur le salon.

Nous avons vu l'état d'abaissement relatif de la statuaire et de la haute peinture historique. C'est cependant dans ces genres supérieur seuls que l'art peut arriver à son plus haut degré d'élévation et d'excellence. Les institutions protectrices et les moyens d'encouragemens existans sont, à la vérité, spécialement établis et employés dans leur intérêt, et, sous ce rapport, leur direction est bonne; mais en définitive l'organisation actuelle a pour but et pour effet d'améliorer la condition des artistes plutôt que celle de l'art. Sans doute, les causes du mal sont placées trop haut pour que les institutions les atteignent; mais on peut, à quelque degré, en amoindrir les effets, et dès-lors il devient important de diriger les moyens de manière à leur donner toute l'efficacité possible.

Parmi les nombreuses causes secondaires de décadence de la grande peinture, une des plus actives est l'influence exagérée que ces expositions d'apparat, et si souvent renouvelées, ont donnée à l'opinion publique. Les artistes, entraînés par l'irrésistible attrait de la popularité, et voyant à quel prix on l'obtient, songent moins à bien faire qu'à réussir. Plus désireux de satisfaire le public que de se satisfaire eux-mêmes, ils négligent dans leurs œuvres tout ce qui ne va pas immédiatement à ce but. Les études sévères et profondes du dessin et de la composition, les recherches de pratique, les travaux techniques, auxquels les anciens maîtres consacraient tant de temps et de peine, sont presque inconnus aujourd'hui. Aussi est-on singulièrement frappé de l'infériorité marquée, même comme exécution matérielle, des peintures faites depuis trente ans, comparées à celles non-seulement des beaux temps, mais même du dernier siècle. C'est ce dont on peut s'assurer à Versailles, où les points de comparaison abondent. On ne sait plus faire un pied, une main, une tête, comme les faisaient les artistes d'autrefois; et nous ne croyons pas qu'il existe aujourd'hui plus de deux ou trois peintres capables d'exécuter un morceau quelconque, comme Detroy, par exemple, ou ce Vanloo, dont le nom est devenu un sobriquet. L'école de David a fait un grand mal sous ce rapport; car, avec sa préoccupation exclusive du dessin et son étude non moins exclusive de la sculpture antique, elle a mis les peintres hors de leur métier, si on veut nous permettre cette expression. En peinture cependant, le matériel est indissolublement uni à l'intellectuel, comme le moyen l'est à la fin; négliger l'un, c'est renoncer en même temps à l'autre, et, en fait, on ne les voit jamais séparés.

L'opinion du public a sa valeur, mais régnant seule, elle est pernicieuse; il lui faut un contre-poids. Ce contre-poids, on ne peut le trouver que dans les artistes. C'est aux artistes qu'il appartient de se juger eux-mêmes en dernier ressort, et d'exercer sur leurs propres œuvres un contrôle plus compétent. Les récompenses accordées chaque année aux exposans pourraient être utiles, si la distribution n'était pas, plus ou moins directement, dictée par le bruit public, sans compter ses autres défauts. Le rétablissement du prix décennal, convenablement modifié, pourrait satisfaire, au moins en partie, au besoin que nous indiquons. Déjà, à une autre époque, cette institution a produit d'excellens résultats; il en est sorti les meilleurs ouvrages de l'ancienne école. Dans un concours de ce genre, où les concurrens eux-mêmes décerneraient le prix, la décision serait fondée sur des motifs tirés non du dehors, mais de l'art même; les ouvrages couronnés ne seraient pas toujours ceux que le public a le plus applaudis, mais les meilleurs dans le sens absolu, et les concurrens, ayant à se juger réciproquement, sauraient d'avance qu'ils ne pourront vaincre qu'en mettant dans leurs œuvres tout ce qu'ils exigeront certainement de celles de leurs rivaux.

Nous terminerons cet examen du salon de 1841 par cette vue, qui, mieux développée, pourrait offrir quelque intérêt.

LOUIS PEISSE.

LES

PROVINCES DU CAUCASE

SOUS LA DOMINATION RUSSE.

La Géorgie, le Daghestan, le littoral de la mer Caspienne et les rives du Kouban.

Depuis quarante ans, les Russes sont maîtres de la Géorgie; aucune institution durable et civilisatrice n'a marqué encore leur présence en Asie. Des guerres heureuses avec la Perse et la Turquie, ces deux puissances musulmanes qu'un amour mal entendu de réformes plutôt extérieures que réelles conduit à grands pas vers une complète décadence, ont réuni plusieurs provinces sous la domination du czar. Aujourd'hui, le gouvernement du Caucase est borné au nord par le Terek et le Kouban, à l'est par la mer Caspienne, au sud par l'Araxe, l'Arpatchaï et le Lazistan, à l'ouest par la mer Noire. Sur une largeur de huit degrés, entre la Caspienne et la mer Noire, et une étendue de cinq degrés, depuis la frontière de Perse jusqu'à l'embouchure du Terek, ce gouvernement embrasse des

populations aussi différentes par la religion que par les mœurs, et on remarque dans les produits du sol, presque toujours fertile, la même diversité que dans le caractère des habitans. Une partie de ces provinces n'est, il est vrai, possédée que nominativement; le Daghestan et la Circassie sont dans un état d'indépendance presque complète. Ce n'est que par d'immenses sacrifices d'argent et par le maintien d'armées nombreuses que la Russie conserve dans l'intérieur du Daghestan quelques points fortifiés. L'occupation de la Circassie se borne à quelques forts sur le littoral; ces forts, cernés de toutes parts, n'ont aucune communication avec les habitans, et, tenus dans un état de siége continuel, ils coûtent un grand nombre d'hommes. Le scorbut et d'autres maladies, résultats nécessaires de la mauvaise nourriture et d'un service fatigant, emportent des garnisons presque entières qu'il faut renouveler chaque année.

Une excursion en Circassie offre de telles difficultés, que, malgré mon vif désir d'être témoin de la lutte glorieuse des tribus du Caucase, je dus renoncer au projet de visiter cette contrée, placée entre la Russie et l'Orient comme une barrière insurmontable, et qui, à ce titre, doit attirer l'attention des hommes politiques. Loin de diminuer en effet, les obstacles opposés aux armées du czar dans le Caucase acquièrent chaque jour d'autant plus de gravité, que les guerres de Circassie excitent le mécontentement général des troupes engagées dans des combats d'où elles sortent rarement victorieuses. Le blocus de la côte par les vaisseaux russes est un des moindres dangers qu'ait à courir le voyageur qui veut se rendre de Constantinople en Circassie : il faut se procurer un hôte influent qui vous assure une réception amicale; il faut acheter des marchandises, car l'argent n'est d'aucun usage en Circassie, et c'est avec quelques pièces d'étoffe que l'on paie l'hospitalité des habitans. Tout voyageur en Circassie est d'ailleurs considéré comme envoyé de son gouvernement; il doit prendre part à des conférences, émettre son opinion sur les affaires du pays, entrer enfin dans toutes les questions qui se rattachent au rôle qu'il est forcé d'accepter. Son départ est retardé par mille formalités; pour passer d'une tribu à une autre, il faut presque une autorisation générale des membres de cette tribu. Un long séjour peut seul mettre à même de connaître des populations que leur état de lutte rend méfiantes, car tout étranger est pour elles un espion qu'il faut surveiller. Je me serais sans hésitation exposé à toutes les chances du voyage; mais des considérations qu'il est facile d'apprécier me détournèrent d'entrer dans un pays où j'aurais été retenu plusieurs

mois sans qu'il m'eût été possible de recevoir aucunes nouvelles de France. Je me décidai donc à me rendre de Constantinople par Trébizonde et Erzeroum en Géorgie, pour m'assurer de la position des Russes dans le Caucase, et juger les changemens qui s'étaient opérés depuis mon passage à Tiflis en 1835. La signature du traité du 15 juillet ajoutait un nouvel intérêt à ce voyage, car j'allais peut-être me trouver au milieu des troupes que les Russes destinaient à entrer dans l'Asie mineure, si Ibrahim-Pacha, franchissant le Taurus, s'avançait sur Constantinople.

Je m'étais rendu d'Erzeroum à Kars, à travers un pays de montagnes, par une route aussi pittoresque que difficile, où s'élevaient çà et là quelques monumens d'architecture arménienne, des couvens ou des églises. Le style lourd et dénué d'ornemens de ces édifices ne mérite qu'une médiocre attention. Kars, entourée de montagnes qui en dérobent la vue de tous côtés, est commandée par une citadelle que les Turcs jugeaient imprenable. Cette forteresse a perdu tout son prestige depuis la dernière guerre, où elle succomba au premier assaut. J'avais accepté l'hospitalité de Bakri-Pacha. Nous eûmes ensemble une conversation sur la politique de l'Europe : parlant de l'armée russe, je dis à mon hôte que nous regardions les officiers comme aussi ignorans qu'incapables, et que les soldats, masses inintelligentes, ne savaient qu'obéir sans jamais agir par élan. — Je ne doute pas, me répondit Bakri-Pacha, que l'armée russe ne soit inférieure à la vôtre, Napoléon l'a prouvé; mais nous, toujours battus par elle, nous ne pouvons la déprécier.

Kars n'est qu'à dix heures de distance de la frontière de Géorgie. Je partis au lever du soleil, accompagné d'une nombreuse escorte; souvent les Kurdes et les Lazes viennent dans le voisinage de Kars piller les voyageurs et rançonner les villages. Il y avait à peine un mois que Keur-Hussein-Bey, chef indépendant des Lazes, ayant sous ses ordres deux à trois mille hommes, avait été blessé dans un engagement contre les pachas d'Erzeroum et de Kars. Fait prisonnier, ce chef avait été envoyé à Constantinople pour y subir la peine de ses déprédations. Au lieu d'une rencontre avec des Kurdes, nous eûmes à subir l'affligeant spectacle de trente malheureuses familles conduisant avec elles quelques chétifs bestiaux qui portaient leur bagage et les enfans hors d'état de résister aux fatigues de la route. Un vieillard à barbe blanche, monté sur un âne, ouvrait la marche, suivi de femmes et d'enfans, les uns à pied, les autres portés sur le dos de leurs mères. Les hommes s'étaient soustraits aux poursuites

du pacha, et sans doute ils avaient franchi la frontière de Russie, aimant mieux fuir qu'assister à la lente agonie de leurs femmes et de leurs enfans. Nous apprîmes qu'environ trois cents familles arméniennes s'étaient exilées du pachalick de Mousch, dans une année où le manque complet des récoltes les exposait à une mort certaine; elles étaient venues s'établir sur la frontière, où, grace à la richesse des pâturages et à l'aisance des habitans, elles avaient trouvé quelques ressources. Depuis deux ans, ces familles vivaient tranquilles; un ordre du pacha de Mousch vint tout à coup les rappeler dans leurs anciens villages, et un employé turc les forçait de se traîner devant lui. Les lambeaux dont ces malheureux étaient couverts, le petit nombre de bestiaux qu'ils emmenaient, indiquaient toute l'étendue de leur misère. Nous vîmes une femme, jeune encore, entourée de quatre petits enfans et marchant accablée sous le poids de deux autres à la mamelle : les larmes de bonheur qu'elle répandit en recevant une aumône, bien faible soulagement à tant de souffrances, ajoutèrent encore à la triste impression que nous causa ce spectacle. — Incapables de veiller au bien-être de leurs sujets, les pachas sont d'un despotisme sans bornes. Le gouvernement a fait adopter des changemens de costumes par ses employés, mais il n'a pu modifier leurs habitudes, et les belles constitutions proclamées à grand bruit étendent à peine leur influence dans un rayon de quelques lieues autour de la capitale.

Après avoir traversé l'Arpatchaï, l'*Arpasus* des anciens, je vins descendre à la quarantaine de Goumri. Nous dûmes quitter nos vêtemens et prendre ceux du lazareth; nos effets, étalés dans une chambre, furent soumis au parfum, et ce ne fut qu'après vingt-quatre heures qu'on nous les rendit. Mon compagnon de voyage, colonel au service de Russie, était dispensé de toute quarantaine d'après l'ordre donné par le général Golavine. Partis ensemble d'Erzeroum, nous avions partagé les mêmes dangers de peste; après vingt-quatre heures, il était considéré comme ne devant plus la transmettre, tandis qu'il me fallait vingt-huit jours pour être purifié. Avec un système de quarantaine soumis à de telles infractions, il est tout naturel que la peste pénètre en Géorgie tantôt sur un point, tantôt sur un autre. A peine arrivé à Tiflis, j'appris qu'elle s'était déclarée à Goumri. L'année précédente, elle avait exercé de grands ravages à Akhalsikh, tant parmi les troupes que parmi les habitans.

On me donna une petite maison pour subir ma quarantaine. Grace à l'obligeance du directeur, j'obtins un lit, une table et quelques

chaises; un gardien fut mis à ma disposition, et je pus aller à la chasse sur les bords de l'Arpatchaï ou visiter les remparts extérieurs de la forteresse que l'on construit. Après huit jours d'observation, je reçus un courrier de Tiflis : il m'apportait un ordre du général Golavine, qu'on exécuta en me mettant en liberté.

Les Russes ont donné à la forteresse de Goumri le nom d'Alexandropol. Construite sur un immense développement, elle est destinée à contenir douze mille hommes de troupes et de vastes magasins de dépôt. En cas de marche de l'armée russe contre la Turquie, Goumri servirait d'hôpital et d'arsenal. Si Ibrahim-Pacha se fût avancé sur Constantinople, Goumri devenait le centre de l'armée d'opération. La citadelle est à une verste de distance de la ville. Habitée presque exclusivement par des Arméniens, Goumri ne peut communiquer que difficilement avec la Turquie à cause des longues quarantaines, et le peu de sécurité des routes concourt encore à rendre la situation de cette ville peu avantageuse au commerce. Les bazars nouvellement construits ne contiennent que des marchandises russes, en petite quantité. Les officiers et les soldats faisant partie de la garnison seront tous logés dans la forteresse lorsqu'elle sera terminée; les travaux de terrassement et l'intérieur des casernes sont encore inachevés. Les officiers se plaignent du vent des montagnes, qui, soulevant des flots de poussière, rend la position de la forteresse à peine tenable pendant l'été, déjà si court. Ce n'est qu'au mois de mai qu'on peut commencer les travaux de terrassement, qu'il faut suspendre au mois d'octobre. Durant le reste de l'année, l'hiver règne, et le séjour de Goumri est aussi triste que monotone. L'Allaghez, dont la cime est couverte de neiges perpétuelles, s'élève à peu de distance de la ville. La nudité des bords marécageux de l'Arpatchaï ajoute à l'action du voisinage des montagnes. Aussi la ville de Goumri est-elle une des positions les plus froides de la Géorgie.

La distance de Goumri à Tiflis est de deux cent cinquante kilomètres. Je montai dans un chariot de poste et traversai au galop un pays coupé par des bois et des torrens. Je ne remarquai que la misère et la saleté des relais, où l'on ne peut trouver un abri pendant le temps perdu à changer de chevaux et à placer les bagages d'un chariot dans un autre. Je vis des paysans mis en réquisition par les autorités russes pour la réparation des routes. Ces hommes ne sont pas payés, et la durée de leur travail dépend du bon vouloir des officiers qui les dirigent. Je m'indignai de la facilité avec laquelle on sacrifie les plus beaux arbres, que l'on coupe à une hauteur de trois

à quatre pieds. Je trouvais à chaque pas des troncs immenses, qu'on laisse pourrir en terre sans chercher à les utiliser.

J'avais parcouru une centaine de verstes, et, malgré la fatigue que l'on éprouve dans des chariots nullement suspendus et sur une route inégale, je demandai des chevaux pour me rendre à Tiflis. Malheureusement l'écrivain du relais venait d'apprendre que le général Golavine passerait dans quinze jours; il refusa de nous donner des chevaux, prétendant qu'il devait les laisser reposer jusqu'à l'arrivée du général. En vain je fis observer que quinze jours n'étaient pas nécessaires; je ne pus rien obtenir, bien que j'eusse pris à Goumri un *padarogna* (feuille de route) pour six chevaux. Un *padarogna* coûte trois centimes environ par verste et par cheval; ce droit est payé à la couronne, qui alloue aux maîtres de poste, par chaque attelage de trois chevaux, une somme de 100 à 400 francs. Les officiers voyageant pour affaires de service sont dispensés de ce droit, qui pèse sur tous les étrangers et sur les Russes qui ne sont pas employés par le gouvernement. Il faut toujours se munir d'un *padarogna*, si l'on veut obtenir des chevaux de poste en Russie; mais cette précaution ne suffit pas pour éviter les difficultés sans nombre que les écrivains suscitent aux étrangers et à tous ceux qu'ils croient pouvoir contraindre à leur payer la liberté de poursuivre leur route (1).

Je parvins à me procurer des chevaux de paysan, et me mis en route par le chemin le plus pittoresque de toute la Géorgie. Nous étions au milieu d'une forêt de hêtres, de chênes et de charmes. A nos pieds, un torrent roulait avec bruit au milieu d'immenses rochers qui interceptaient son cours; des arbres, minés par les eaux, étaient tombés en travers et formaient des ponts naturels; au-dessus de nos têtes s'élevaient de hautes montagnes toutes couvertes de bois. La route que nous suivions était parfois rétrécie par le lit du torrent; parfois nous traversions ses eaux ou celles qui, descendant de la montagne, venaient s'y réunir. Malgré la lenteur de nos chevaux, la distance me parut courte. La lune projetait ses clartés sur le paysage qui nous environnait. Arrivé à Karavanserail, mauvais village

(1) Des écrivains, employés du gouvernement, sont établis dans toutes les postes pour veiller à ce que les chevaux ne soient donnés qu'aux porteurs de *padarognas*. Les officiers ou les agens en mission reçoivent, avant de partir, un *padarogna*; ceux qui obtiennent des *padarognas* de courrier passent avant tous les autres, car il doit y avoir dans chaque relais un attelage réservé pour les courriers, et dont eux seuls peuvent disposer. Si un courrier arrivant dans un relais y était retenu, l'écrivain serait destitué ou puni, et le maître de postes passible d'une forte amende.

arménien, je campai en plein air, ne voulant pas entrer dans ces maisons infectes qui regorgent de vermine. Le lendemain, nous dûmes encore continuer notre route à cheval. Nous traversâmes une belle plaine, et bientôt nous nous retrouvâmes dans un pays entrecoupé de ravins ou de collines peu élevées. Nous rencontrâmes quelques villages peu considérables; mais nous ne vîmes pas d'habitans. Après de nouvelles difficultés avec les écrivains des postes, je finis par obtenir des chevaux.

Je pus observer, dans les villages où je passai, la méfiance des habitans à l'égard des Russes, leur mauvais vouloir et leurs craintes; le dernier soldat, se croyant une autorité, traite les indigènes avec une barbarie sans égale. Loin de réprimer la brutalité des hommes placés sous leurs ordres, les officiers les encouragent. C'est sans doute par une semblable conduite qu'ils se croient appelés à civiliser l'Orient.

Je traversai quelques camps de peuplades nomades qui promènent leurs troupeaux dans les différentes parties du Caucase; ces tribus ensemencent un petit espace de terrain qu'elles abandonnent jusqu'à la récolte, suivant toujours leurs troupeaux. Elles descendent en hiver dans les plaines, et durant l'été élèvent leurs tentes sur les plus hautes montagnes. Dispensés de toutes les corvées auxquelles sont soumis les villageois, elles ne paient d'autres impôts qu'une dîme sur leurs bestiaux. L'intérêt d'un gouvernement bien organisé serait de fixer ces tribus, qui nuisent à l'agriculture et compromettent la sûreté des routes. Quelques exécutions faites à la suite de pillages commis par ces peuples nomades les entretiennent dans une crainte salutaire; mais les voyageurs isolés doivent toujours redouter leur rencontre. Ces tribus nomades sont toutes musulmanes, et comptent de quatre à cinq mille familles.

Nous côtoyâmes les rives du Kour, l'ancien Cyrus. Des roues à godets, mises en mouvement par le fleuve, élèvent les eaux jusqu'aux jardins qui bordent son cours. Des kiosques et quelques maisons de campagne se détachaient au milieu de ces vergers tout brillans de verdure. Bientôt j'entrai à Tiflis, dont la vue est entièrement cachée par les montagnes qui l'environnent, et je m'avançai au milieu des bazars. Les marchandises que je voyais étalées me prouvèrent que cette ville commence à se remettre du coup fatal qui lui fut porté par l'incorporation de la Géorgie au système général des douanes de l'empire. Cette incorporation avait pour but d'offrir un écoulement aux marchandises russes, qui, inférieures en qualité, ne

pouvaient soutenir la concurrence avec les produits étrangers; je ne sais jusqu'à quel point les négocians russes ont profité des avantages qu'on leur assurait. Toujours est-il qu'une contrebande aussi facile qu'active fournit aux habitans des frontières tous les produits étrangers qu'ils désirent. Tiflis devenait un point important pour le commerce d'Asie : la loi de douanes a ralenti son activité, et ce n'est plus aujourd'hui qu'un dépôt de marchandises russes aussi chères que mauvaises. Quelques Russes distingués m'ont dit avec quel regret ils avaient vu adopter cette mesure. Ils la regardent comme contraire à la prospérité générale de la Géorgie, qui s'est vue sacrifiée en cette occasion à l'intérêt de quelques négocians; ils appuient leur opinion sur la diminution du revenu des douanes et sur l'accroissement de l'importance de Trébizonde, devenue le centre de toutes les opérations commerciales avec la Perse. Tous s'accordent à reconnaître la mauvaise qualité et la cherté des marchandises qu'on envoie en Géorgie. Les objets de première nécessité sont hors de prix, et souvent encore on a peine à se les procurer.

L'aspect général de Tiflis n'offre rien de remarquable. Les montagnes qui entourent la ville sont tout-à-fait arides; dans les belles journées seulement, on aperçoit la cime neigeuse du Kazbek. Tiflis a perdu tout caractère oriental sans devenir tout-à-fait russe. Quelques grands édifices épars y font un singulier contraste avec les maisons presque souterraines des Géorgiens. On est frappé du mauvais goût des Russes, qui placent sur la façade de leurs maisons quelques colonnes en bois peint aussi disgracieuses qu'inutiles. Les rues sont tellement inégales et si mal pavées, qu'après quelques heures de pluie il est impossible de les traverser. Le Kour roule ses eaux bourbeuses au milieu de la ville. Souvent des crues rapides interrompent toute communication, et il arrive assez fréquemment que les ponts, d'une construction vicieuse, sont emportés par la violence des eaux. Les sources chaudes qui ont fait choisir la position qu'occupe Tiflis pour l'emplacement d'une ville, ont une température de vingt à trente degrés; la qualité de ces eaux est sulfureuse; elles sont bonnes surtout contre les maladies de peau. Les habitans en font un très fréquent usage. Les chaleurs de l'été sont lourdes et malsaines à Tiflis; l'hiver, le froid y est rigoureux.

Prise et reprise plusieurs fois dans les guerres qui désolèrent la Géorgie à toutes les époques, Tiflis n'a aucun monument ancien. Il reste seulement quelques traces d'un mur d'enceinte qui couronnait la montagne au sud de la ville. Une petite église et un couvent sont,

je crois, les seuls souvenirs qui se rattachent aux rois de Géorgie.

Le consul de France, M. de La Chapelle, ouvre sa maison à tous les voyageurs, qui trouvent près de lui une hospitalité pleine de charmes. Sa conversation, vive et animée sur toutes les questions qui se rattachent à la politique de la France, rendit mon séjour à Tiflis aussi agréable qu'instructif. Je fus présenté au général Golavine, qui me parut affable et bienveillant. Gouverneur de toutes les provinces du Caucase, le général Golavine voudrait contribuer au bien-être des populations qui lui sont confiées; malgré son bon vouloir, il est rare que ses intentions soient exécutées. Beaucoup d'améliorations se font sur le papier seulement, ou se commencent et ne se terminent pas. Le général Kotzebue, chef de l'état-major du Caucase, auquel j'exprimai le désir de me rendre à Derbent et à Bakou en traversant le Daghestan, voulut bien me promettre toutes facilités pour mon voyage.

Après quelques jours consacrés aux préparatifs du départ et à la recherche de renseignemens sur les diverses provinces que je devais traverser, je quittai Tiflis, me dirigeant vers Signakh. Je trouvai sur ma route quelques colonies allemandes, dont les habitans, grace aux avantages que le gouvernement leur a assurés, jouissent d'une grande aisance. Ces colonies sont loin pourtant d'avoir pris le développement dont elles seraient susceptibles. Les Allemands se bornent à cultiver les terres qui leur ont été abandonnées sans chercher à mettre en valeur les terrains fertiles qui les environnent. Le nombre des colons est de mille environ. Je remarquai quelques villages géorgiens d'un aspect tout pittoresque. Les maisons, entourées d'une petite enceinte en treillage, étaient isolées les unes des autres. De beaux noyers, des sycomores et d'immenses ceps de vigne formaient autour de chaque demeure un rempart de verdure. Ces villages, peu considérables par le nombre des maisons, occupent un vaste espace. Il y avait dans l'aspect de ces habitations agrestes, si heureusement situées, un charme que rehaussaient encore la solitude et la richesse de la végétation.

Signakh, où nous arrivâmes bientôt, est une ville peu considérable. Une filature de coton a été établie dans les environs; mais cette fabrique ne donne que des produits grossiers. La mauvaise direction, l'ignorance et l'avidité des employés ont amené la ruine successive de tous les établissemens que le gouvernement a fondés pour la filature de la soie. Des sommes assez fortes n'ont servi qu'à enrichir les directeurs, sans donner le moindre élan à l'industrie. Pourtant le

produit et la fabrication de la soie pourraient devenir une branche importante de revenu; mais quel négociant oserait exposer ses capitaux dans un pays où la prospérité et la ruine d'une fabrique dépendent du bon vouloir des employés du gouvernement? La direction des établissemens créés par la Russie est confiée à quelques protégés, qui n'y voient qu'un moyen de réparer le désordre de leur fortune. Leur but principal est de préparer quelques produits apparens, qui, flattant la vanité des autorités, sont envoyés à Pétersbourg et motivent de nouvelles allocations. Plus tard l'établissement tombe, les directeurs se sont enrichis, et le gouvernement renonce à maintenir des fabriques qui ne réunissent pas, déclare-t-il, les élémens d'une prospérité stable.

Un bataillon garde la forteresse qui commande Signakh. Au pied de la ville, située sur une élévation, commence la Kakhétie, vallée la plus riche et la plus fertile de toute la Géorgie. On évalue à trois millions de seaux la quantité de vin qui se recueille dans cette vallée. Ce vin, renommé dans tout le gouvernement du Caucase, est comparé par les Russes à notre vin de Bourgogne; je le trouve plus léger et moins capiteux; il est rare qu'il n'ait pas un goût de résine provenant des outres dans lesquelles on le transporte. Des hauteurs de Signakh, l'horizon est borné par la chaîne du Caucase, couronnée de forêts, et la cime du Schah-Dagh, couverte de neiges perpétuelles. De nombreux villages que l'on reconnaît à l'épaisse verdure qui les enveloppe, des vignes, des champs cultivés, et l'Alazan, qui arrose la vallée de la Kakhétie, forment un panorama aussi riche qu'étendu, car la vue se prolonge sur un espace de plus de dix lieues.

La route de poste se termine à Signakh; au-delà de cette ville, on ne trouve plus que des chevaux de Cosaques, et il faut pour les obtenir un ordre du gouvernement. Je montai à cheval, et après quelques heures de marche, pendant lesquelles je rencontrai quelques paysans occupés à labourer leurs champs avec des charrues sans roue auxquelles étaient attelées six et sept paires de bœufs, j'entrai dans le campement de *Tcharkoie Kalodney* (fontaine des rois). Le régiment d'infanterie dit de Tiflis y était établi. Ce régiment, qui devrait être au complet de cinq mille hommes, n'est fort que de trois mille. Un régiment de dragons, établi pendant l'hiver à Karagatch, position que les chaleurs de l'été rendent inhabitable, se trouvait également à Tcharkoie Kalodney. Ce régiment, qui devrait être de douze cents hommes, en comptait huit cents. Une batterie d'artillerie de douze petites pièces et deux cents artilleurs complètent le campement. Des

officiers, nous reconnaissant pour étrangers, vinrent à notre rencontre, et nous prièrent d'accepter leur hospitalité avec une insistance si aimable, que nous ne pûmes refuser. Nos hôtes allaient se rendre à une chasse au levrier; ils nous proposèrent d'y prendre part : j'acceptai, et, remontant à cheval, nous galopâmes au lieu du rendez-vous. La femme d'un colonel russe nous étonna par sa grace et son adresse. On me dit qu'elle était Circassienne; à l'âge de dix ans, elle fut faite prisonnière par le colonel, qui depuis l'avait épousée. Elle avait conservé de ses habitudes d'enfance l'audace et le goût des exercices violens. Elle ne parlait que le russe, il m'eût fallu un interprète pour causer avec elle; aussi n'ai-je pu juger de son esprit que par la vivacité de son regard. Son mari, vieux guerrier, avait servi sous Souvarow; deux fois fait soldat pour insubordination, il était redevenu officier par sa bravoure.

Toutes les maisons de Tcharkoie Kalodney sont construites sur un plan régulier par les soldats eux-mêmes; un petit jardin entoure ces maisons; celles des officiers ne se distinguent que par des dimensions plus grandes et par l'enduit de chaux qui recouvre les murailles; elles sont comme les autres bâties en bois et recouvertes soit en foin, soit en feuillage. Les meubles des officiers sont également fabriqués par les soldats. J'ai vu chez des colonels quelques petits meubles travaillés avec beaucoup de goût. L'ameublement des officiers ne consiste qu'en une table, un bois de lit, quelques chaises, et un divan recouvert d'une mauvaise cotonnade. Le colonel d'un régiment cantonné jouit d'un revenu considérable. Employant ses soldats soit à chercher le bois qui lui est nécessaire, soit à cultiver des jardins qui leur donnent des légumes en abondance, il peut s'approprier presque tout l'argent que le gouvernement lui paie pour l'entretien des troupes. Les régimens de cavalerie, trouvant sur les lieux même tous les fourrages pour leurs chevaux, procurent ainsi à leurs colonels jusqu'à cent mille roubles par année.

Beaucoup de soldats sont mariés; ils habitent, avec leurs femmes et leurs enfans, les petites maisons qui leur sont assignées. Le gouvernement, voulant remédier à l'inexpérience des troupes cantonnées actuellement dans le Caucase, a résolu d'y envoyer les soldats ayant dix ans de service; les officiers attendent ces nouvelles recrues pour compléter les régimens. L'artillerie fait l'exercice une fois par semaine; en général, tous les soldats placés dans ces campemens sont occupés à des travaux manuels, et, à part les heures de faction, ils n'ont aucun service militaire à remplir. Les officiers me parurent peu

instruits; ils ne lisent point et ne connaissent que la routine de leur métier, dont ils ignorent la théorie. Beaucoup, parmi eux, ont été dégradés, et c'est pour les punir qu'on les a envoyés au Caucase.

Quelques officiers nous accompagnèrent jusqu'à une forteresse assez curieuse dont l'origine remonte à la reine Thamara. Cette forteresse est située sur un rocher à pic d'une hauteur de quatre à cinq cents pieds. Les murailles, l'ancienne enceinte du château, subsistent encore; jadis il servait de refuge aux Géorgiens contre les incursions des montagnards lezghes. Près de la forteresse, on remarque de beaux bois et une fontaine d'eau limpide à laquelle les habitans attribuent de grandes vertus. De la cime du rocher, nous découvrîmes toute la vallée de la Kakhétie. Sur un autre point de la montagne s'élève la chapelle d'Elie, lieu de vénération pour les Géorgiens. Les chapelles dont l'origine remonte aux temps anciens sont toutes placées dans des sites d'un accès difficile; elles rappellent ces époques de persécution pendant lesquelles les malheureux Géorgiens ne pouvaient suivre sans danger les pratiques d'une religion que les musulmans s'acharnaient à détruire.

Descendant graduellement, nous arrivâmes près des rives de l'Alazan. De beaux arbres, des touffes de vigne sauvage et de clématite nous dérobaient la vue des eaux. Parvenus au poste de Cosaques où nous devions changer de chevaux, il nous fallut traverser l'Alazan dans un mauvais bac. Un chemin tracé au milieu d'une forêt remarquable par la vigueur et l'élévation des arbres de tout genre qu'on y voit réunis, nous amena à Zakataly, forteresse située au pied du Caucase, à l'entrée d'une gorge qui donne accès dans la montagne. C'est par cette gorge que les Lezghes descendent pour se livrer au pillage des malheureux villages de la Kakhétie. Il y a deux ans à peine que Chamyl, chef et prophète du Daghestan, fit une tentative infructueuse pour s'emparer de Zakataly. Les Russes ont commencé à détruire une partie de la forêt de Zakataly, prétendant qu'elle sert de refuge aux Lezghes. Les montagnards avaient pour un chêne gigantesque de cette forêt une sorte de vénération superstitieuse. Le général Andrep, qui commandait le district de Zakataly, me raconta la joie qu'il avait éprouvée un jour que le tonnerre était venu frapper cet arbre, regardé par les habitans comme un symbole de force et de liberté.

Zakataly est l'ancienne résidence des Djars, tribu puissante parmi les Lezghes. Cette tribu tire son origine de familles nobles de la race des Lazes. Les envahissemens successifs des Russes ont amené la

soumission des Djars; pourtant leurs brigandages sont encore fréquens. Les Djars ne respectent les autorités que lorsqu'ils s'y voient forcés.

La forteresse de Zakataly a deux bataillons de garnison; un bataillon était employé à bloquer une tribu lezghe qui refusait de rendre quatre-vingts prisonniers enlevés à la tribu des Ingiloks, alliés de la Russie. Les Lezghes, réfugiés dans les parties inaccessibles de la montagne, savent toujours rompre le blocus, malgré le nombre de troupes que l'on y emploie. Les Russes, espérant les soumettre par la famine, avaient interdit toute communication avec eux. Pourtant, depuis six mois, les Lezghes résistaient à toutes les propositions qui leur étaient faites; ils n'avaient plus, disaient-ils, les Ingiloks en leur pouvoir; c'était chez les Tchetchens qu'il fallait les réclamer.

On a formé à Zakataly un corps composé de cent quatre-vingts montagnards à cheval, armés, comme tous les habitans, d'un fusil, d'un sabre et d'un large poignard. Cette milice est payée, elle sert aux escortes et à porter les ordres que les généraux veulent transmettre dans la montagne; les chefs seuls ont un costume particulier et un rang dans l'armée russe. Les habitans paient douze francs par feu; moitié de cette somme est consacrée à l'entretien de la milice, moitié revient à la couronne. Le général Andrep m'assura que les habitans, jadis astreints au service militaire à la moindre réquisition, étaient satisfaits du régime actuel. Je vis le plan d'une colonie que l'on se propose de former en Kakhétie; cette colonie serait habitée par des Lezghes auxquels le gouvernement fournirait tous les matériaux nécessaires pour s'établir; on leur bâtirait même leurs maisons; ils recevraient des terres à mettre en culture, et seraient libres de tout impôt pendant dix ans. Chaque année, au retour de l'été, ils pourraient quitter la vallée et retourner dans leurs montagnes. Cette colonie formerait une longue rue commandée par un petit fortin avec des soldats russes pour garnison. Je doute que ce plan séduise les Lezghes, qui préféreront leur vie nomade à la protection des canons russes. Le bataillon en garnison à Zakataly, au lieu de mille hommes, n'en comptait que quatre cents; le nombre des malades est d'un dixième.

Le général Andrep me raconta une excursion qu'il venait de faire dans la montagne avec une suite de trente Djars dévoués. Les villages qu'il avait traversés étaient hostiles aux Russes sans être pourtant avec eux en guerre ouverte. Il avait séduit les anciens par de belles promesses, l'assurance de ses intentions pacifiques, et la promesse de

ne pas chercher à introduire des troupes dans leurs montagnes. Une fois, il avait failli devenir victime de sa confiance; un montagnard, s'étant approché de lui lorsqu'il reposait sur un divan, lui avait tiré un coup de pistolet presque à bout portant; la balle, traversant ses vêtemens, était venue s'amortir sur une ceinture de cuir. Les montagnards, voyant le coup manqué, s'étaient empressés de saisir l'assassin, qui, jugé suivant leurs lois, fut condamné à une amende, car il n'y avait que tentative de meurtre sans blessure. Le général lui fit grace; le montagnard qui avait tenté ce coup hardi était un émissaire de Chamyl. Si le général Andrep eût été tué, la peuplade chez laquelle il se trouvait eût été forcée de prendre les armes, car les Russes auraient certainement cherché à tirer vengeance de sa mort. La tentative d'assassinat ayant avorté, grace à la mauvaise qualité de la poudre dont le pistolet était chargé, le général fut entouré de respects, et ne trouva plus que des visages amis dans la suite de son excursion parmi les montagnards.

Le choix des juges est d'une difficulté extrême dans les provinces du Caucase; presque tous les habitans appartiennent à des associations ou *tchoukoums;* le juge qui fait partie d'une de ces associations donne toujours raison aux membres de son *tchoukoum* contre ceux d'une autre association. Cet état de choses perpétue les haines et les rivalités; les assassinats ne sont pas rares, et les enlèvemens sont un des crimes les plus communs: je vis à Zakataly cinq ou six montagnards mis en jugement pour avoir enlevé des femmes ou des jeunes filles.

Le général Andrep se plaignait vivement de l'administration civile que le baron de Hahn, sénateur de l'empire, est venu établir dans le gouvernement du Caucase. Jadis le gouverneur-général réunissait toute l'autorité militaire et civile; depuis l'adoption du projet du baron de Hahn, il doit y avoir deux administrations distinctes et indépendantes. Les affaires civiles seront soumises à des juges et tribunaux créés dans les villes de district. Si elles excèdent une valeur de cent roubles (quatre cents francs), elles devront être soumises au tribunal de Tiflis, qui décidera en dernier ressort. Le général Andrep prévoyait que les lenteurs inséparables de ce mode d'administration exciteraient le mécontentement des montagnards. Autrefois ceux-ci venaient se présenter devant les commandans militaires, demandant la solution de leur procès; les deux parties exposaient leur différend, et, quelle que fût la décision, elles l'acceptaient sans murmure. Les montagnards tiennent surtout à ce qu'un jugement soit rendu avec promptitude; ils ont une répugnance très marquée pour les écrivains, et

souvent ils se retirent plutôt que de se soumettre à un procès qui exigerait des écritures. Tout en convenant que l'administration militaire a été la source de grands abus dans le gouvernement du Caucase, je ne pouvais qu'approuver les craintes du général Andrep. Les employés de la Russie sont si corrompus et si intéressés, que multiplier leur nombre c'est augmenter le désordre. Les montagnards n'auront aucune justice à attendre des tribunaux auxquels ils seront soumis. Un juge répondait à Jean-le-Terrible, qui l'accusait de se laisser corrompre : Sire, j'ajoute plus de foi à un riche qu'à un pauvre. Dans l'état actuel de la Russie, nul n'oserait faire cette réponse, et pourtant il y a peu d'employés qui n'agissent d'après ce principe. Habitués au régime du sabre, à un système de lois aussi simple en principe que dans l'application (car il ne consiste, pour ainsi dire, qu'en une appréciation en argent du dommage causé), les habitans du Caucase auront à se soumettre à des enquêtes minutieuses, à des procédures sans fin; les employés civils les retiendront en prison pour instruire leurs affaires, prendront de l'argent de tous, et ne feront grace à aucun.

Cette nouvelle administration, en soulevant des haines qui ne sont qu'assoupies, doit nuire à la tranquillité du pays. Les Géorgiens et les Arméniens, peuples aussi paisibles qu'indolens, ont vu avec effroi l'introduction du système civil de la Russie. Ils craignent avec raison que la pensée du gouvernement ne soit de les astreindre au service militaire, dont ils sont dispensés jusqu'à présent. Je n'ai pas besoin d'ajouter que toutes les autorités militaires voient avec regret un nouveau pouvoir s'élever à côté d'elles. Sans oser attaquer ouvertement un changement approuvé par l'empereur, elles combattront par des menées sourdes les employés civils, et le conflit fréquent qui s'élèvera entre les deux pouvoirs, en augmentant les abus, excitera des désordres funestes à la puissance de la Russie. Tout Russe de bonne foi reconnaît que l'administration de la justice donne lieu à des abus crians. Avant de faire adopter son système de juridiction par les peuples chrétiens ou musulmans du Caucase, la Russie devrait donc s'efforcer de détruire ces abus par tous les moyens possibles. Lorsque l'interprétation des lois ne dépendra plus de l'avidité d'un employé, il sera temps pour elle d'imposer sa législation aux provinces du Caucase; mais, avant que cette réforme soit accomplie, leurs lois auront toujours sur celles de la Russie l'avantage de la justice et de la simplicité.

En quittant Zakataly, je suivis la chaîne du Caucase, et, traversant

des villages cachés par les vergers et les vignes qui les entouraient, je m'avançai jusqu'au défilé qui conduit à Yelissou. Notre escorte se composait de dix montagnards de la milice et de deux Cosaques. Je passai plusieurs cours d'eau qui vont se perdre dans l'Alazan; ces cours d'eau arrosent des rizières. Les habitans des villages qui se trouvaient sur notre route vinrent à ma rencontre, m'offrant des raisins délicieux, des pêches et des poires, et refusèrent, à ma grande surprise, d'accepter l'argent que je leur fis offrir.

Les montagnes, se resserrant, encadrent la rivière d'Yelissou, qui se précipite au milieu des rochers. La température, très chaude dans la plaine, change tout-à-fait dans la montagne. Les arbres cessent d'embellir le paysage, et l'on n'est plus entouré que de rochers arides et de montagnes à pic. J'entrai à Yelissou et vins m'établir chez le sultan de ce district et de celui de Routoul. Ce sultan, vassal de la Russie, est jeune et d'une figure agréable, quoique cité pour sa cruauté. Il vint me souhaiter la bien-venue. On nous servit un dîner moitié russe, moitié oriental. Le sultan se crut obligé de manger avec une fourchette, mais son peu d'habitude de s'en servir lui causait un véritable embarras.

Le sultan d'Yelissou a le grade de colonel dans l'armée russe; j'obtins de lui quelques détails intéressans sur les divisions qui règnent parmi les différentes tribus du Daghestan. Il m'assura que c'était à ces divisions seulement que les Russes devaient les progrès de leurs armes; isolant les diverses peuplades, ils les soumettent ou les détruisent, profitant de l'inaction et de l'indifférence des tribus voisines. Nous parlâmes long-temps de Méhémet-Ali; je remarquai l'intérêt que prennent les montagnards à ses succès, et les vœux qu'ils font pour sa cause, qu'ils regardent comme le triomphe de l'islamisme. Le sultan d'Yelissou recourut aux protestations les plus vives pour m'exprimer son dévouement à la Russie; je ne voulus pas refroidir son zèle en lui disant que le général Andrep avait été au moment de donner l'ordre de l'arrêter à la suite de quelques réclamations faites avec insistance et qui déplaisaient au général.

Le sultan d'Yelissou possède, sous la suzeraineté de la Russie, quarante-sept villages dépendant d'Yelissou et de Routoul, en tout quatre mille maisons ou vingt mille habitans. Les communications sont interrompues pendant sept mois de l'année, à cause de la quantité de neiges qui couvre les montagnes. Les arbres manquent entièrement; la vallée de Routoul, arrosée par le Samour, produit

du millet en grande abondance. Les habitans des villages placés dans la montagne ne peuvent entretenir qu'un petit nombre de bestiaux à cause de la rareté des pâturages. Ils ont presque tous des chevaux. La culture est excessivement limitée dans la montagne; c'est à peine si les habitans recueillent dans les bonnes années la quantité de grains nécessaire à leur nourriture.

Un des neveux du sultan se joignit à quelques autres montagnards pour me servir d'escorte. Descendant d'Yelissou, qui s'élève sur les bords de la rivière et la domine, je m'engageai dans les montagnes, en remontant le cours du torrent. Après trois heures de marche dans un pays qui n'était remarquable que par son aspect sauvage, nous arrivâmes au pied d'une haute montagne qu'il nous fallut gravir. La route était tracée en spirale; à plus de mille pieds au-dessus de nous, j'apercevais des montagnards qui contemplaient notre ascension. Il leur eût été facile, en faisant rouler quelques pierres, de nous anéantir tous. La stupidité des habitans explique seule comment les Russes ont pu pénétrer avec des canons dans un pays si bien défendu par la nature. On a construit depuis peu cette route que les neiges et les torrens détruisent chaque année au retour de l'hiver, et qu'il faut par conséquent sans cesse rétablir; les montagnards que j'apercevais étaient occupés à la réparer; ils nous regardèrent passer avec curiosité, sans témoigner de malveillance. Descendus des sommets élevés sur lesquels nous étions parvenus, nous entrâmes dans le lit d'un autre torrent; des neiges abritées par la montagne avaient résisté aux chaleurs du mois d'août; tout le sol qui nous environnait était aride. Les rochers, d'une teinte grisâtre, n'ont pas le caractère grandiose de la chaîne du Taurus; quelques beaux points de vue seulement nous étaient offerts par des cascades qui, tombant d'une grande hauteur, venaient se réunir avec bruit au torrent qui coulait sous nos pieds.

Je vis quelques malheureux villages; j'admirai la constance des habitans qui s'attachent à de semblables demeures. Ce n'est qu'avec peine qu'ils peuvent récolter les grains nécessaires à leur nourriture. Mes guides me dirent que beaucoup de villageois souffraient de la famine dans les années où des froids continus interrompaient toute communication avec la plaine de Routoul.

Je m'étais élevé en huit heures de marche jusqu'au village de Zakhur, où je changeai de chevaux. Descendant progressivement, je suivis le cours du Samour et passai la nuit à Soubach. Aussitôt notre arrivée, on fit tuer un mouton qui, mêlé avec du riz, forma

notre dîner et celui de mon escorte, qui, conformément aux usages orientaux, vint s'asseoir à côté de moi. Le voisinage de la vallée du Samour répand la richesse et l'aisance dans les villages qui peuvent utiliser les eaux de cette rivière pour la culture du millet. Je remarquai la beauté des tapis fabriqués par les femmes; les couleurs en sont aussi brillantes que solides. Quittant Soubach, je côtoyai le Samour. La vallée s'élargissait, et de nombreux villages égayaient la plaine. Des habitans parcouraient les champs portant sur leur poing des faucons ou des tiercelets; ils chassaient des perdrix ou des cailles. Je fus surpris de la quantité de gibier qui se trouvait sur notre route; des perdrix couraient devant nous sans vouloir s'envoler; il fallait les poursuivre au galop de nos chevaux pour les forcer à s'élever. Les hommes de notre escorte étaient étonnés de nous voir tirer des perdrix au vol sans descendre de cheval; ils ne tirent jamais qu'arrêtés. La veille, nous avions pu juger de leur adresse : plaçant une pièce d'argent à cent pas de distance, je l'avais promise pour récompense à celui qui l'enlèverait avec une balle; tous atteignirent le but à quelques lignes près, mais ils avaient soin de placer pour appui sous leur fusil deux bâtons en croix, des pierres ou leur sabre. Ils me dirent qu'autrement ils ne seraient pas sûrs de la justesse de leur coup.

Je passai le Samour à plusieurs reprises et pus remarquer la légèreté des ponts et la simplicité de ces constructions. On commence par établir sur chaque rive une pile, soit en bois, soit en pierre. Deux poutres dépassent cette pile de deux pieds environ; deux autres poutres superposées dépassent les deux premières dans la même proportion. L'extrémité de la sixième poutre se trouve ainsi à douze pieds de la rive du fleuve. La largeur du Samour variant de quarante à cinquante pieds, une poutre d'une moyenne longueur suffit pour réunir les deux rives. Ces ponts sont aussi légers que solides; élevés au-dessus du lit du fleuve, ils résistent aux crues subites qui suivent la fonte des neiges. Si les piles qui servent d'appui à ce système si simple offrent un contre-poids suffisant à la portée des poutres, ces ponts peuvent durer de longues années.

Je traversai Routoul, village aussi peu important qu'Yelissou. Les habitans étaient tous occupés à la récolte du millet; des enfans conduisaient en cercle des bœufs ou des chevaux attelés à une herse massive garnie soit de clous en fer, soit de bois pointus, et destinée à séparer le grain de la paille. La route était sillonnée de nombreux canaux qui servent à l'irrigation des champs en culture. Je remarquai le bon entretien de ces canaux et le soin avec lequel les pentes

sont ménagées. Je descendis le Samour jusqu'à Akhti et vins demander l'hospitalité au colonel Karganoff, qui commande ce district. Les Russes ont élevé depuis un an une forteresse à Akhti; elle est située au confluent de l'Akhtisou avec le Samour, et domine la vallée qui borde cette rivière. Cette forteresse doit quelque importance à sa situation au centre des montagnes. Ce n'est qu'à la suite de l'expédition faite il y a deux ans par le général Golavine que les Russes ont pu créer cet établissement militaire.

La ville d'Akhti est construite presque au pied du Schah-Dagh, couvert de neiges perpétuelles à une hauteur de près de deux mille pieds. On m'assura que le sommet de la montagne recèle des glaciers immenses. Akhti commande les défilés qui conduisent à Routoul et à Yelissou, ainsi que ceux qui communiquent d'un côté à Derbent, de l'autre à Noukha. De nombreux jardins et des champs en culture entourent la ville, qui se compose de quatre cents maisons. La forteresse, n'ayant qu'une simple muraille avec des fossés, suffit pour résister aux montagnards, qui n'ont pas d'artillerie; car autrement, dominée comme elle l'est par les montagnes environnantes, il serait impossible de la défendre.

Le colonel Karganoff m'exprima sur l'administration civile les mêmes idées que le général Andrep. J'appris par lui que le baron de Hahn avait renoncé à introduire les tribunaux civils dans le district d'Akhti; les montagnards, nouvellement incorporés à la Russie, n'auraient pas su apprécier la faveur qu'on voulait leur faire en les soumettant aux lentes formalités de la justice russe.

La milice est organisée à Akhti; les hommes qui composent cette troupe me parurent dévoués au colonel, qui use à leur égard d'une excessive sévérité. Les montagnards de mon escorte m'amusèrent par leurs questions sur la politique générale de l'Europe; ils voulurent établir une comparaison entre les forces de la France et celles de la Russie. Je me bornai à leur rappeler l'entrée d'une armée française à Moscou. Les montagnards ont retenu le nom de Napoléon; ils conservent pour lui presque de la vénération, à cause des succès qu'il obtint sur les Russes. Malgré leur soumission au gouvernement, tous convinrent que la division qui régnait entre les différentes tribus était l'unique cause de leur ruine. Je leur citai les Tcherkesses, qui, restant unis contre leur ennemi commun, ont su maintenir leur indépendance. — Chamyl, me dirent-ils, nous a envoyé des émissaires pour nous engager à nous soulever; mais le moment n'était pas favorable, nous aurions été écrasés. — Le général Andrep m'avait déjà

montré des lettres de Chamyl écrites aux différens chefs des tribus; ces lettres avaient été livrées par ceux même auxquels elles étaient adressées.

Quittant Akhti, je traversai le Samour en face de la forteresse, et j'entrai de nouveau dans la montagne; je m'élevai graduellement pendant trois heures. Arrivé au point culminant de la route, j'embrassai une vue immense. A mes pieds étaient Akhti et les villages qui s'élèvent sur les rives du Samour. Le Schah-Dagh et les cimes environnantes bornaient notre horizon. Les montagnes que je venais de gravir étaient nues et arides; quelques sources entretenaient seules un peu de végétation sur les terres qu'elles arrosaient. Je descendis lentement jusqu'au village de Kabir, situé au bord de la petite rivière, que je côtoyai pendant plus d'une heure. Ce versant de la montagne est riche en pâturages. Les habitans coupent le foin qu'ils réunissent en petites meules; l'hiver, ils viennent le chercher et le transportent dans leurs villages sur des traîneaux légers. Nous suivîmes, après Kabir, les bords de l'Arakh; des touffes de clématite et de vigne sauvage s'élevaient en berceau au-dessus de nos têtes; parfois de beaux champs cultivés ou d'immenses pâturages donnaient à notre route, animée déjà par le mouvement des eaux, un charme d'autant plus vif, que nous venions de traverser des montagnes arides et rocailleuses. Je dus m'arrêter au village juif d'Arakhin. D'après l'organisation du service en Russie, les habitans sont tenus de fournir aux voyageurs des moyens de transport d'un village à l'autre. Dans tous les villages musulmans, aucun n'avait fait difficulté de nous amener ses chevaux, tous regardant cette obligation comme un devoir d'hospitalité. Les juifs furent loin de se montrer aussi dociles; ne voulant pas employer le système russe, et forcer par la crainte les récalcitrans, je leur fis donner de l'argent, au grand mécontentement des musulmans de mon escorte, qui voulaient faire main basse sur les juifs qu'ils détestent. Ce ne fut néanmoins qu'après bien des pourparlers que j'obtins les cordes nécessaires pour attacher mes effets; les juifs nous avaient amené leurs chevaux tout nus.

A mesure que nous approchions des bords de la mer Caspienne, la chaleur devenait plus lourde et plus malsaine. Je remarquai sur ma route beaucoup de villages juifs qui offraient à peu près le même aspect que les villages géorgiens. La vallée que nous traversions s'incline lentement vers la Caspienne. Malgré la fertilité du sol, le climat de cette vallée est très pernicieux. Laissant derrière moi les riches vergers qui environnent Koulara, je traversai une plaine presque de

niveau avec la mer. Je dépassai les vignes et les jardins qui entourent Derbent, dont j'apercevais les hautes murailles et les tours carrées, qui, partant du pied de la montagne de Tabasseran, se prolongent jusqu'à la mer, sur une longueur d'environ trois mille mètres. Je m'avançai au milieu de cimetières musulmans qui, placés à l'entrée de la ville, rappellent par leur étendue l'importance, aujourd'hui si diminuée, de la ville de Derbent. Je montai à la citadelle établie sur un rocher presque à pic, à la hauteur de deux cent soixante mètres au-dessus du niveau de la mer. La distance qui sépare Tiflis de Derbent, par la route de montagnes que j'avais suivie, est de quatre cent seize verstes. La route de poste que les officiers sont obligés de suivre est plus longue que l'autre de trois cents verstes. Les traditions populaires attribuent à Alexandre la fondation de Derbent, que les Turcs appellent *Demir-Kapou* (portes de fer); on me montra dans la citadelle la place qu'avait occupée Pierre-le-Grand, qui, le premier, enleva Derbent aux Persans, en 1722; depuis, cette ville revint à la Perse. En 1766, le khan de Kouba la rangea sous sa domination; ce ne fut qu'en 1806 qu'elle fut incorporée dans le gouvernement du Caucase. Les habitans n'ont pourtant pas cessé de prendre part aux diverses guerres qui ont agité ces pays. Je vis une centaine de maisons dont les maîtres avaient été pendus ou exilés par suite de leur participation aux troubles de la montagne.

La ville est administrée par un divan composé des notables, et placé sous la présidence du commandant, qui seul exerce vraiment le pouvoir. Les habitans paient une capitation de six roubles argent ou 24 francs. L'intérieur de la ville, ses bazars, les costumes des habitans, sont empreints du caractère persan. On y remarque une place immense, construite par les Russes. Quelques nouveaux bazars, une caserne, et le quartier-général, occupent les divers côtés de cette place, où l'on est en proie à un soleil ardent. Les Russes ne savent pas adapter leur architecture aux besoins du pays, ils construisent toujours comme pour leurs climats froids; les casernes, mal aérées, sont presque toutes malsaines; la saleté des soldats et leur mauvaise nourriture aggravent encore les effets de la disposition vicieuse des logemens. Les soldats russes restent exposés à un soleil de plus de 30° Réaumur, n'ayant pour garantir leur tête qu'une simple casquette de toile. Quelques instans suffisent pour produire des fièvres chaudes presque toujours mortelles. L'abus des liqueurs fortes, des fruits et des végétaux amène des dyssenteries et des fièvres lentes. Ceux qui sont assez heureux pour résister à l'action du climat vont

tomber sous le fer des montagnards. Aussi peut-on assurer qu'il n'est pas de condition plus malheureuse que celle du soldat russe dans les provinces du Caucase.

Le commandant d'un bataillon m'assura que, malgré la fatigue d'une route de plusieurs mois, il n'avait eu, durant le voyage de Moscou à Derbent, aucun malade. A peine entré à Derbent, il compta de trente à quarante soldats alités par jour. La fièvre faisait de tels progrès dans ce bataillon, qu'il fallut recourir à un changement de garnison. On l'envoya à une vingtaine de verstes dans la montagne, près d'une source d'eaux chaudes.

Je trouvai dans les murs de la ville quelques inscriptions romaines; le commandant de Derbent, le colonel Boutskief, me montra une pierre tumulaire trouvée dans une fouille faite aux environs de la ville. Le colonel regardait cette inscription comme une preuve matérielle de la présence d'Alexandre à Derbent; j'ai copié cette inscription, qui peut faire juger de sa naïve ignorance : « A. M. A.D.V. sid. » Cette inscription était sur trois lignes, et devait signifier : *Alexander Macedonius Derbent*. Le gouverneur me parut si enchanté de sa savante interprétation, que je le confirmai dans l'intention où il était d'envoyer ce monument historique à Pétersbourg.

C'est à partir de la citadelle même que commence la grande muraille qui, d'après le témoignage d'Abbas-Kouli-Khan, un des Orientaux les plus distingués et les plus versés dans l'histoire de ces provinces, se prolonge sur une longueur de deux cents verstes, et vient se terminer sur le versant opposé du Caucase près de Dariel. La construction de cette muraille remonte au règne des Sassanides; des bastions réguliers et des tours s'élèvent à des intervalles de quatre cents mètres. Cette muraille se dirige à l'ouest et couronne les montagnes du Tabasseran; des meurtrières garnissent le faîte des murs, revêtus de pierres énormes.

Le mouillage de Derbent est peu sûr; les vents violens qui règnent sur la Caspienne rendent le séjour des petits bâtimens dangereux dans une rade ouverte de tous côtés, excepté vers l'ouest. Aussi ne font-ils que s'arrêter pour déposer quelques marchandises venant des ports d'Asterabad, Bakou ou Astrakhan. La ville n'occupe que la partie supérieure des murailles; le littoral de la mer est bordé par des jardins.

Un bataillon et une compagnie d'artillerie sont cantonnés à Derbent. Le commandant m'assura que le climat était très sain pour les hommes habitués à cette chaude température. L'action du soleil

se fait surtout sentir sur les nouvelles recrues, dont près d'un dixième est enlevé la première année. La rareté des communications établies avec la montagne rend le commerce de Derbent tout-à-fait nul. Les bazars consistent en quelques boutiques presque vides; je n'y remarquai qu'une grande abondance de fruits excellens. La population de Derbent et du district de ce nom s'élève à environ quinze mille ames, parmi lesquelles on compte beaucoup de juifs et de musulmans des sectes d'Ali et d'Omar.

La route qui conduit de Derbent à Kouba est praticable pendant une partie de l'année pour des chariots de poste; elle n'est interrompue que par la crue des eaux qui suit la fonte des neiges. Le Samour, quoique se divisant en une multitude de bras, offre souvent un passage aussi difficile que dangereux. Les relais de poste sont établis dans de petites redoutes entourées d'un fossé et d'un mur en terre revêtu de palissades en bois. Quelques Cosaques gardent ces redoutes. Presque tous, ainsi que les écrivains des postes et les postillons, étaient attaqués d'une fièvre qui leur laisse à peine quelques instans de repos. A l'exception de plusieurs villages entourés d'eaux vives et ombragés de beaux arbres et d'immenses vergers, je ne remarquai aucun point intéressant sur la route de Kouba. Je traversai, pour me rendre dans la ville, la rivière de Kudialtchaï, laissant à ma droite un village de juif karaïtes. Ces juifs, fidèles à l'Ancien Testament, ont rejeté les compilations du Talmud et les commentaires des savans hébreux. La simplicité de leurs doctrines ajoute à la pureté de leurs mœurs, et les juifs karaïtes jouissent partout d'une considération refusée aux autres Israélites.

Je passai au milieu de la forteresse de Kouba; elle est entourée d'une palissade en bois et d'un mur en terre défendu par quelques canons. Cette forteresse résista, en 1838, à l'attaque de quatre mille montagnards qui voulurent enlever Kouba. Le siége dura deux jours, mais on se borna à l'échange de quelques coups de fusil. Depuis cette tentative aussi maladroite qu'infructueuse, les habitans du district de Kouba, qui se compose de cent cinquante villages, et renferme une population de cent mille habitans, se sont vu retirer la permission de porter des armes. C'est la seule province dans laquelle les Russes aient pu appliquer cette mesure de précaution. Nulle part ailleurs ils ne l'ont tenté, et il serait douteux qu'ils pussent réussir, car les montagnards tiennent plus à leurs armes qu'à la vie; leur poignard ne les quitte jamais, et dans toutes leurs excursions ils portent un long fusil et un sabre. Les pistolets sont peu en usage

parmi eux. Toutes leurs armes, d'une trempe excellente, sont fabriquées dans le Daghestan. Ce sont eux-mêmes qui coulent et forent leurs canons de fusil.

Le colonel Wrangel, chef du régiment d'Érivan-Paskéwitch, voulut bien me confirmer les détails que l'on m'avait déjà donnés sur le siége d'Akourjo. Chamyl, le successeur de Khazi-Mollah, ardent instigateur de la révolte contre les Russes et prédicateur religieux du Daghestan, s'était réfugié à Akourjo, village d'environ trois cents maisons. Entouré de ses fidèles partisans, il inquiétait par ses menées les autorités russes. Le général Grabbe crut le moment favorable, et, réunissant six mille hommes de troupes et de l'artillerie, il s'avança par des chemins regardés comme impraticables jusqu'aux portes d'Akourjo. Il n'avait eu, dans cette course, qu'à résister à quelques attaques de montagnards, qui, connaissant tous les défilés, lui avaient fait éprouver des pertes d'hommes peu considérables. Un simple mur en terre défendait Akourjo, et le général crut qu'il suffirait de tenter un assaut pour s'emparer de cette bicoque, qui, située sur les bords du Koisou, n'est forte que par sa seule position. Akourjo s'élève sur un rocher à pic; un ravin profond sépare et isole le village des montagnes environnantes. Pour arriver à Akourjo, il fallait descendre le long d'une arête d'à peine deux pieds de large. Si on venait à glisser ou à être atteint d'une balle, on tombait et on périssait infailliblement sur les rochers qui, bordant le lit du torrent, forment en cet endroit des précipices aussi terribles que profonds. Malgré les difficultés et les dangers du passage, qui devait s'opérer pas à pas sous le feu de l'ennemi, le général Grabbe ordonna l'assaut, et le colonel Wrangel marcha à la tête des hommes de son régiment, qui comptait quinze cents soldats d'élite. Ils s'avancèrent jusqu'à l'arête qui se prolonge sur une longueur de quarante mètres environ. L'ennemi laissa les Russes s'engager; bientôt il ouvrit son feu; officiers, soldats, tombèrent blessés mortellement; la chute des uns entraîna celle des autres, et les rochers se couvrirent de cadavres. Trois fois le colonel revint à la charge; il s'arrêta enfin, et, blessé lui-même, ne dut son salut qu'au dévouement de ses soldats. Des quinze cents hommes qu'il avait menés à l'attaque d'Akourjo, il en restait cinquante; sur trente-quatre officiers, deux seulement avaient survécu; les autres, frappés à mort, étaient tombés en combattant, ou étaient venus se briser misérablement sur les pointes des rochers. Le siége traîna en longueur, et les Tchetchens, animés par la présence de Chamyl, firent preuve d'un fanatisme qui les élevait au-dessus de

toute crainte; ils s'exposaient au feu de bataillons entiers pour tuer des officiers russes. Aussi les assaillans comptèrent-ils bientôt plus de cent officiers morts ou blessés. De nouvelles troupes vinrent combler les vides faits par le feu de l'ennemi, et un assaut général mit fin à la résistance d'Akourjo. Néanmoins la victoire fut chèrement achetée; tous les montagnards périrent les armes à la main. Akourjo fut pris, mais on ne put saisir Chamyl; ce chef fanatique et cinq de ses affidés trompèrent la vigilance des sentinelles russes. Pour se rendre maître d'un village qu'ils ne pouvaient conserver, les Russes avaient perdu de quatre à six mille hommes. Aujourd'hui Akourjo est rasé; sa position n'a rien perdu de sa force, et, le jour où les montagnards relèveront leurs chaumières et le mur d'enceinte, il faudra encore bien du sang versé pour s'en rendre maître.

Les Russes s'occupent en ce moment à construire la forteresse de Tchoura, située à trente verstes d'Akourjo et à vingt-cinq de Tcherkaie, résidence actuelle de Chamyl, où les Russes, instruits par le passé, n'osent l'attaquer. Tchoura est à environ cent cinquante verstes de Derbent, et à peu de distance du Terek.

Les officiers qui ont fait les guerres du Daghestan déplorent les pertes sans résultat qu'entraîne le système de conquêtes adopté par l'empereur. Ils remarquent avec raison que les montagnards se bornent à repousser les atteintes qu'on veut porter à leur indépendance par l'établissement de forts et de routes militaires. Durant les guerres contre la Perse et la Turquie, les montagnards sont restés paisibles. Les peuples du Daghestan demandent la libre introduction du sel et des grains nécessaires à leur consommation; ils ne veulent aucun soldat russe parmi eux. Au lieu de les forcer à être toujours en armes, qu'on les laisse errer dans leurs montagnes, conduire leurs troupeaux et cultiver leurs terres; ils perdront peu à peu leurs habitudes guerrières et apprendront à respecter les peuples paisibles qui habitent les vallées. Transiger avec eux est le parti le plus sage, car les Russes doivent renoncer à s'établir dans la montagne d'une manière fixe et stable, s'ils n'ont pas anéanti toutes les populations. Les premiers pas des Russes ont soulevé pour long-temps le fanatisme des montagnards. Après de grands succès suivis de revers, Khazi-Mollah, leur prédicateur enthousiaste, est venu tomber sur la brèche de Gimri; mais Chamyl a succédé à Khazi-Mollah : il a ranimé le courage des montagnards par sa douce et persuasive éloquence. Le Daghestan est encore en armes, des milliers de Russes sont tombés à Akourjo, et chaque jour la Russie fait de nouvelles pertes dans des

engagemens sans cesse renouvelés, qui entraînent la mort ou la captivité d'un grand nombre d'officiers. Chamyl un jour succombera, les os de ses victimes resteront semés sur le sol qu'il aura défendu, et un nouveau prophète surgira, ambitieux d'égaler la renommée de Khazi-Mollah et de Chamyl.

L'introduction de l'islamisme parmi les peuples du Daghestan et de la Circassie a été le signal de leur opposition constante aux Russes. Jadis ils négociaient avec la Russie, ils combattaient même pour sa cause; aujourd'hui une guerre religieuse peut créer aux troupes du czar dans ces contrées des obstacles insurmontables. Toutes les positions occupées par les Russes sont maintenant encore disputées par les montagnards, et les sacrifices d'hommes et d'argent faits depuis quarante ans deviennent entièrement inutiles. Pour qu'une révolution religieuse accompagnée d'une guerre terrible éclate, il suffit qu'il se rencontre parmi les peuples du Caucase un homme qui connaisse bien les passions des différentes familles, qui sache protester avec éloquence contre les vexations des autorités russes, capable enfin de réunir sous le drapeau du fanatisme toutes les tribus divisées par des haines privées ou de petites vengeances. Des généraux qui connaissent les mœurs et les habitudes des montagnards regardent ce danger comme imminent. Ils m'assuraient que l'influence religieuse de Chamyl était immense. Les hommes qu'il désignait pour exécuter une mission ne connaissaient aucun danger : Chamyl avait ordonné, ils devaient obéir sans penser au sacrifice de leur vie. Le fanatisme des tribus est tel, que des officiers m'assurèrent qu'ils n'auraient pu suivre la route qui m'avait amené à Derbent; le même montagnard qui passait près de moi, me souhaitant la bienvenue, aurait armé son fusil, et, posté dans un lieu écarté, aurait tué l'officier qu'il aurait rencontré sur sa route. Un des officiers du colonel Wrangel avait été enlevé par les Lezghes, qui demandaient 100,000 francs pour sa rançon. Le gouvernement russe refuse maintenant de racheter les officiers ou soldats faits prisonniers; ce sont les familles de ces malheureux qui sont chargées de ce soin, si elles ne veulent les laisser enchaînés au service d'un montagnard cruel, qui ne les emploie qu'à des travaux pénibles.

La situation de Kouba, résidence du chef militaire du district, est une des plus malsaines du Caucase. Le régiment qui y tenait garnison comptait plus de six cents malades. Le nombre considérable d'employés civils et militaires qui se trouve à Kouba éloigne les indigènes; toutes les maisons un peu grandes sont occupées par les Russes. Les bazars me parurent déserts. Kouba est renommée par

sa fabrique de tapis à longue soie. Je trouvai dans cette ville Abbas-Kouli-Khan, descendant des anciens khans de Bakou. Il me parla de la difficulté de recueillir des données historiques un peu positives sur les peuples du Caucase. Le mouvement des nations qui s'y sont succédées a été si confus, qu'il est presque impossible d'émettre sur ce sujet une opinion décisive. Des témoignages certains attestent que les croisés parurent autrefois dans ce pays. On retrouve encore d'anciennes armures de chevaliers, des lames de sabres portant des inscriptions françaises. Abbas-Kouli me parla de châteaux forts de construction génoise ou vénitienne, et me cita le Tchirakkalé (château lumineux), sur la route de Kouba à Bakou, à l'extrémité du dernier chaînon du Schah-Dagh, au bord de la Caspienne; le Tchirakkalé servait jadis de fanal pour avertir, en cas de danger, les habitans menacés d'une descente des Tartares ou Turcomans.

Les environs de Kouba sont très boisés. Des Polonais, qui se trouvaient dans cette ville, me parlèrent de l'abondance et de la variété du gibier : exilés de leur pays, leur seule consolation était de se distraire par des exercices violens. J'ai souvent rencontré en Géorgie des nobles polonais devenus simples soldats. Partout ils se louaient de leurs rapports avec leurs commandans, qui les traitaient comme leurs égaux et les laissaient s'exprimer librement sur les abus du gouvernement qui les opprime. Je n'ai jamais remarqué en Géorgie l'animosité qui partout ailleurs règne entre les deux nations et les divise si profondément.

La route de Kouba à Bakou est aussi monotone que déserte; les seules habitations qu'on rencontre sont les relais de poste; on traverse une plaine toujours unie, et le manque d'eau se fait vivement sentir, surtout en approchant de la presqu'île d'Apchéron. Nous franchîmes rapidement la distance qui nous séparait de Bakou. Laissant derrière moi les nouveaux faubourgs qui s'élèvent en dehors de cette place, je dépassai l'enceinte de murailles qui entourait l'ancienne ville et vins demander un logement au colonel qui commande à Bakou. De nombreux bâtimens animent le port, qui est un des meilleurs de la Caspienne; tous les navires qui se trouvent sur cette mer sont d'un faible tonnage, à cause de la quantité de bas-fonds qui s'étendent souvent à plus de deux lieues des côtes. Un brick de guerre était mouillé à Bakou; je fus le visiter, et j'appris du commandant que la marine militaire se composait de six petits bricks, armés de dix pierriers; il me dit que ces bâtimens suffisaient pour protéger le commerce russe; ils sont souvent employés à des transports entre

Astrakhan et Salian ou Lenkoran. Le capitaine se plaignait de la nécessité dans laquelle il se trouvait d'aller mouiller à l'île de Sara, plus remarquable par son climat pestilentiel que par la richesse et la fertilité du sol. Dans un ouvrage publié par le comité des finances, sur les ressources que peut offrir la Géorgie, on a évalué le rapport de l'île de Sara, en cannes à sucre, cotons et indigo, à plusieurs millions de roubles. Une seule difficulté empêche de réaliser ce brillant résultat : c'est que tous les hommes que l'on y envoie périssent après un court séjour. Chaque année, la garnison, forte de cinq cents hommes, est détruite par les maladies.

L'île de Sara est presque en face de Salian, lieu renommé pour ses pêcheries. La saison des pêches n'étant pas encore arrivée, je renonçai à faire le voyage de Bakou à Salian. Les pêcheries donnent chaque année à la couronne un revenu de 200,000 roubles (800,000 francs). Lorsque la pêche est favorable, on prend dans le Kour de dix à vingt mille poissons par jour. La pêche dure cinq mois de l'année, à partir de la fin d'octobre.

Bakou est une ville mieux bâtie et plus régulière que Derbent et Kouba. La population s'élève à sept mille ames environ. Quoiqu'elle ait appartenu successivement aux Turcs, aux Persans, et aux Russes sous Pierre-le-Grand, cette ville a conservé quelques anciens monumens de ses khans. Le général Tsitsianof, gouverneur de la Géorgie, ayant été tué par le khan de Bakou, en 1806, la ville fut prise et incorporée au gouvernement du Caucase. Bakou est administrée par un divan composé d'indigènes et présidé par le gouverneur, qui, ici comme à Derbent, ne consulte le divan que pour la forme. Les habitans de Bakou, Persans d'origine et de religion, se sont signalés par leur esprit d'hostilité à la Russie. Aujourd'hui, que le gouvernement de la Perse a passé entre les mains des Russes, si ce n'est nominativement, du moins de fait, la tranquillité du pays n'a plus rien à craindre de ces souvenirs d'ancienne nationalité.

Le commerce de Bakou a presque entièrement cessé depuis l'incorporation de la Géorgie au système général des douanes de l'empire. Il n'y a que le naphte qui donne encore un peu de mouvement à cette place. Je visitai les réservoirs où l'on conserve le naphte jusqu'à ce qu'il soit livré aux acheteurs. Le gouvernement vend 28 francs les quatre cents kilog. La ferme du naphte donne à la couronne un revenu de 160,000 roubles argent (640,000 francs), et le commandant m'assurait que le produit devrait être de près du double, si les agens chargés de le percevoir s'acquittaient de leurs fonctions avec probité.

L'ancienne enceinte de Bakou est remarquable par l'élévation et l'épaisseur des murailles. Les portes ne sont qu'au nombre de deux. Un monument en ruines qui mérite de fixer l'attention, l'ancien palais des khans, domine la ville et le port de Bakou. Ce palais ressemble plutôt à une forteresse qu'à la résidence d'un prince. L'intérieur ne contient plus que quelques traces des peintures qui recouvraient les murs; depuis quarante ans, l'ancienne demeure des khans est abandonnée.

Je montai sur une tour appelée Kissi-Koulessi (tour de la demoiselle); une plate-forme placée sur le sommet de ce monument en indique la destination. De cette plate-forme, on pouvait signaler en effet soit l'approche de l'ennemi, soit la présence de quelque bâtiment en mer. La construction de cette tour remonte au même temps que celle des murs d'enceinte, c'est-à-dire au règne des Sassanides. Si l'on ajoute à ces édifices des bazars occupés par des Persans et des Arméniens et d'assez grands karavansérails, on aura la liste complète des monumens qui rappellent à Bakou la domination de la Perse. Les Russes ont élevé quelques maisons d'un aspect blanc et uniforme qui nuit à l'effet des anciennes murailles.

On me montra, à près d'une verste de la côte, un bas-fonds qui, jadis habité, communiquait avec la terre par une chaussée dont on retrouve encore les traces. Les habitans croient qu'un soulèvement volcanique a amené la submersion de cet isthme, qui se prolongeait à une grande distance dans la mer. Le sol de Bakou contient assez de matières volcaniques pour que l'on puisse admettre sans difficulté les traditions conservées à ce sujet par les habitans, quand elles ne dépassent pas la limite des probabilités.

Je fus visiter les sources de naphte, qui sont au nombre de quatre-vingt-quatre, et s'étendent dans un rayon de sept verstes. Ces sources sont plus ou moins abondantes; quelques-unes donnent par jour quinze cents kilog. de naphte. Le naphte surnageant toujours, il suffit de le recueillir. Après quelques heures de repos, l'eau se sépare du naphte par des ouvertures qui lui livrent une issue. Les puits de naphte noir sont éparpillés de divers côtés; ceux de naphte blanc sont réunis dans une seule vallée; leur produit est beaucoup moins considérable que celui des autres. Ces puits, au nombre de quatorze, ne donnent que douze cents kilog. par mois. Le prix du naphte blanc est aussi beaucoup plus élevé que celui du naphte noir, car il se vend quatre-vingts francs les quatre cents kilog. On avait cherché, en dégageant le naphte de la quantité d'eau qu'il contient au sortir des réservoirs,

à obtenir une essence qui aurait pu se substituer avec succès à la térébenthine, surtout pour les peintures communes. Les premiers essais ont réussi; mais les employés ont renoncé à les continuer, prétendant que ce travail leur donnait trop d'embarras.

A une distance d'à peu près trois heures de marche de Bakou, s'élève le monastère d'Atesch-Gah (mère du feu). Ce monastère est habité par des Guèbres. Pour m'y rendre, je traversai un terrain pierreux qui me paraissait rebelle à la culture, et pourtant la quantité de villages qui se trouvaient sur notre route m'indiquait assez que le sol était fertile. Mon guide m'assura même que les récoltes de millet étaient très abondantes. La culture du safran est une branche importante des produits de Bakou; mais c'est seulement vers le sud qu'on le récolte. Après avoir dépassé des villages fondés par les Arméniens dans l'origine, mais occupés aujourd'hui par des musulmans, j'arrivai au monastère d'Atesch-Gah. Cet édifice forme un pentagone irrégulier, n'ayant qu'une seule porte d'entrée. Une cour occupe le milieu; elle est entourée d'un mur crénelé auquel sont adossées les cellules des Guèbres. Les murailles sont destinées à servir de défense contre ceux qui voudraient troubler les adorateurs du feu dans leurs paisibles invocations.

Le monastère a cinq cents pieds de tour, et les murs s'élèvent à une hauteur de dix-neuf pieds; au milieu de la cour est un clocher carré. On entre dans l'intérieur du clocher par l'espace compris entre les colonnes qui le soutiennent. Dans les quatre angles sont placés des tuyaux, communiquant par des conduits souterrains avec les sources de naphte. Ces tuyaux s'élèvent à trente-six pieds de haut, et vomissent de fortes colonnes de flamme. Le naphte contient une telle quantité de gaz hydrogène, qu'il s'allume au seul contact de l'air. Au milieu de la voûte du clocher est un enfoncement de forme carrée dont on s'approche par des escaliers en pierre; un des conduits ayant été rompu, il n'y avait plus que trois des tuyaux qui jetaient des flammes. Un autre conduit placé dans une des cellules lance aussi de vives flammes. Devant ce conduit est placé l'autel où les adorateurs du feu célèbrent les cérémonies de leur religion. C'est sur cet autel que sont brûlés les corps des vrais croyans. A l'époque où nous visitâmes le monastère, douze Guèbres occupaient les principales cellules.

Dès que le soleil éclaire de ses rayons l'enceinte de la cour, chaque Indien sort de sa cellule, portant deux petits vases de métal, l'un vide, l'autre plein; il prie à voix basse, soulève les vases, s'asperge

d'eau avec trois doigts, et pose les vases à terre. Il regarde le soleil entre ses doigts, élève les mains et les pose sur son front en faisant une courte prière à voix haute. Il reste en contemplation, puis se remet à prier en élevant la voix, relève les vases, s'incline trois fois, et chaque fois verse l'eau du vase plein dans le vase vide; puis il jette l'eau en l'air et retourne dans sa cellule en continuant de chanter les hymnes sacrés. La seconde ablution a lieu dès que les étoiles paraissent, après le coucher du soleil. Un Indien sort, tenant un petit cor de chasse; il en tire quelques sons, s'avance vers le clocher, agite avec force la corde d'une des trois cloches, lève ses mains vers le ciel, contemple le feu éternel, et fait une courte invocation à voix haute. Il continue ensuite de prier à voix basse, les yeux fixés sur l'autel où est allumé le grand foyer. Tous en font autant, et lorsqu'ils ont terminé, ils se rassemblent en groupes et chantent le principe créateur, en frappant en mesure deux petites cymbales.

Le grand-prêtre nous fit assister à une cérémonie bizarre. Nous nous rendîmes près de l'autel, qu'une légère étoffe de soie sépare du feu éternel. Cet autel consiste en sept marches sur lesquelles se trouvent quelques petites idoles en terre cuite, des cymbales, des livres sacrés, les vases qui servent aux ablutions, des cassolettes pour les parfums. La cérémonie fut commencée par quelques sons aigres qu'un des Indiens tira d'une conque marine. Le grand-prêtre fit ensuite une longue invocation à voix haute, pendant laquelle un des assistans agita une sonnette; des prières à voix basse et la lecture des passages sacrés suivirent cette première invocation. Le grand-prêtre, prenant une cassolette, fit, en la portant, le tour de l'autel; il répétait des prières auxquelles répondaient les assistans. Prenant deux vases, l'un plein, l'autre vide, il s'aspergea, puis versa l'eau d'un vase dans l'autre, en continuant toujours de prier à haute voix, pendant qu'un des assistans agitait des cymbales. La cérémonie finit par une prière à laquelle se joignirent les Guèbres présens; le grand-prêtre, prenant alors un petit plat chargé de sucre candi, en avala un morceau; après lui, les deux desservans reçurent chacun une part de sucre, et nous-mêmes nous fûmes appelés à les imiter.

Je visitai les cellules des Guèbres, qui sont toutes blanchies à la chaux et d'une excessive propreté; pourtant les Guèbres qui les habitent ont à peine les vêtemens nécessaires. Dans chaque cellule sont pratiqués des conduits qui s'allument à volonté; ils servent soit à éclairer l'intérieur, soit à la cuisson des alimens.

La principale fête des Guèbres est célébrée le 30 décembre, et

s'appelle *Spmala*. Je m'attendais à trouver des fanatiques dangereux dans ces hommes qui depuis quinze à seize ans habitent ce monastère; ils me parurent au contraire d'un caractère très doux. Presque tous portent sur leur front une marque de couleur orange qu'ils se font avec une pierre venant des Indes. Leur grand-prêtre est habillé d'une étoffe orange, sa tête est couverte du bonnet indien de forme conique.

Le grand-prêtre me raconta les longues persécutions que les Persans leur avaient fait éprouver. Les troupes persanes, s'étant emparées de Bakou, en 1826, vinrent piller le monastère d'Atesch-Gah, et brûlèrent tous les livres qui y étaient conservés. Une semblable destruction est une perte réelle pour la science, car tous les livres sanscrits qui se rattachent à l'adoration du feu se trouvaient depuis des siècles réunis dans ce monastère. Le grand-prêtre se plaignait du petit nombre de visiteurs croyans qui se rendent à son couvent; il y avait trois ans qu'il n'en était venu un seul. Nous vîmes tout autour du monastère des fours à chaux; les habitans apportent les pierres qu'ils veulent faire cuire et construisent une espèce de four dans lequel ils les déposent. Il suffit alors d'une étincelle pour allumer un feu d'une force telle que les pierres sont cuites dans un espace de six à huit heures; il faut trois jours pour cuire la chaux dans nos fours les mieux disposés. Nous fîmes boucher l'entrée d'un puits qui se trouve au milieu du jardin des Guèbres. Après quelques instans, on y lança un brandon allumé qui produisit une explosion presque semblable à un coup de canon. — La nuit était complètement tombée quand je me retirai du monastère d'Atesch-Gah. Nous pûmes jouir de l'effet des fours à chaux qui se trouvent aux alentours du monastère. Les conduits de flamme qui s'élevaient du clocher donnaient au couvent l'aspect d'une vaste usine. Des cavaliers nous escortèrent, portant d'énormes flambeaux ou *machalls,* formés de morceaux de toile imprégnés de naphte, qui jetaient sur la route que nous parcourûmes pour retourner à Bakou une clarté presque féerique. — Nous avions pu juger par nous-mêmes un phénomène atmosphérique des plus curieux, et les souvenirs que réveille le couvent d'Atesch-Gah avaient ajouté un nouvel intérêt à notre excursion : nous venions de voir les faibles débris d'une secte religieuse qui, jadis dominant en Orient, excite aujourd'hui encore en Europe l'attention de tous les esprits préoccupés de connaître les premiers pas de la philosophie.

Le temps, toujours orageux pendant mon séjour à Bakou, commença

à devenir pluvieux au moment de mon départ; au lieu d'une route sèche et facile, nous dûmes subir les ennuis d'une marche lente sur un terrain qui s'attachait aux roues de nos chariots. Les chevaux des postes, habitués à courir au galop d'un relais à l'autre, n'ont pas la force de surmonter les obstacles. Nous perdions des heures presque entières au passage de la moindre colline, et ce n'était qu'après beaucoup d'efforts et de cris que nos postillons parvenaient au sommet. Il fallut passer la nuit dans une mauvaise cabane qui sert de relais; le toit pouvait à peine nous garantir de la pluie, qui ne cessa de tomber; aussi attendîmes-nous le jour avec toute la résignation qu'il faut apporter en voyage.

La route, toujours aussi monotone, devenait de plus en plus difficile pour les chevaux; je traversai Marasie, village aujourd'hui abandonné; j'y remarquai une belle fontaine, un ancien palais qui pouvait plutôt passer pour une bonne forteresse que pour une demeure agréable. Le grand nombre des ruines indiquait que Marasie avait eu jadis une certaine importance. Je ne pus apprendre à quelle époque remontait l'abandon de ce village; on m'assura seulement que, long-temps avant les dernières guerres contre la Perse, Marasie offrait déjà le même aspect désolé. La vallée qui environne le village est d'une grande fertilité, mais manque entièrement de population.

Avant d'entrer à Choumakhie, il nous fallut passer à gué le Pirsagat, gonflé par les dernières pluies; ce ne fut qu'en jetant nos chevaux à la nage que nous pûmes arriver sur l'autre rive. Nous n'étions pourtant qu'à peu de distance d'une ville commerçante et peuplée, mais nul ici ne s'occupe des routes dans l'intérêt de la circulation; on pense seulement à faire arriver des canons dans les montagnes les plus élevées.

Choumakie, résidence d'un commandant russe et capitale du Chirvan, est une des villes les plus remarquables de la Géorgie; elle doit cette importance à ses fabriques d'armes et de soie. Les relations de Choumakhie avec la Perse ne subsistent qu'au moyen d'une contrebande très active. Les employés russes chargés de la ligne des douanes, plutôt que de défendre les intérêts d'un gouvernement qui ne leur donne pas les moyens de vivre du produit de leur place, accordent des facilités aux contrebandiers qui paient leur connivence. Les étoffes de soie qui se fabriquent à Choumakhie sont appelées *khanaos*, elles ont quelque ressemblance avec notre gros de Naples; le tissu, inégal, n'a ni la souplesse, ni le brillant des nôtres; presque toutes ces étoffes sont à carreaux ou unies; les dessins comme les

couleurs varient peu. La soie la plus légère coûte deux *abbus* (1 fr. 60 c.) le demi-mètre; la soie plus forte coûte le double : ce prix est élevé, vu l'abondance de la soie et l'imperfection du travail. Les armes se vendent beaucoup moins cher. On m'assura que l'on pouvait faire fabriquer un excellent fusil simple pour trois ducats (36 fr.); les poignards, d'une trempe renommée, ont à peu près la même valeur.

La ville de Choumakhie, détruite à plusieurs reprises par les guerres, ou bouleversée par les tremblemens de terre, n'a aucun caractère d'ancienneté : elle consiste dans une immense rue, de plus d'une verste de long, et bordée de bazars voûtés. L'eau et la boue y rendent la circulation très difficile. Ce ne fut qu'à cheval que nous pûmes faire quelques achats, et nous rendre à la citadelle qui domine la ville. Je ne parlerai pas des mosquées ni du petit nombre d'édifices élevés par le gouvernement : ce sont des bâtimens sans goût comme sans architecture. L'ancienne ville est à deux verstes de distance de la ville actuelle; elle occupait deux collines réunies par un immense pont ou aqueduc. La population de Choumakhie montait à cent mille ames au commencement du siècle dernier. Pierre-le-Grand saccagea la ville, Nadir-Schah la ruina de fond en comble; le dernier khan de Chirvan, en la choisissant pour chef-lieu de sa résidence, lui rendit quelque importance; aujourd'hui Choumakhie a une population de dix mille ames.

Un terrain glaiseux environne la ville. Ce sol, qui ne devient fertile qu'à force de culture, se retrouve dans les montagnes qui se prolongent depuis Choumakhie jusqu'à Noukha, et qui s'élevaient au nord de notre route. En fait de végétation, on ne voit, aux environs de Choumakhie, qu'une multitude de buissons épineux, des roseaux et des joncs. Près de Noukha, la culture du mûrier a pris quelque développement; aussi y a-t-on établi une filature de soie, qui, dirigée par des Russes, aura bientôt le sort de tous les établissemens créés par une autorité et détruits par celle qui lui succède.

Le relais, appelé Nouveau Choumakhie, situé sur le versant opposé de la montagne que nous avions dû franchir en quittant la capitale du Chirvan, ne consiste qu'en quelques cabanes éparses au milieu des vergers. Si la culture du mûrier était favorisée par des autorités éclairées, elle suffirait pour donner quelque importance aux environs du Nouveau Choumakhie; mais aujourd'hui ces environs ne sont remarquables que par leur insalubrité. Raconter tous les incidens qui retardèrent mon arrivée à Gandja (Elisabethpol) serait, je crois, de peu d'intérêt : je dus passer une nuit sur un îlot formé par deux bras

d'un torrent, n'osant ni revenir sur mes pas, ni m'exposer à un nouveau danger en traversant un courant rapide qui nous avait déjà presque submergés. A l'aide de guides intelligens, nous pûmes enfin parvenir sans encombre sur l'autre rive, où je trouvai des employés russes qui attendaient depuis plusieurs jours que les eaux, en baissant, leur permissent de tenter le passage.

Je suivis, pour me rendre à Gandja, une immense plaine, sans culture comme sans végétation. Quelques torrens, dont les rives sont abritées par des chênes, des mimosas, des grenadiers chargés de fruits, ou des vignes sauvages, interrompaient seuls la monotonie de cette route déserte. Je passai le Kour, grossi par l'Alazan et la Yora, et j'entrai à Elisabethpol après avoir suivi des jardins entourés de murs, ombragés d'immenses tilleuls et de noyers d'une grosseur extraordinaire. Je traversai la grande avenue de la ville, dont les sycomores surpassent beaucoup les platanes tant vantés du Tcharbag d'Ispahan : j'ajouterai même que les sycomores qui forment l'allée de Gandja ont une vigoureuse et riche végétation, tandis que les platanes d'Ispahan ne se soutiennent que par leur seule écorce. Un ruisseau d'une eau limpide court entre les deux rangées d'arbres. Sur les bords, des marchands déposent des charges entières de melons, de pastèques, de poires, de pêches, enfin de toutes les variétés de fruits que produit ce climat si beau, mais malheureusement si malsain. Des cafés dont tout le luxe consiste en quelques tapis étendus au bord de l'eau, avec un brasier toujours prêt pour ceux qui veulent savourer la fumée narcotique du kalivoun, des boutiques de rôtisseurs, de boulangers; le mélange des costumes, le mouvement des piétons et des cavaliers parcourant au galop le sol si uni de cette belle avenue, tout donnait au coup d'œil que m'offrait l'allée de Gandja un charme que je ne puis oublier : je me trouvais reporté aux beaux jours de l'Orient. Mes souvenirs durent faire place à la triste réalité, quand je vins m'arrêter à un karavansérail tout en ruines, situé à une des extrémités de cette allée, parée d'une si riche végétation, et où se presse une foule dont la douce indolence convient si bien au climat énervant de Gandja.

La population de la ville est moitié musulmane, moitié arménienne; elle s'élève à dix mille ames. A peu de distance se trouve une mine d'alun affermée 40,000 francs à des Arméniens. L'histoire de Gandja est celle de presque toutes les villes de la Géorgie. Soumise à des khans particuliers, elle fut long-temps sous la dépendance de la Perse : ayant été prise par les Russes le jour de la Sainte-Elisa-

beth, Gandja reçut le nom d'Elisabethpol. En 1828, Abbas-Mirza, s'étant avancé avec l'armée persane jusqu'à Gandja, fut défait par le général Paskéwitch; ce fut cette victoire qui amena le traité de Turkmen-Tchaï, à la suite duquel la Perse, en perdant ses plus belles provinces, s'est trouvée livrée à l'influence prédominante de la Russie.

Sorti d'Élisabethpol, j'entrai dans une plaine, ou plutôt dans un désert. Au premier relais, je remarquai un beau minaret construit en briques, resté seul debout au milieu des ruines qui l'entourent. La mosquée même n'existe plus. Le pays me parut encore plus monotone et plus aride qu'entre Choumakhie et Elisabethpol; l'absence de population se fait partout sentir sur cette route. Les bords du Kram, que je traversai sur le pont Rouge, dont la construction est due aux Persans, sont les seuls points un peu animés; aussi ce fut avec un véritable sentiment de plaisir que je rentrai à Tiflis. J'avais parcouru, depuis Bakou, cinq cent vingt verstes.

Dans une conversation avec le général Golavine, sur l'état des pays que je venais de parcourir, je fus étonné de voir qu'il croyait, comme moi, impossible d'arriver à une pacification complète du Daghestan et de la Circassie, sans avoir détruit toute la population existante. Le général Golavine, tout en désapprouvant le système de conquêtes à tout prix adopté par l'empereur, me parla des difficultés qu'on rencontrait en voulant traiter avec des tribus qui n'obéissent à aucun chef. Il m'assura que, dans un rapport envoyé à Pétersbourg, il avait insisté sur la nécessité d'accorder aux Circassiens le libre commerce des esclaves avec la Turquie, d'abolir les quarantaines, et de n'employer les forts actuellement construits que comme points de réunion pour un commerce d'échange qu'il fallait s'étudier à favoriser. Un commerce bien établi pourrait seul faciliter la pacification de la Circassie, et hâter la fin d'une guerre aussi ruineuse qu'inutile par les résultats qu'elle peut amener en les supposant tous favorables à la Russie. Le général me disait qu'à moins de construire une ligne continue de forts sur tout le rivage, et sur une longueur de près de soixante lieues, il était impossible d'empêcher les communications des Circassiens avec la Turquie. Les avantages de ce commerce sont tellement grands, que si, sur dix bâtimens, un seul arrive, il suffit pour dédommager de la perte de tous les autres. Je ne pouvais qu'admettre l'opinion du général Golavine. Lors de mon passage à Constantinople, j'avais cherché un bâtiment turc qui me portât directement sur les côtes de la Circassie. Je trouvai plusieurs capitaines propriétaires de petits bâtimens, qui se livrent à ce commerce. Sur

mes questions relatives aux dangers qu'offrait le blocus de la côte par les vaisseaux russes, ils me dirent qu'avec un vent favorable ils pouvaient arriver à terre avant toute poursuite; quand le vent était contraire, ils se trouvaient souvent forcés d'aller mouiller dans un des petits ports de Turquie, pour attendre qu'un changement survînt. Par un calme plat, ces bâtimens, du port de quarante à cinquante tonneaux, s'avancent à force de rames jusqu'au rivage. Tous les hommes du bord, étant armés, peuvent résister aux attaques des chaloupes envoyées contre eux. Une fois à terre, les Circassiens remorquent le bâtiment le long d'une des nombreuses rivières qui se jettent dans la mer Noire, et le mettent à l'abri d'une descente que les Russes tentent quelquefois lorsqu'ils ont des forces supérieures.

Le général Golavine me parut pénétré des avantages que le gouvernement pourrait retirer d'un pays aussi riche et aussi fertile que la Géorgie; il se plaignait de n'avoir pas de capitaux disponibles qui lui permissent de mettre en culture toutes les plaines qui bordent le Kour, et qui donneraient des produits avantageux, si un système d'irrigation bien entendu amenait l'eau sur des terrains aujourd'hui arides. Le général en chef se trouvait forcé de convenir que toutes les améliorations étaient encore à l'état de projet, et rejetait sur les guerres de la Perse et de la Turquie l'abandon dans lequel sont restées ces provinces depuis l'occupation russe.

Ce n'est jamais le bon vouloir qui manque aux gouverneurs du Caucase; tous désirent attacher leur nom à quelque grande entreprise qui les rende populaires. De tous les généraux en chef, l'homme le plus distingué comme administrateur et comme militaire a été le général Yermoloff. Le général Paskéwitch a commandé quelques expéditions heureuses, mais il a négligé entièrement le sort des populations qui lui étaient confiées. Le baron Rosen, et après lui le général Golavine, ont pris un commandement qui exige des connaissances, une supériorité de vues et de jugemens, dont ces deux généraux n'ont jamais fait preuve.

La Russie, servie avec tant de dévouement et tant d'habileté par ses agens diplomatiques, manque d'hommes capables de remplir les hauts emplois de son gouvernement. L'empereur se trouve souvent forcé de laisser en place des gouverneurs dont il est mécontent, faute d'avoir un agent sûr qui puisse les remplacer. Aucun contrôle n'est exercé sur les employés, qui, loin d'exécuter les ordres qu'ils reçoivent, commettent les abus les plus crians. A la suite d'une commission d'enquête envoyée par l'empereur en 1837, pour lui communi-

quer des renseignemens complets sur l'état de la Géorgie, qu'il se proposait de visiter, on reconnut que le prince d'Adian, gendre du baron Rosen, gouverneur-général du Caucase, n'employait les soldats du régiment qu'il commandait qu'à cultiver ses terres, et ruinait les paysans des districts où il était cantonné par des réquisitions forcées de toute nature. Le prince d'Adian fut cassé, l'empereur lui arracha en pleine revue, en présence du général en chef, le chiffre qu'il portait comme son aide-de-camp, et l'envoya attendre dans une forteresse le jugement qui devait le condamner à être dégradé et fait soldat. La conduite du prince d'Adian méritait, nul ne peut le nier, une répression sévère; mais, d'après le témoignage d'officiers servant dans le Caucase, le prince d'Adian ne dut son châtiment qu'à une violente rivalité qui s'éleva entre le baron Rosen et le baron de Hahn, chef de la commission d'enquête, rivalité qui amena la dénonciation d'une conduite dont il y a trop d'exemples pour que le gouvernement ne soit pas obligé, le plus souvent, de fermer les yeux.

J'eus une discussion assez vive avec M. Choustoff, chef de la chancellerie du général Golavine, qui soutenait que les soldats français manquaient de patriotisme et exaltait au plus haut degré le sentiment national des classes inférieures de la Russie. Je notai cet aveu de M. Choustoff: « Nos classes supérieures n'ont aucun sentiment de nationalité; elles n'aspirent qu'à vivre à l'étranger, sans s'occuper du bien-être des serfs qu'elles possèdent. Nos soldats, au contraire, ont un véritable culte pour leurs chaumières; mais, s'ils avaient plus d'instruction et de jugement, ils ne se soumettraient pas à la vie misérable qui leur est imposée, et voudraient s'y soustraire par la révolte. » Telle est l'opinion d'un homme qui se dit sincèrement dévoué à son pays. En Russie, les classes supérieures sont, selon lui, hostiles ou indifférentes; les classes inférieures ne sont composées que de brutes qui se soumettent sans murmurer aux misères de leur sort, parce qu'elles n'ont ni l'intelligence du bien-être qu'elles pourraient obtenir, ni la réflexion qui leur ferait mesurer leur abaissement. On ne pouvait plus mal prouver qu'en émettant cette opinion le patriotisme des soldats russes. Nos soldats, en sacrifiant leur vie, agissent par un sentiment d'honneur ou d'ambition qui les pousse en avant; les soldats russes obéissent par instinct au commandement qui leur est donné. Ils n'osent reculer, car derrière eux les officiers les forcent d'avancer. Relâchez les liens de la discipline russe, et l'armée aujourd'hui si docile n'existera plus; ce ne sont pas des hommes que l'on conduit au feu, mais des machines qui s'avancent sans calcul

comme sans élan. Le soldat russe bien dirigé forme, dans les grandes opérations militaires, une masse presque impénétrable, que le canon seul peut briser; mais, pris à part, chaque soldat n'a ni énergie ni adresse; aussi peut-on attribuer au caractère particulier du soldat russe la prolongation indéfinie des guerres du Caucase.

De toutes les autorités russes à Tiflis, l'homme le plus distingué est, sans contredit, le chef de l'état-major, le général Kotzebue. Obligé de correspondre avec tous les gouverneurs de districts, d'ordonner les mouvemens des troupes, il ne peut malheureusement tout surveiller; d'ailleurs, quelle que soit la bonne volonté d'un chef, il lui est impossible de réprimer tous les abus qui existent dans toutes les parties de l'administration. Partageant l'opinion du général en chef, M. Kotzebue désapprouve le système de conquête; il croit qu'il serait facile, au lieu de vouloir affamer les peuples du Daghestan, de les habituer peu à peu à entrer dans des relations suivies de commerce; tous y trouveraient des avantages, et le gouvernement ne serait pas obligé de maintenir dans le Caucase une armée de cent soixante mille hommes.

Je fus étonné de l'unanimité qui règne parmi les généraux de l'armée; tous blâment le système de conquête, aucun n'entrevoit un résultat qui les dédommage des dangers qu'ils courent. Dans mon premier voyage en Géorgie, tous les employés du gouvernement me paraissaient sûrs d'arriver à une pacification complète; aujourd'hui tous sont découragés; ils expriment leur répugnance avec une irritation bien extraordinaire de la part d'hommes soumis au pouvoir despotique de l'empereur. Presque tous maudissent le jour où la Russie a franchi la ligne du Caucase. Les doléances des officiers que je trouvais sur ma route étaient les seules, il est vrai, que je pusse entendre; mais, puisque ceux qui trouvent dans cette guerre un avancement rapide se plaignent de leur service au Caucase, que doivent dire les malheureux soldats qui n'échappent au fer de l'ennemi que pour succomber à des maladies mortelles pour des hommes aussi mal nourris que mal soignés?

Il y a deux ans, six forts ont été enlevés par les Circassiens; ces forts, il est vrai, n'avaient qu'un simple rempart en terre, mais ces remparts étaient défendus par des garnisons de cinq cents hommes, ayant avec eux une artillerie redoutable aux montagnards; les Russes les occupaient depuis le traité d'Andrinople, par lequel le sultan abandonna à l'empereur tout le littoral de la mer Noire. Perdre ces forts, c'était donc reculer. Dans le Daghestan, ce ne sont point des forts

qui tombent au pouvoir des Lezghiens ou des Tchetchens, il n'en existe pas; mais que l'on compte le nombre d'hommes tombés victimes de cette rage d'envahissement, et l'on sera effrayé du chiffre. L'armée du Caucase ne monte, année commune, qu'à quatre-vingt mille hommes; les pertes, causées tant par les maladies que par les guerres, sont de douze mille. Ce chiffre a souvent été dépassé lorsque les Russes ont tenté quelque expédition dans l'intérieur. Dans toutes les escarmouches, le nombre des officiers tués ou blessés est vraiment effrayant; il y a peu de temps, dans une attaque du général Golafieff, sur les bords du Terek, dix-huit officiers furent tués ou grièvement blessés; à peine cent soldats furent mis hors de combat.

Tous les généraux russes veulent établir une comparaison entre leur position au Caucase et la nôtre en Algérie; j'ai toujours combattu ce rapprochement auquel ils se plaisent, tenant à leur prouver que, du jour où la France suivra un système constant, soit de conquête absolue, soit d'occupation restreinte, nous arriverons à une possession tranquille de l'Algérie. Telle n'est pas la position de la Russie, qui, même en envoyant toutes ses forces disponibles dans le Caucase, ne peut anéantir les populations ennemies. Avec cent soixante mille hommes, répartis cette année dans tout le gouvernement du Caucase, les généraux ne se sont pas crus en force pour tenter quelque attaque sérieuse, soit contre les Circassiens, soit contre les Lezghiens. Leur temps s'est écoulé à disputer des projets de construction de forts, à commencer l'établissement d'ouvrages qui cet hiver seront détruits par les populations ennemies. L'armée française, qui n'est guère forte que de quarante mille hommes, a fait avec succès de longues expéditions dans l'intérieur de la régence. Je n'ai pas visité l'Algérie, mais j'avoue que je plaindrais mon pays si notre colonie était livrée aux mêmes désordres et à la même anarchie que le gouvernement du Caucase, et si nous nous trouvions forcés de lutter contre des peuples aussi remarquables par leur bravoure que par leur amour de l'indépendance. Ces deux vertus, en effet, distinguent éminemment les peuples du Caucase, et on ne pourrait voir sans un sentiment douloureux ces hommes de fer tomber victimes de leur patriotisme.

La mission du baron de Hahn, sénateur de l'empire, chargé par l'empereur d'introduire en Géorgie le système civil des autres provinces russes, soulève de violentes récriminations. Tous les officiers contestent l'utilité de la division d'autorité que le nouveau système doit introduire. Les employés civils que l'on enverra en Géorgie commettront, disent-ils, des abus beaucoup plus grands que ceux

qu'on signale aujourd'hui. Au lieu de rendre la justice, ils tourmenteront les habitans par mille petites vexations qu'ils ont évitées jusqu'à ce jour. Le baron de Hahn assure, au contraire, que la nouvelle administration sera un premier pas vers une prospérité réelle, qu'aucun désordre, qu'aucun abus ne pourra désormais échapper à une répression sévère; enfin, à l'en croire, la justice s'exercera avec autant de sagesse que de rapidité. Il se propose de soumettre ses employés à une surveillance si active, qu'ils ne pourront abuser de leur autorité. Le baron de Hahn a passé une année en Géorgie comme chef d'une commission d'enquête; il a parcouru tout le pays et se croit au fait de ses intérêts comme de ses besoins. Je n'ose lui contester le mérite qu'il se reconnaît; j'ajouterai seulement que, venu pour changer la législation d'un pays (ce qui demande une étude approfondie, car toute fausse démarche peut entraîner les résultats les plus fâcheux), le baron de Hahn a dû mettre la nouvelle administration en vigueur à partir du 1er janvier 1841. Le 31 mai, le législateur retournera à Pétersbourg recevoir les complimens de l'empereur, sans attendre que la conduite des employés civils lui permette de juger par lui-même de l'effet des réformes qu'il aura introduites. Cinq mois suffisent pour qu'il y ait en Géorgie apparence d'administration; qu'importe si la marche de cette administration est entravée plus tard? La faute en retombera sur ceux qui en feront partie, non sur celui qui l'aura créée avec cette légèreté, apanage trop fréquent de l'ignorance.

L'empereur veut que le gouvernement du Caucase soit tout-à-fait assimilé à celui d'une province russe; un premier ukase, en supprimant les franchises du commerce dont jouissait la Géorgie, a ralenti le mouvement d'affaires qui commençait à s'établir à Tiflis. Quelques fabricans russes, ne sachant où trouver un écoulement pour leurs marchandises, ont seuls profité de cet ukase, qui a annulé le produit jadis considérable des douanes géorgiennes. Aujourd'hui les lois russes sont imposées à des populations aussi distinctes par leurs habitudes que par leur religion; bientôt le système de recrutement, adopté dans l'intérieur de la Russie, sera mis en vigueur dans la Géorgie et l'Arménie. Seuls parmi les peuples incorporés à la Russie, les habitans de ces provinces ne savent que maudire leur esclavage sans oser secouer leurs chaînes.

Il n'est peut-être pas de condition plus triste que celle du paysan russe, ni de charge plus odieuse que le recrutement tel qu'il se pratique dans l'empire du czar. Le paysan fait soldat doit dire un adieu

éternel à sa famille. Il a cessé d'être la propriété du maître auquel cette famille appartient, il est devenu la propriété de l'état et ne peut plus rejoindre ses foyers. Pendant vingt ans, mal soigné, mal nourri, tantôt sacrifié à l'ambition de ses chefs, tantôt à leur cupidité, il mène la vie la plus pénible et la plus laborieuse. Si c'est une faveur que l'empereur veut accorder aux populations du Caucase en les assimilant aux Russes, je doute que cette faveur soit comprise et appréciée. Si au contraire l'empereur n'a eu vue que d'unir plus étroitement ces populations à son gouvernement, en les soumettant aux mêmes charges comme aux mêmes lois, il obtiendra un résultat inverse de celui qu'il espère; car les populations qui tolèrent aujourd'hui le joug russe s'uniront bientôt aux peuples encore indépendans pour protester contre l'état d'asservissement auquel on veut les réduire. Le gouvernement russe a tenté plusieurs fois des recrutemens partiels. Des corps formés de Géorgiens ou de musulmans ont coopéré aux succès des Russes dans les campagnes de Turquie et de Perse; ces mêmes corps ont refusé de marcher, soit contre les peuples de la Circassie, soit contre ceux du Daghestan, et l'on a dû les licencier.

Tout homme sage et de bonne foi reconnaît que l'organisation de l'empire russe exige des réformes fondamentales; pourtant la position des maîtres et de leurs serfs est toujours la même. Pourquoi vouloir qu'un peuple aussi industrieux que l'Arménien, aussi beau et aussi brave que le Géorgien, rampe sous un code de lois barbares que la Russie ne supporte qu'avec peine? Ce n'est qu'en assurant la tranquillité et le bien-être des peuples soumis qu'on peut compter sur leur coopération active; c'est en favorisant la culture d'un pays qui presque partout manque de bras, que la Russie peut se créer des richesses territoriales qui n'existent pas sur son propre sol. Si les Géorgiens, les Arméniens et tous les musulmans soumis deviennent heureux et riches, la vue de leur prospérité séduira les montagnards. Ils ne pourront hésiter à reconnaître que le commerce offre plus d'avantages qu'une vie passée en excursions continuelles pour enlever quelques bestiaux ou surprendre un ennemi imprudent. Malheureusement aujourd'hui la prospérité des peuples soumis à la domination russe n'est qu'un rêve dont la réalisation semble bien éloignée.

Les Géorgiennes, qui ont une réputation de beauté établie dans tout l'Orient, se distinguent par la régularité de leurs traits et la ma-

jesté de leurs formes. Leur peau, d'une blancheur mate, fait ressortir la teinte foncée de leurs cheveux et de leurs sourcils; leur regard lascif inspire une volupté plus voisine de la corruption que d'un sentiment pur. Dans toutes les villes de la Géorgie, les mœurs sont si relâchées, qu'aujourd'hui il est peu de jeunes filles qui ne se vendent plus ou moins cher suivant leur beauté ou leur rang. Une fois mariées, les Géorgiennes ne sortent plus; elles se consacrent aux soins de leur ménage, élèvent leurs enfans, et perdent en les nourrissant tous leurs attraits. L'usage fréquent des bains sulfureux, en détendant les fibres de leur peau déjà molle, détermine chez elles un embonpoint excessif que leur indolence augmente encore; car les Géorgiennes ne savent se livrer à aucun travail, elles dirigent seulement les esclaves qui les servent. La coiffure des Géorgiennes est gracieuse; elle consiste en un petit diadème posé sur le milieu du front; au-dessus est jeté un voile de mousseline blanche qui retombe sur leurs épaules et sur leurs cheveux, divisés en un nombre infini de nattes; une tunique serre leur taille et laisse leur gorge découverte.

La société de Tiflis ne se compose que de généraux ou d'employés du gouvernement. Les familles géorgiennes, en très petit nombre, n'admettent pas les étrangers dans leur sein; elles donnent seulement, à d'assez longs intervalles, quelques grandes réunions que le général en chef est prié de présider. J'assistai à un de ces dîners monotones et sérieux, comme tous ceux où les Géorgiens se trouvent en présence des Russes, qui croient faire honneur aux habitans en venant s'asseoir à leur table. Le caractère des deux peuples est si distinct, il y a entre eux si peu de liens d'affection, que je ne comprends pas qu'ils cherchent des occasions de rapprochement. Les Géorgiennes des premières familles parlent le français plutôt que le russe, mais elles n'ont ni instruction ni conversation; je puis, sans trop de sévérité, dire que les femmes russes que j'ai vues à Tiflis méritent toutes les mêmes reproches. Heureusement je pouvais, en causant avec quelques officiers, recueillir des détails curieux et intéressans sur l'administration et la marche générale des affaires. Je n'eus donc point à regretter une conversation avec des femmes qui se croient grandes dames sans justifier cette prétention ni par l'éducation ni par les manières.

On me raconta, pendant mon séjour à Tiflis, un fait qui donne la mesure de la tolérance religieuse des autorités. Une pauvre femme de la religion grecque fit appeler, dans ses derniers momens, un

prêtre catholique, abjura entre ses mains la religion qu'elle avait professée plutôt par habitude que par conviction, et mourut catholique. Malgré le profond mystère dont cette abjuration avait été entourée, le gouvernement finit par en avoir connaissance; on déclara au prêtre que, si jamais il se trouvait mêlé à quelque nouvelle conversion, on l'enverrait en Sibérie. Le gouvernement russe tend à l'unité de religion, il veut réunir dans une seule main tout le pouvoir temporel et spirituel; tout homme qui ose arrêter sa marche est un ennemi qu'il faut anéantir.

J'obtins du général en chef un ordre qui me dispensait de la quarantaine établie à Ekaterinograd. Cette quarantaine est de quatorze jours pour toutes les provenances de la Géorgie, et n'est supportée que par ceux qui ne peuvent obtenir des autorités la liberté de passage.

Je n'eus, pendant mon séjour à Tiflis, qu'à me louer des autorités; je trouvai les généraux beaucoup plus libres et plus confians que je ne pouvais l'espérer. En exprimant mon opinion sur l'état d'un pays peu connu, je me plais à rendre hommage à des hommes éclairés, qui comprennent qu'on peut signaler des abus déplorables sans être inspiré par un sentiment d'hostilité contre eux ou contre leur gouvernement.

Cinq ans avant ce voyage, je n'avais pas trouvé pour visiter la Géorgie les mêmes facilités. J'avais adressé de Perse, au baron Rosen, des lettres de recommandation que j'avais pour lui; je lui exposais mon désir de me rendre en Géorgie par les bords de la Caspienne, et je le priais de favoriser ce projet. Je comptais m'embarquer de Resch, capitale du Guilan, pour me rendre à Lenkoran, et ensuite à Salian et Bakou. Le général me fit répondre que j'aurais à subir, à Lenkoran, une observation de quarante jours, et Lenkoran se trouvant en dehors des lignes de quarantaine, une nouvelle observation de quarante jours à Salian. Il termina en m'engageant à suivre la route directe pour me rendre à Tiflis, ce que je fus forcé de faire, ne voulant pas me soumettre à quatre-vingts jours d'observation dans des lieux malsains et fiévreux.

Le baron Rosen était jaloux de tous les étrangers; le général Golavine paraît au contraire ambitionner leur bienveillance; il leur accorde sa protection et toutes les facilités qu'ils peuvent désirer : je serais heureux que l'expression de ma reconnaissance pût arriver jusqu'à lui et à son chef d'état-major.

J'avais espéré, avant mon départ de Tiflis, recueillir quelques ren-

seignemens positifs sur le tremblement de terre accompagné d'éruption de lave qui, après avoir ravagé les environs du mont Ararat, s'est fait ressentir à Érivan et à Nakhitchevan. Je ne pus obtenir sur cet évènement que des rapports très incomplets, la relation qui devait en être faite n'ayant pas encore été transmise au général Golavine. Un village arménien de trois cents maisons avait été enseveli pendant la nuit sous des courans de lave et des torrens d'eau accompagnés de plusieurs secousses. Maisons et habitans, tout fut entraîné, le village entier fut détruit, et il ne resta d'autre trace de son emplacement qu'un espace sillonné par les laves. Le général Golavine m'assura qu'aussitôt que le rapport officiel lui serait parvenu, il s'empresserait de le publier pour attirer l'attention du monde savant sur un fait aussi curieux. C'est la première fois en effet que le sol de l'Arménie, tourmenté par les tremblemens de terre, est ravagé par une éruption de lave. On retrouve pourtant sur un des sommets de l'Ararat des traces d'un volcan éteint. Les habitans vont en ce lieu chercher du soufre pour leurs besoins.

Je m'éloignai de Tiflis par la route militaire qui réunit la Géorgie aux autres provinces russes. Quinze jours auparavant, les communications avaient été interrompues sur cette route par un débordement du Terek qui interceptait tout passage. Un courrier russe, chargé de dépêches pour le géneral en chef, avait seul trouvé moyen de franchir cet obstacle en faisant jeter d'une rive à l'autre un câble auquel on suspendit une corbeille assez forte pour le porter. En se glissant le long du câble, il parvint à traverser un torrent impétueux qui mit plus d'une fois sa vie en danger.

A peine avais-je laissé derrière moi les barrières de Tiflis que j'entrai dans un pays aride. Parfois je me rapprochais des bords du Kour, embellis par des jardins et les kiosques de quelques riches Géorgiens. Je passai le Kour sur un pont en bois, en face de Mesket. La forteresse et l'église de ce village ont été élevées par les souverains de la Géorgie; les murs crénelés sont assez forts pour offrir une résistance en cas d'attaque des montagnards.

Ce n'est qu'à une distance de cinquante verstes de Tiflis que l'on retrouve des bois; les Russes ont détruit toutes les forêts qui avoisinaient la capitale de la Géorgie. Chaque année la destruction continue, et les montagnes qui environnent la petite ville de Douschet commencent à se dégarnir. Après avoir dépassé Douschet, je dus descendre presque aussitôt dans la vallée de Khev, au fond de laquelle

roule l'Aragoa, et j'arrivai à Ananour, où je trouvai des troupes venant de Russie et destinées à compléter les régimens cantonnés dans le Caucase. Je remarquai Passananour comme un des plus jolis sites de la route que je suivais au milieu d'une longue et étroite vallée fermée par des montagnes dont de beaux arbres couronnent le sommet. L'Aragva anime le paysage, que les grands mouvemens de la nature ont marqué d'un caractère imposant. Le jour venait de cesser, et de tous côtés brillaient des feux de bivouac autour desquels des caravanes de marchands ou de soldats s'étaient serrées pour se défendre du froid, car le voisinage des montagnes amène un notable changement dans la température.

Nous suivîmes la vallée de Passananour jusqu'à Beidar; puis, commençant à nous élever lentement, nous parvînmes par une route difficile et mal entretenue jusqu'à Kaischaour : toute végétation avait presque cessé. Nous dûmes pourtant nous élever encore jusqu'au sommet de la montagne de la Croix, c'est-à-dire à une hauteur de quatorze cents toises. Nous descendîmes ensuite jusqu'à Kobi; je remarquai, avant d'arriver à ce poste militaire, un pont naturel vraiment curieux. L'eau, s'étant frayé un passage au milieu des nombreuses couches de glace et de neige accumulées pendant l'hiver, y avait taillé pour ainsi dire un pont d'une seule arche légèrement suspendu sur le torrent. De tous côtés jaillissent, dans ces hautes régions, des sources minérales qui produisent, dit-on, des effets salutaires. Les Russes vantent beaucoup aussi la grandeur des effets que présentent ces montagnes; je ne puis m'extasier avec eux sur les précipices que j'entrevis : j'avoue d'ailleurs que je n'aime pas les montagnes arides. De Kazbek à Wladi-Cawkas, la route a cependant un caractère de majesté qu'on cherche en vain sur les autres points. Le Terek en cet endroit se précipite avec fracas au milieu d'immenses blocs de granit qu'il entraîne fréquemment dans son cours rapide; des rochers à pic s'élevaient au-dessus de nos têtes, laissant à peine un étroit passage pour nos chariots de poste. Souvent nous traversions le Terek sur des ponts en bois jetés d'une rive à l'autre. Des pointes de rochers qu'il faut tourner resserrent tellement le passage, que ce n'est qu'en suivant tous les contours du Terek qu'on a pu rendre la route praticable. J'arrivai au poste de Dariel. On a placé là une compagnie d'infanterie et de l'artillerie pour défendre le point le plus resserré du passage des piles caucasiennes; il fallut montrer nos passeports à l'officier qui commande ce poste.

La route s'élargit avant d'arriver à Wladi-Cawkas, située à l'entrée de la gorge et au milieu d'une plaine arrosée par le Terek. Des pelouses magnifiques, couvertes de verdure, prouvent le parti que l'on pourrait tirer de la fertilité du terrain. Les incursions des Circassiens et des Tchetchens ont empêché jusqu'ici les Russes de mettre à profit les richesses du sol. J'entrai à Wladi-Cawkas en traversant un beau pont en bois sur le Terek : Wladi-Cawkas est un point militaire important, deux régimens s'y trouvent cantonnés; la ville est d'ailleurs fort irrégulière. Quelques bazars, des casernes et des édifices du gouvernement, construits en bois, sont jetés sans ordre dans l'enceinte en terre qui sert de rempart.

Le passage des portes caucasiennes étant assez souvent interrompu par les avalanches du Kazbek ou les débordemens du Terek, et une escorte étant nécessaire pour se rendre de Wladi-Cawkas à Ekaterinograd, Wladi-Cawkas se trouve l'entrepôt forcé de toutes les marchandises qui viennent à Tiflis ou qui en arrivent; aussi tous les soldats colonisés n'ont-ils d'autre industrie que de louer leurs chevaux aux voyageurs. Wladi-Cawkas pourrait devenir le centre d'un commerce actif avec les montagnards, si ceux-ci y trouvaient des avantages qu'il serait d'une bonne politique de leur accorder. Les montagnards craignent d'ailleurs d'être en contact avec les soldats russes; ceux-ci affectent avec eux un ton de supériorité et de commandement qui doit exciter leur dégoût. Les Arméniens ou les Géorgiens sont les seuls peuples qui réussiraient dans des transactions commerciales avec les tribus encore indépendantes.

Les autorités russes ne comprennent qu'une chose, l'emploi de la force brutale; elles cherchent à faire reculer les populations ennemies, non à les ramener à elles; aussi les mesures de civilisation dues à la Russie ne consistent qu'en des pierres jetées au hasard sur toutes les routes. Une forteresse est achevée, une autre se commence; les années se succèdent pendant qu'on élève ces constructions, et la même incertitude continue à régner à peu près partout. Les Russes ne sont maîtres que des forts qu'ils occupent militairement.

Les soldats qui ont accompli quinze et vingt ans de service ont été placés dans des colonies militaires; dix de ces colonies ont été établies entre Wladi-Cawkas et Ekaterinograd, et assurent quelque sécurité aux voyageurs; pourtant ils ne peuvent encore ni se passer d'une escorte ni faire route pendant la nuit. Le principe qui a déterminé la création de ces colonies est digne d'éloges : en utilisant de vieux

soldats comme cultivateurs, on doit arriver à des résultats avantageux; mais il faut leur donner les moyens de se procurer tout ce qui est nécessaire à la culture, en leur abandonnant les profits, et ne pas les astreindre à un service militaire trop actif. Ces établissemens forment d'ailleurs des redoutes avec double rempart en terre, des palissades en bois et du canon. Les colonies militaires n'ont été créées que depuis deux ans : auront-elles le sort de tous les établissemens russes? L'avenir seul peut répondre à cette question.

Une plaine tout unie, entrecoupée seulement de quelques cours d'eau, s'étend jusqu'à Ekaterinograd; à notre droite, nous apercevions les hauteurs du Daghestan, à gauche les sommets élevés des monts de la Circassie. Nous ne pûmes distinguer l'Elbrouz, un brouillard épais couvrait les montagnes. J'arrivai à la quarantaine d'Ekaterinograd. Nos effets, placés quelques instans dans une chambre, nous furent rendus après avoir été parfumés. Traversant en bac le Terek, j'entrai à Ekaterinograd, petite ville régulièrement bâtie en bois, où le passage continuel des troupes et des marchandises entretient seul un peu de mouvement. D'Ekaterinograd à Stavropol, je dus traverser presque constamment des steppes unies ou de légères collines dépouillées de bois. Quelques petites villes, Géorgiesk, Alexandrow, s'élèvent sur la route. J'eus la pensée de m'arrêter à Bechpaghir, pour assister à la bénédiction de l'église, qui devait avoir lieu le lendemain; je voyais de tous côtés des femmes venant assister à la fête religieuse et profane dont cette cérémonie était l'occasion. L'idée de me trouver entouré de gens dont je ne comprendrais pas la langue, car les habitans ne parlent que le russe, me fit renoncer à ce projet; je vins donc me reposer des fatigues de la route à Stavropol. Au moment où j'entrais dans la ville, je remarquai des soldats d'artillerie avec une batterie de campagne, qui se dirigeaient sur les bords du Terek, pour prendre part à une expédition que devait commander le général Grabbe.

La distance de Tiflis à Stavropol est de cinq cents verstes. Je ne puis m'expliquer les motifs qui ont fait choisir pour la construction d'une ville l'emplacement qu'occupe Stavropol. On ne saurait guère imaginer de situation plus désagréable. Stavropol s'élève sur une colline entièrement nue et au milieu d'une plaine complètement dégarnie de bois : on ne trouve de l'eau qu'à plus de deux verstes de distance; les rues sont d'une largeur démesurée, et un grand intervalle règne entre toutes les maisons, construites en bois. Le but de

cet isolement est, en cas d'incendie, d'empêcher la destruction de la ville.

Je me rendis chez le général Grabbe, qui me parla de ses expéditions contre Chamyl; il m'assura que dans cinq ans le Daghestan serait pacifié, mais il n'a pas le même espoir quant à la Circassie. — Nous n'arriverons jamais, me disait-il, à soumettre ces peuples à cause de leurs communications avec la Turquie. — Le général Grabbe allait partir pour une expédition sur les bords du Terek. Des fautes graves, commises par le général Golafieff, avaient compromis les troupes, et sa présence était devenue nécessaire. Les officiers qui entourent le général Grabbe sont loin de partager son opinion. Tous redoutent la guerre religieuse prêchée par le prophète du Daghestan, tous conviennent aussi qu'ils ne font aucun progrès, car ils avancent sur un point et reculent sur un autre. Les forteresses qui s'élèvent sont cernées par les montagnards, et les communications ne peuvent avoir lieu que protégées par des forces supérieures; la défense de ces redoutes exige de nombreuses garnisons et entraîne une grande perte d'hommes, causée par les maladies. Des aides-de-camp de l'empereur sont envoyés pour prendre part aux expéditions de l'intérieur. Habitués à la vie de Pétersbourg, ils ne savent pas conduire les troupes dans une guerre qui demande une prudence consommée et la connaissance parfaite du pays. On me cita un de ces aides-de-camp, le prince Belosesky, qui avait imprudemment aventuré deux régimens de Cosaques dans des défilés où ils furent presque tous massacrés par les Tchetchens et les Lezghiens.

Le découragement que je remarquai à Tiflis règne aussi à Stavropol; les officiers sont fatigués d'expéditions sans gloire et sans résultats. Le général Grabbe a sous son autorité tout le Daghestan, toute la Circassie et soixante mille hommes de troupes. Vingt mille soldats se trouvent sous les ordres particuliers du général Ravieski. Cet officier commande en Circassie, et c'est à lui qu'est confiée la garde des forts que les Russes ont sur la côte : toutes ces troupes font partie du corps détaché du Caucase placé sous le commandement supérieur du général Golavine.

Stavropol est un lieu d'exil pour beaucoup de conjurés compromis dans la conspiration de 1825; quelques-uns de ces conjurés sont revenus de Sibérie, mais, descendus au rang de simples soldats, ils ne peuvent obtenir le grade d'officier qui leur serait nécessaire pour demander leur démission.

Le général Grabbe me proposa de visiter les nouvelles forteresses qu'il fait élever sur les bords du Kouban; une suite de redoutes commençant à Pretchnoiokop doit être établie jusqu'à Tifliskaia. Des colonies militaires seront créées pour occuper tout cet espace formé par le circuit du Kouban; les populations qui habitaient cette plaine se sont retirées dans l'Abkazie, ne voulant pas se soumettre aux Russes. Le terrain est, dit-on, riche et fertile, mais le voisinage des Tcherkesses empêchera toute culture, et il sera difficile, je pense, de résister aux incursions fréquentes que tenteront ces montagnards pour enlever les bestiaux des colons.

Le général Grabbe me paraissait enchanté de la construction de ces forteresses, qui devaient, disait-il, mettre en valeur un immense terrain jusqu'alors abandonné. Je ne comprends pas, je l'avoue, l'utilité de ces dépenses, car ce n'est pas l'espace qui manque aux Russes: rien ne les empêche d'occuper les plaines du Kouban, qui sont marécageuses et malsaines; mais leur position ne changera pas, tant qu'ils ne pourront sans péril s'aventurer dans les montagnes.

En quittant Stavropol, je traversai quelques collines peu élevées, et presque entièrement dégarnies de bois. Les relais de poste sont établis dans des redoutes, servant également de colonies militaires aux Cosaques. De distance en distance, à mesure que l'on se rapproche du Kouban, on trouve des postes de Cosaques qui veillent pendant le jour, afin d'avertir les colons dans le cas où ils auraient à craindre une incursion des Tcherkesses; la nuit, ces Cosaques rentrent dans les redoutes.

Huit régimens ont été colonisés pour la défense de la ligne qui part de l'embouchure du Terek dans la Caspienne, et se prolonge jusqu'à celle du Kouban dans la mer Noire. Le chiffre de cette population s'élève en tout à quarante mille hommes; le nombre des combattans fournis pour les régimens expéditionnaires est à peu près de six mille. Ces Cosaques, originaires de l'Ukraine, sont habitués à la guerre contre les Tcherkesses; ils peuvent lutter contre eux sans trop de désavantages, surtout appuyés comme ils le sont par de l'artillerie. Presque tous possèdent des bestiaux qui forment leur principale richesse. Toutes ces colonies sont organisées pour la guerre; un rempart et des fossés les entourent; dans l'intérieur de cette enceinte, de petites maisons en bois s'élèvent, isolées les unes des autres, et forment plusieurs rues qui partent toutes d'un même centre. Dans quelques colonies, le gouvernement impose aux habitans l'obligation

de planter des arbres devant leurs portes. Si cet usage était généralement adopté, les colonies se trouveraient abritées par d'agréables ombrages qui serviraient en outre à purifier l'air.

Ce n'est qu'à Oustlaba que l'on se rapproche des bords du Kouban. Du côté de la Russie, la rive du fleuve est assez escarpée; l'autre rive me parut marécageuse, des roseaux et des joncs s'étendaient à perte de vue. La largeur du Kouban est de vingt à vingt-cinq mètres, le pays ne change pas d'aspect jusqu'à Ekaterinodar. Ce sont toujours des plaines, riches en pâturages, qui ne sont entrecoupées que de quelques buissons peu épais. J'avais devant les yeux les montagnes du Caucase, qui, s'élevant vers le centre, s'abaissent d'un côté vers Vladi-Cawkas, et de l'autre vers la mer Noire. A la distance où j'étais, ces montagnes me paraissaient peu élevées, et je m'étonnai que les Russes ne fussent pas encore parvenus à s'en rendre maîtres. Les seuls obstacles que la nature oppose à l'homme sont des marécages produits par les nombreux torrens ou rivières qui viennent se réunir au Kouban.

Les Cosaques de mon escorte me montrèrent un *aoul* (village) tcherkesse situé à quelque distance du Kouban. Des arbres couvrent les maisons, que je ne pus distinguer. Ce village est indépendant, et les habitans traversent souvent le Kouban pour enlever des bestiaux ou faire des prisonniers : c'est un des postes les plus avancés des *Noutakhaits*.

Ekaterinodar est la résidence de l'hetman des Cosaques, le général Zavadosky. J'y remarquai une très grande église, construite il y a près de vingt ans; elle est toute en bois, ainsi que les autres édifices de la ville. Le général Zavadosky me dit que cette année aucune expédition importante n'avait été entreprise; les Russes s'étaient contentés de réunir les matériaux nécessaires pour reconstruire les forts détruits par les Tcherkesses en 1840. Les incursions sur le Kouban sont plus rares et occupent moins de troupes qu'il y a quelques années. Des Circassiens isolés cherchent encore quelquefois à surprendre des bestiaux ou des hommes sans défense, et, quand ils ont réussi, s'enfuient aussitôt pour cacher leur butin; dans les engagemens avec les postes de Cosaques, ils se bornent presque toujours à l'échange de quelques coups de fusil.

Les Circassiens viennent parfois vendre leurs bestiaux au marché d'Ekaterinodar, et prennent en échange du sel et quelques étoffes. Il n'y a aucune régularité dans ces échanges, dont l'importance varie

suivant les dispositions plus ou moins hostiles des montagnards, ou l'abondance de leurs récoltes. Ekaterinodar n'est qu'une colonie sur un plan plus vaste que celles que j'avais traversées depuis Stavropol. Les officiers et l'état-major des Cosaques y ont leur résidence; toutes les affaires un peu importantes sont soumises à la décision de l'hetman, qui désigne aussi les hommes que chaque colonie doit fournir pour le service militaire.

D'Ekaterinodar jusqu'à Kopil, on suit toujours une plaine ou plutôt d'immenses steppes. Je passai le Kouban dans un bac à Kopil, et m'enfonçai au milieu des roseaux qui, couvrant les bords du Kouban, s'étendent jusqu'à Temrouk. C'était là un des points les plus périlleux de ma route; je dus prendre une nombreuse escorte pour pouvoir continuer mon voyage sans danger. De verste en verste, des Cosaques sont placés en sentinelles sur des espèces de belvéders élevés de vingt pieds au-dessus du sol; ils dominent ainsi le terrain qui les environne et peuvent donner l'éveil lorsqu'ils voient un ennemi se glisser dans les roseaux.

Temrouk est située à l'entrée d'une langue de terre qui se termine à Thaman, petite ville peu importante à cause de la difficulté des communications avec l'intérieur. Si les Russes, au lieu de créer des forteresses au hasard, s'occupaient d'établir des routes sûres pour les marchandises, Thaman deviendrait un entrepôt considérable pour les colonies de la ligne. A peu de distance de Thaman sont des volcans remplis d'une boue mélangée de naphte. On s'est servi dernièrement avec succès de cette boue comme asphalte. La distance de Thaman à Stavropol est de quatre cent quarante verstes.

De Thaman je me rendis à Kertsch. J'étais arrivé au terme de mon excursion dans les provinces russes du Caucase. Kertsch fait partie du gouvernement de la Crimée. Je trouvai dans cette dernière ville le général Ravieski; il m'assura que la position des Russes en Circassie était dans les conditions les plus favorables, et que peu d'années suffiraient pour amener une pacification complète; il ajouta : « La Circassie sera certainement pacifiée, mais la guerre religieuse du Daghestan doit nous causer de sérieux embarras. » Je lui rapportai alors l'opinion émise devant moi par le général Grabbe, juste le contraire de la sienne, et j'avouai que, du jugement porté par deux hommes si bien en position de connaître le Daghestan et la Circassie, je ne pouvais conclure que l'impossibilité pour les Russes de réussir dans leurs projets de conquête.

J'appris que, dans une assemblée de *Noutakhaits*, réunis par le

général Ravieski pour délibérer sur des mesures de pacification à adopter, il y avait eu une telle diversité d'avis, que l'assemblée s'était séparée sans rien résoudre, ne voulant admettre la pacification que lorsque les Russes s'engageraient à ne pas relever les forteresses détruites. Les hostilités continuaient donc; mais les Russes, occupant quelques points du littoral, n'osaient s'avancer dans l'intérieur. Les garnisons des forts, recevant leurs provisions par mer et souvent à de longs intervalles, souffraient beaucoup du scorbut et des fièvres malignes.

Le général Ravieski me raconta la triste scène dont en juin 1838 il avait été le témoin. Plusieurs bâtimens de guerre étaient mouillés dans la baie d'Anapa, lorsque survint une tempête si violente que tous furent jetés à la côte. Le général vit les matelots se noyer sous ses yeux sans pouvoir leur porter secours; le vent empêchait qu'on pût mettre un seul canot à flot; les Circassiens descendus des montagnes enlevaient les hommes qui se sauvaient à terre. Une frégate à vapeur, nouvellement arrivée d'Angleterre, dut chauffer pour pouvoir se maintenir sur ses ancres. Malgré la force des machines, elle fut aussi jetée à la côte et perdue entièrement. Plus de douze vaisseaux de ligne, frégates et corvettes, et deux bâtimens à vapeur, firent naufrage sur les côtes de Circassie, brisés par cet ouragan dont la violence défie toute description. Les Circassiens emmenèrent un grand nombre de prisonniers, et enlevèrent toutes les provisions, tout l'argent et le fer des bâtimens qui, ne se trouvant pas sous le canon des forts, vinrent se perdre sur leurs côtes. La Russie perdit ainsi, en quelques heures, des sommes immenses, et les Circassiens, exaltés par le malheur qui venait de fondre sur elle, considérèrent cet ouragan comme une punition du ciel infligée aux ennemis de leur indépendance.

Entré en Géorgie au mois d'août 1840, j'avais consacré trois mois à parcourir les différentes divisions du Caucase, consultant toutes les personnes qui pouvaient me donner des renseignemens sur ces pays, que je désirais connaître. Les Russes enveloppent leurs expéditions dans le Daghestan et la Circassie du mystère le plus complet; on ne parvient que rarement à connaître sur ces guerres une partie de la vérité. Pourtant, de l'opinion émise par tous les généraux et officiers, du mécontentement général que j'ai remarqué, j'ai dû conclure que les Russes étaient entrés dans une mauvaise voie d'où ils ne pourront sortir qu'en accordant aux peuples du Daghestan et de

la Circassie une indépendance presque complète. Il y aurait folie à persévérer dans des sacrifices d'hommes et d'argent qui ne produisent aucun résultat. Avant de penser à s'agrandir et à s'étendre, la Russie doit introduire des changemens notables dans son administration. Ce n'est qu'en accomplissant de nombreuses réformes et en consultant les intérêts des peuples chrétiens et musulmans du Caucase que les Russes peuvent espérer de se les attacher un jour par les liens d'une amitié durable.

La mission du baron de Hahn est une faute qui doit entraîner de graves conséquences. En voulant soumettre les Géorgiens et les Arméniens aux lois générales du royaume, la Russie a éveillé leur inquiétude; l'incorporation des provinces du Caucase dans le système des douanes de l'empire avait déjà causé un vif mécontentement, car elle arrêtait l'élan du commerce qui se développait en Géorgie, compromettait les fortunes engagées dans des rapports commerciaux avec la Perse et la Turquie, et favorisait les négocians russes au détriment des Arméniens. En se rattachant à la Russie, les Arméniens avaient cru pourtant que cette puissance leur offrirait plus de sécurité et plus d'avantages dans leurs transactions que les autorités turques.

Les provinces allemandes placées sous la domination de la Russie obéissent à des lois différentes de celles qui régissent le reste de l'empire. Elles ont conservé des garanties contre le despotisme du czar et une constitution conforme à une civilisation beaucoup plus avancée que celle de la Russie. Pourquoi les provinces du Caucase n'obtiendraient-elles pas les mêmes avantages? Le système d'administration est si vicieux en Russie, que les hommes appelés à diriger les affaires reconnaissent eux-mêmes les abus qui se commettent. Les réformer et non les étendre devrait être le but de leurs efforts. Au lieu d'imposer aux provinces du Caucase des tribunaux semblables à ceux de la Russie, et jugeant d'après des lois applicables à des hommes qui sont tous ou nobles ou serfs, pourquoi ne pas se livrer à une étude sérieuse des principes qui gouvernent les peuples du Caucase? La Russie ne pourrait-elle, prenant en considération le degré de civilisation, les habitudes et les mœurs de ces peuples, chercher à donner à chacun les garanties qui doivent assurer la tranquillité et la prospérité du pays?

L'empereur exprime un désir, et chacun s'empresse de s'associer à ses vues sans oser émettre un doute sur l'utilité du résultat qu'on poursuit. L'empereur veut que la Géorgie soit assimilée aux autres provinces de la Russie; le baron de Hahn part pour introduire dans le

Caucase l'administration civile. M. de Hahn, malgré toutes les illusions qu'il se fait, ne croit pas bien fermement à la durée du régime qu'il vient établir, car il compte s'éloigner de la Géorgie aussitôt après la mise en activité du nouveau système; mais il aura satisfait l'empereur, et dans un gouvernement despotique plaire au maître est le seul but qu'on se propose; on s'inquiète peu du bien-être des populations; les hommes d'un caractère indépendant sont dans la disgrace, car ils n'exécutent pas assez promptement les volontés d'un souverain qui doit être pour tous le seul maître après Dieu.

Cette attitude servile des autorités vis-à-vis de l'empereur, dans un état aussi étendu que la Russie, a des conséquences fâcheuses pour la prospérité générale. Un gouverneur reçoit un ordre, il doit l'exécuter sans se préoccuper des inconvéniens. Nulle part plus qu'en Russie, on ne trouve de grands travaux abandonnés; si par hasard on les termine, on les laisse bientôt se détruire faute d'entretien. Vous traversez un pont de pierre, qui de loin vous a paru magnifique, vous êtes tout étonné de trouver au milieu de larges crevasses; le gouverneur a reçu l'ordre de construire ce pont, les ordres ont été exécutés. Qu'importe ensuite s'il tombe en ruines? Le gouverneur n'est pas chargé de l'entretenir. Il en est de même de tous les grands établissemens, qu'on voit périr faute d'hommes qui veuillent songer à leur entretien : en Russie, on ne pense qu'au présent, et on oublie l'avenir. Combien d'immenses travaux ont été entrepris et abandonnés, les sommes qui devaient être consacrées à leur achèvement ayant été détournées pour enrichir quelque employé! Un fait peut servir d'exemple : tous les vaisseaux russes qui se construisent dans la mer Noire, ne durent jamais plus de dix ans; pourtant les forêts de la Russie fournissent en abondance des bois d'excellente qualité; mais, la construction des bâtimens étant livrée à des entrepreneurs, ceux-ci gagnent leurs surveillans et emploient des matériaux de rebut. Après cinq ans, un vaisseau russe est déjà vieux, et après dix ans il est hors de service.

Plus sûrement que l'Angleterre, qui subordonne toute pensée politique à son éternel but de la domination des mers, la Russie pourrait devenir un jour l'alliée de la France. Le moment n'est pas encore venu où les intérêts commerciaux doivent rapprocher les deux peuples. Aujourd'hui la Russie a donné tout pouvoir à l'Angleterre en Orient par le traité du 15 juillet. Attendons l'effet des exigences du cabinet britannique, et nous verrons bientôt la Russie, regrettant ses concessions, se souvenir que son ennemie la plus

acharnée est l'Angleterre, que partout les Anglais se trouvent en opposition avec elle. Que nous fait le système de gouvernement adopté par les Russes? Ce qu'il nous importe, c'est que la Russie, comprenant ses véritables intérêts, unisse ses forces aux nôtres. Les fautes des cabinets européens ont amené la domination anglaise à un degré d'orgueil qui doit la perdre le jour où la France et la Russie oublieront les différences qui existent entre leurs formes de gouvernement et leurs civilisations, pour ne s'occuper que des intérêts matériels qui doivent les unir.

Les Cosaques, décimés par les guerres du Caucase, commencent à montrer un esprit de rébellion que la Russie doit chercher à combattre. Ce n'est qu'en renonçant à une guerre inutile pour servir, par de sages et lentes réformes, la cause de la civilisation, que l'empereur mettra fin au désordre qui règne dans le Caucase, et comprimera un mécontentement qui peut devenir sérieux, si quelque échec imprévu compromettait l'armée russe.

Cent soixante mille hommes de troupes n'ont pu, cette année, amener la soumission d'aucune peuplade. Au contraire, des tribus tranquilles jusqu'alors se sont soulevées pour soutenir leurs coreligionnaires. Pourquoi lutter plus long-temps? L'épreuve a été assez longue et assez terrible. La Russie ne peut se rendre maîtresse par les armes du Daghestan, ni de la Circassie. Conquérir ces provinces par les voies plus sûres de la civilisation et du commerce, tel doit donc être son seul but à l'avenir. Mais pour obtenir, en suivant ce nouveau système, des résultats heureux, il faut ménager la susceptibilité des peuples indépendans, connaître leur caractère, respecter leurs préjugés, leurs croyances, et surtout agir avec franchise, avec loyauté. Cette dernière condition n'a guère été remplie jusqu'à présent par les autorités russes, qui mettent à prix la tête des montagnards que signale leur bravoure ou leur influence. Si, au lieu de s'obstiner à poursuivre la conquête des provinces du Caucase, l'empereur employait sa force de volonté à leur assurer une prospérité toujours croissante, en leur octroyant un système de lois applicable à leur civilisation actuelle, il rendrait à la Russie sa liberté d'action dans les guerres que l'état de l'Europe pourrait amener plus tard. L'influence de la Russie trouve aujourd'hui des adversaires dans tous ceux qui la voient tendre, par le progrès de ses armées, à l'anéantissement des populations du Caucase; l'appui et l'approbation de tous seront au contraire acquis à cette influence, dès qu'elle se dévouera uniquement à la civilisation. Améliorer le sort de ses sujets encore

barbares en Europe et en Asie est un noble et beau triomphe que l'empereur devrait se proposer; cette tâche est d'autant plus difficile, que la Russie manque d'hommes capables de comprendre et de réaliser les améliorations réclamées par l'état du pays. Malheureusement de longues années s'écouleront peut-être encore avant que les Russes aient reconnu combien leur système actuel est peu fait pour assurer le bien-être des populations que le sort des armes a remises en leur pouvoir. Aujourd'hui la puissance de la Russie n'est qu'extérieure; les peuples subjugués sont froissés chaque jour dans leurs intérêts, dans leur religion; ils sont dépendans sans être dévoués : tant qu'un pareil état de choses subsistera dans le Caucase, la Russie ne pourra s'y maintenir que grace à un nombre considérable de troupes. Combien d'années cette lutte durera-t-elle ? Nul ne peut le prévoir; mais je crois que les succès des Circasssiens et des Lezghiens amèneront l'empereur à un changement de politique. Ces succès, se prolongeant, décideront probablement les Cosaques à refuser les nouvelles levées exigées par ces guerres cruelles, et l'empereur ne voudra pas compromettre la popularité de son gouvernement en assumant la sanglante responsabilité d'une lutte continuée sans but utile, sans espoir de résultats avantageux pour la Russie; car ce n'est ni le sol ni l'espace qui manquent à son gouvernement, mais une population forte, industrieuse et libre.

LE C^TE DE SUZANNET.

LA
DIVINE ÉPOPÉE

PAR M. ALEXANDRE SOUMET.

Les Français n'ont pas la tête épique! — Telle est la plainte déjà bien ancienne et bien usée qui se formule à l'apparition de chaque épopée; c'est là une de ces assertions en manière d'axiome que nous ne discuterons pas. Toujours est-il que, si les Français n'ont pas la tête épique, cela ne les empêche cependant pas de faire des épopées. On dirait que la nation s'est piquée d'honneur et de tout temps ait essayé de combler cette lacune déshonorante dans notre littérature; en effet, il est douloureux pour un peuple bien situé sur la carte de l'Europe d'être entièrement dénué de poème épique. — Les Grecs ont *l'Iliade* et *l'Odyssée*, les Latins *l'Énéide*, les Italiens *la Divine Comédie*, le *Roland furieux*, la *Jérusalem délivrée;* l'Angleterre a le *Paradis perdu*, l'Allemagne les *Niebelungen* et *la Messiade*, le Portugal *la Lusiade*, l'Espagne *l'Araucana*, l'Inde *Nal et Damayanti*, la Perse *le Livre des Rois;* nous autres nous n'avons rien, c'est-à-dire *la Henriade*.

Pourtant la liste des poèmes épiques connus en France, à partir de *la Franciade* de Ronsard, tiendrait à elle seule un volume, si l'on avait la patience d'en faire le relevé. Sous le règne de Louis XIII,

cette idée de doter la France de l'épopée qui lui manquait agita les cerveaux de tous les poètes : de mémoire nous en citerions une douzaine, *la Pucelle* de Chapelain, le *Saint Louis* du père Le Moine, le *Clovis* de Desmarets, le *Moïse sauvé* de Saint-Amant, l'*Alaric* du sieur de Scudery, la *Madeleine au désert* du père Pierre de Saint-Louis, le *Constantin* du père Mambrun, le *Martel* de M. de Boissat, le *Saint Paul* de monseigneur l'Evêque de Vence, et bien d'autres enfoncés au plus profond des eaux noires de l'oubli, tous parfaits, tous construits selon les lois de l'architectonique, de la symbolique, de l'ésotérique, et autres recettes admirables, chefs-d'œuvre auxquels il ne manque, pour pouvoir être lus, qu'une toute petite chose bien dédaignée, bien repoussée aujourd'hui par les mystagogues et les rêveurs à grandes prétentions.... la forme, rien que cela!

Sous l'empire et au commencement de la restauration, il y eut recrudescence d'épopées; Népomucène Lemercier, novateur malheureux que l'absence de style empêcha d'être un poète, en a fait trois ou quatre à lui seul, *l'Atlantide*, *Attila*, les *Chants catalogniques*, *Alexandre*, *Homère* et *la Panhypocrisiade*, poème bizarre où se joue devant les démons la grande comédie du XVIe siècle. On cite encore le *Philippe-Auguste* de M. Parceval de Grand-Maison, *la Pucelle d'Orléans* de M. Lebrun des Charmettes, *la Caroléïde* de M. d'Arlincourt, la *Philippide* de M. Viennet.

Les contemporains ont aussi tenté le poème épique. Il n'est pas besoin de rappeler aux lecteurs de cette *Revue* l'*Ahasvérus*, le *Napoléon* et le *Prométhée* de M. Edgar Quinet. M. de Lamartine a fait, outre *Jocelyn*, *la Chute d'un Ange*, poème dont l'étendue et le style sont des plus épiques. Il nous semble, d'après cela, que nous ne sommes pas si dénués d'épopées que nous en avons l'air.

M. Alexandre Soumet a-t-il enfin doté la France de l'épopée si impatiemment attendue? c'est là la question, *that is question*, comme dit Hamlet.

Nous allons tâcher de faire entrer dans le cadre étroit d'une analyse ce gigantesque poème qui n'a pas moins de deux vol. in-8°.

L'invocation sacramentelle est remplacée par une vision d'apocalypse où le poète voit un aigle symbolique planer et lutter dans un ciel orageux avec une effroyable tempête : à travers la noire épaisseur des nuées, l'aigle tâche de diriger son vol vers le soleil; mais le soleil agonisant pâlit et s'efface, et la tempête triomphante au milieu d'un déluge d'éclairs foudroie l'astre et l'oiseau, car les derniers jours du monde sont arrivés : une plume à demi brûlée s'échappe de l'aile

de l'aigle mourant et tombe en tournoyant sur la terre des hommes, et le poète la recueille, comme saint Jean dans l'île de Pathmos, pour qu'elle lui serve à tracer « les récits étoilés de son drame mystique. » — Tu seras peut-être foudroyée de nouveau, s'écrie le poète en s'adressant à la plume, mais nul ne peut se refuser à l'inspiration, et il faut la suivre où elle nous conduit comme Dante suivait le laurier de son maître Virgile; on n'a pas le droit de désobéir à l'esprit évoqué.

L'univers n'est plus. — Dieu a replié la création et l'a serrée dans les magasins du chaos, comme une décoration de théâtre quand le spectacle est fini. Il n'y a plus rien que le paradis et l'enfer, pour que l'éternelle justice puisse s'accomplir. — Le paradis a toujours été l'écueil des opéras et des poèmes épiques. Dante lui-même, et MM. Feuchères, Séchan, Dieterle et Desplechins, y ont médiocrement réussi. Notre terre, qui peut fournir d'innombrables variétés de douleurs, est bien stérile en images heureuses. Quand le poète a peint son ciel avec l'outre-mer le plus pur, qu'il a doré ses étoiles et ses auréoles à neuf, qu'il a illuminé *à giorno* du gaz sidéral le plus éclatant les palais de sa Jérusalem céleste, qu'il a mis un lis de Saron dans la main de chacun de ses bienheureux, qu'il a bourré ses cassolettes et ses encensoirs de toutes sortes de parfums bibliques ignorés d'Houbigant et de Laboullée, il est au bout de ses imaginations, qui ne vont pas au-delà des splendeurs d'un bal comfortable. Le ciel de M. Alexandre Soumet ne vaut pas mieux que les ciels de ses devanciers, et c'est assurément le morceau le plus faible de son poème. Il y a cependant prodigué les roses et les parfums de manière à contenter les nerfs olfactifs les plus exigeans et les plus délicats. Comprenant lui-même que les délices qu'il décrivait ne suffiraient pas à défrayer une éternité de bonheur, il a essayé quelques créations en dehors du monde connu, telles que l'oiseau *Alexanor*, qui n'a figuré, que nous sachions, dans aucun recueil d'ornithologie; le *meloflore* ou *melosflore*, car il se trouve écrit de deux façons, qui est, autant que nous avons pu comprendre, une espèce d'arbrisseau musical qui a des gammes et des arpéges pour feuilles, des trilles ou des points d'orgue pour fleurs. Dans quelle catégorie Linnée et Reicha placeraient-ils ce piano végétal? Il y a encore un arbre *Nialel*, d'une botanique suspecte, et une certaine matière baptisée *Argyrose*, dont sont bâtis les palais des anges, que M. Alexandre Soumet prétend avoir été *inconnue aux splendeurs d'Ophyr*, et que nous croyons *inconnue* à des splendeurs moins problématiques que celle d'Ophyr, attendu qu'aucun dictionnaire n'en fait mention. Nous ne parlerons

pas du *Nictantès*, de l'*Ixia*, de l'*Osmonde*, et autres végétations élyséennes d'une botanique beaucoup trop recherchée. M. Alex. Soumet ne paraît pas savoir qu'une langue s'appauvrit de tout ce qu'on lui ajoute, et que, s'il est permis de créer des mondes, il ne l'est pas de créer des mots.

Dans ce ciel, outre le Père et le Fils, le Saint-Esprit et la sainte Vierge, personnages indispensables et consacrés, le poète en a placé d'autres qui personnifient les vertus et les gloires humaines : Adam et Ève, Jeanne d'Arc, Dante, Milton, Raphaël, sainte Cécile, chantant le *Stabat* de Pergolèse, plus quelques milliers d'anges musiciens exécutant de colossales symphonies avec accompagnement d'*extaséon*, instrument dû sans doute à la fertile imagination de M. Soumet, car nous ne l'avons encore vu figurer dans aucun orchestre de ce globe terraqué. Entre les rameaux touffus de ces plantes fantastiques voltigent et sautillent, au lieu d'oiseaux, les ames blanches de lait des petits enfans qui sont morts en venant au monde, et dont les yeux ne se sont ouverts qu'à la lumière céleste.

A la place de ce paradis fiévreux et convulsif, où le poète s'épuise en inventions stériles et en mignardises gigantesques, nous aurions mieux aimé un petit paradis gothique tout simple, tout naïf, dans le goût de Giotto ou de Fra Angelico de Fiesole, Dieu le père en habit d'empereur, Dieu le fils avec sa tunique et son manteau traditionnels, le Saint-Esprit, sous la forme d'un pigeon, les pieds et le bec rouges, deux ou trois collerettes de chérubins cravatés d'ailes, quelques anges à longues figures ovales, aux mains fluettes, avec des dalmatiques de brocard et de belles robes blanches se recourbant comme une écume légère autour de leurs pieds d'ivoire, jouant du kinnor, du rebec ou de la basse, une sainte Vierge bien chaste, bien candide, bien étonnée, avec ses grands yeux en amande bordés de cils blonds, exécutés un à un par l'artiste plein de foi et de patience; le tout sur fond d'or gaufré de fers et d'impressions dans le goût byzantin. M. Taillandier, l'auteur de *Béatrice*, poème trop peu connu, a su parfaitement s'approprier cette sobriété calme et naïve des artistes pisans qui ont donné à la mythologie catholique des formes dont on ne doit pas s'éloigner lorsque l'on traite des sujets chrétiens, sous peine de dénaturer des types consacrés désormais, et de commettre en quelque sorte une hérésie iconographique : au lieu de cela, M. Alexandre Soumet semble avoir pris à tâche de transporter dans la poésie les conceptions désordonnées de Martin, qui sont plutôt des cauchemars de titans que de l'art véritable.

Un personnage d'invention, Sémida, antithèse d'Ève, dernier effort de la nature expirante, qui réunit en elle seule toutes les perfections de la femme, la seule qui eût pu sauver le monde et devenir la mère d'une nouvelle humanité, s'ennuie beaucoup dans le paradis de M. Soumet. Elle regrette la création évanouie, songe disparu d'un Dieu qui s'éveille à l'aurore de l'éternité; elle seule, parmi tous les bienheureux, n'a pas perdu le souvenir; Marie-Madeleine, la plus compatissante de toutes les saintes, en sa qualité de grande repentie, s'inquiète de la mélancolie de Sémida, qui exhale sa tristesse en jouant de la viole au pied d'un *mélodore*, et elle l'interroge doucement sur la situation de son cœur. Sémida lui raconte que, même dans les splendeurs célestes, il est un nom qu'elle ne saurait oublier, et elle demande à la sainte de prier pour elle; à quoi Madeleine répond fort judicieusement que les élus ne peuvent pas prier l'un pour l'autre, et qu'elle s'adresse au Christ, le grand consolateur des affligés; Sémida suit ce conseil et dévoile à Jésus les tristesses de son ame; elle lui avoue qu'elle adore toujours Idaméel, l'amant auquel elle a si vertueusement résisté sur la terre, que le monde en a fini. Or, cet Idaméel n'est autre que l'Antechrist, le dernier né du Caucase, un Prométhée, plus impie et plus audacieux encore que le Prométhée antique; Idaméel est irrévocablement perdu, il a lutté avec Dieu et détrôné Satan dans l'enfer; à moins que Sémida ne descende comme Éloa sa cousine vers les sphères infernales et les régions maudites, il n'y a guère de probabilité que les amans se rencontrent jamais. Une grande pitié s'émeut dans l'ame de Jésus à l'aspect de cette douleur que ne peuvent consoler les félicités éternelles; il prend subitement une grande résolution, et monte l'escalier symbolique qui conduit dans les abîmes de l'incréé. O prodige! à chaque pas qu'il fait, les stygmates de ses anciennes blessures reparaissent, son flanc saigne, la couronne épineuse de la passion se mêle aux rayons de l'auréole.—Tous les cieux gémissent dans une attente pleine d'anxiété; les chérubins voilent leur face du bout de leurs ailes; la sainte Vierge sent se rouvrir les cicatrices faites par les sept pointes du glaive des douleurs, car une résolution terrible et suprême vient d'être prise dans le triangle mystérieux, celle du rachat de l'enfer! Si nous étions des théologiens, nous tancerions d'importance cette imagination qui sent l'hérésie d'une lieue à la ronde, et qui, au moyen-âge, eût fait brûler très proprement tout vif l'auteur qui s'en serait avisé; mais nous ne sommes qu'un poète, et nous nous contenterons de relever les hérésies poétiques de M. Soumet, qui sont assez nombreuses.

Après le ciel vient l'enfer; c'est dans cette partie du poème que se trouvent les morceaux les mieux réussis, à notre sens, de l'épopée de M. Alexandre Soumet. Selon lui, l'enfer est composé de quatre élémens qui sont la haine, la colère, l'orgueil et la mort. Comme Dante, dont il a bien fait de suivre l'exemple en cela, il divise le royaume funèbre, tout infini qu'il soit, en neuf parts ou cercles. Sans les parcourir les uns après les autres, le poète se contente d'esquisser treize tableaux ou visions, où sont décrits les supplices des principaux damnés; quelques-uns de ces tableaux sont d'une invention vraiment infernale et d'une exécution vigoureuse, quoique déparés çà et là par l'afféterie et la fausse élégance, défauts passés à l'état chronique chez M. Alexandre Soumet. Parmi ces damnés figure Byron, ce qui ne paraît pas charitable de la part d'un poète; les gorgones, les chimères monstrueuses, les méduses au regard pétrifiant, les sphinx à l'œil oblique et cruel, toutes les formes repoussantes et hideuses que l'idée du mal a produites en s'accouplant à la perversité humaine, car Dieu ne peut créer que le beau, grouillent, rampent, sautent et fourmillent dans la brume enflammée qui monte incessamment des lacs de bitume et de soufre en fusion. Mais le poète ne s'arrête pas longtemps aux bagatelles de la porte, et va tout droit au trône où siége Idaméel, l'amant de Sémida : seul entre tous les maudits, il a gardé la beauté, beauté pâle et terrible, plus effrayante peut-être que la laideur. Idaméel, qui a vainement tenté de reculer la fin du monde en tâchant de séduire Sémida, la vierge féconde, la dernière Ève, et de faire ainsi dévier la volonté de Dieu, s'est proclamé roi de l'abîme et n'a eu besoin que d'un geste pour détrôner Satan, qui languit captif dans un coin obscur de l'enfer. Le nouveau monarque a refait le code des tortures avec une supériorité toute romantique; les vieux supplices ne sont que des délassemens en comparaison; il sait à fond ce que peuvent produire d'angoisses le plomb fondu, le fer, la flamme, le poison, la glace, le cauchemar; il trouve pour chacun un tourment spécial, mais il cache à tous le sien, qu'il n'a pas inventé. Bien qu'il souffre une punition égale à son orgueil, aucun signe ne trahit sa douleur, son masque garde une majestueuse immobilité, et les damnés qui l'épient n'ont pas la satisfaction d'y voir passer l'ombre d'une souffrance. Cependant le cœur d'Idaméel est en proie aux agitations les plus tempestueuses; des ouragans de blasphèmes, des trombes de désirs furieux labourent ce noir océan sans fond et sans rivage.

La pensée de Sémida l'agite et le torture; il voudrait s'élancer jus-

qu'au ciel pour l'arracher du sein de la béatitude, et la faire monter à côté de lui sur le trône brûlant des enfers. — Souvent, le front pensif, il va relire les trois tables d'airain où est écrite en caractères cabalistiques l'histoire de son ame et de son esprit; c'est tout ce qu'il a emporté d'humain au fond de son ténébreux royaume, et la trace de l'existence du monde ne vit plus que sur ces tablettes mystérieuses.

Pour distraire sa mélancolie, Idaméel ordonne une fête, une orgie infernale qui doit dépasser tout ce qu'ont produit de plus violent les énormités cyclopéennes, les vertiges des Lylacq et les monstruosités de Gomorrhe, les raffinemens de Sardanapale et les tigreries de Néron; tout l'enfer se réveille et se rue aux bacchanales titaniques; les sphinx sournois, les psylles au vol sifflant, les brucolaques infects, les vampires vermeils, les hydres vertes de poison, les briarées aux bras de polype, les chimères aux ailes onglées, les incubes obscènes, les harpies fétides, les mammouths, les dugongs, le *dinotherium giganthæum*, toutes les formes hideuses et fourmillantes qu'ébauche le cauchemar sur la toile noire de la nuit, se dirigent vers la salle du banquet en toute hâte. Cela rampe, cela vole, cela se culbute dans un pêle-mêle inimaginable, comme dans le *Walpurgisnacht-stourm* de Goethe.

Après ce repas qui laisse bien loin en arrière les magnificences de Balthazar, les princes des damnés se racontent leurs bonnes fortunes et leurs exploits sur un ton de rouerie et de fatuité supérieures. Celui-là a vendu son ame pour séduire une religieuse, ajoutant à la passion le raffinement du sacrilége; Néron prend la parole à son tour, et raconte en vers très beaux, que l'on peut ranger parmi les meilleurs et les plus irréprochables du poème, ce célèbre festin où les convives furent enterrés sous une pluie de fleurs. Don Juan explique sa dernière aventure : ce n'est pas, comme on l'a cru jusqu'ici, le commandeur aux talons tonnans, le spectre au poignet de marbre qui l'a fait plonger vivant dans les flammes bleues de l'enfer; son trépas ne fut qu'un dernier rendez-vous avec une duchesse Esmeralflor de Grenade, morte voluptueuse à qui Satan rend pour une heure la vie et la beauté.

Ces histoires ne manquent pas de saveur; cependant le sphinx les trouve fades, et voudrait quelque chose d'un goût plus relevé. — Maître, dit-il à Idaméel, absolument comme un jeune poète au génie d'une soirée littéraire, tu devrais bien nous lire quelque chose.

Idaméel, qui n'est point un grimaud, ne donne pas dans le piége vulgaire de débiter sa poésie lui-même; il envoie trois cents filles de

rois chercher les tables d'airain que l'on expose aux regards de l'assemblée. Le sphinx, en sa qualité d'expert aux choses obscures, est chargé d'expliquer les endroits difficiles; mais, quelque étrange et singulier que puisse paraître le texte, personne n'a le droit de demander des explications au maître.

Sur la première table d'airain est écrite la biographie d'Idaméel; toutes sortes de présages sinistres ont accompagné sa naissance. Venu au monde par le moyen de l'opération césarienne, il est sorti vivant du sein mort de sa mère. Ce jour-là, son père disparut frappé par la foudre, et, à dater de cette naissance, tous les hymens furent stériles; ces signes non équivoques montraient que la terre, arrivée à sa décrépitude, touchait au jour suprême. Aucune femme ne voulut d'abord nourrir le petit Idaméel; mais enfin, il s'en trouva une qui pleurait auprès d'un berceau vide, et qui, émue de compassion, entr'ouvrit sa tunique et le nourrit moins de lait que de larmes et de sang.

Un vieux rabbin juif, retiré dans les grottes d'Éléphanta, résumant sous son crâne chauve toutes les sciences et toutes les sagesses humaines, fit l'éducation du jeune Idaméel; leur cabinet d'étude était une de ces immenses pagodes souterraines, une de ces syringes vertigineuses de profondeur, noirs abîmes où l'Inde et l'Égypte ont enfoui leur symbolisme monstrueux: là, dorment des familles de dieux oubliés, des olympes abolis, c'est comme une espèce de cimetière théogonique où sont enterrées les religions mortes. Idaméel, guidé par le rabbin, lit couramment le secret des hiéroglyphes, interroge les divines momies, relève le voile des Isis, fait parler les mille têtes des dieux indous, déchiffre les stèles, déroule les papyrus, scrute les zodiaques, épèle dans l'alphabet d'or des constellations, combine les chiffres de la cabale, évoque les ombres, les démons et les esprits, et devient plus savant à lui seul que toutes les académies du monde. L'histoire, la philosophie, la science, n'ont plus de mystères pour lui; il n'a pas même dédaigné le magnétisme et la phrénologie, il raisonne sur les crânes des races caucasienne, éthiopienne et mongole, comme Camper lui-même; il sait sur le bout du doigt son saint Jean, son Swedenborg et son Jacob Bœhme; toute l'intelligence humaine semble s'être réfugiée, avant de fuir la terre, dans cette tête encyclopédique. Les sombres problèmes de l'ame, tous les écueils de la mer intellectuelle, sont explorés par ce rude plongeur que n'effraient ni les suçoirs des poulpes, ni l'épée des narvals, ni les dents des requins, ni les inextricables entrelacemens de la Flore océanique.

Un problème plus difficile à résoudre que tout cela occupe les forces de son esprit : il voudrait parvenir à réchauffer le soleil, qui se refroidit, à retenir l'âme de la terre qui s'en va ; il voudrait remettre de l'huile aux rouages inconnus de la vieille machine du monde qui se détraque. Prométhée plus vaste et plus hardi, il songe à dérober le flambeau céleste, non pour l'appliquer au flanc d'une poupée d'argile, mais pour redonner la vie à l'univers défaillant. S'il arrivait à ce résultat, il verrait avec joie tomber sur sa tête la foudre de tous les Jupiter, et s'ouvrir, dans le ciel enflammé, les ailes du vautour que rien ne rassasie : non pas qu'il soit sincèrement épris d'un grand amour de l'humanité, mais l'idée de contrarier les desseins de Dieu sourit à son orgueil de titan.

Dans ce dessein impie, Idaméel commence un voyage d'exploration ; il examine les endroits qui ont besoin d'être réparés, les mers qu'il faut tarir, les steppes et les déserts de sables qu'il faut rendre fertiles, etc. Tout en voyageant, il arrive au pied du mont Arar ; le printemps y fleurit encore, les arbres y verdissent, les fleurs s'y épanouissent et s'y reproduisent. La mort et la stérilité, qui règnent en maîtresses sur le reste du globe, n'ont pu envahir la montagne sacrée ; un pieux solitaire nommé Cléophanor, de l'aspect le plus patriarcal, habite sous une tente au flanc de la montagne. Il offre l'hospitalité à Idaméel ; quoique celui-ci étale une impiété voltairienne, Cléophanor ne désespère pas de le convertir. Le vieux mage a une fille parée de toutes les perfections imaginables, qui n'est autre que cette Sémida que nous avons déjà vue languissante au milieu des joies célestes, et attristant de sa mélancolie l'azur de l'éternelle sérénité.

Idaméel ne manque pas de devenir amoureux de Sémida, la seule femme dont les flancs ne soient pas maudits et qui ait la possibilité de perpétuer l'espèce humaine ; Sémida répond à l'amour d'Idaméel, mais elle sait résister aux enivremens dont il l'entoure, et garde avec soin sa virginité providentielle : Sémida ne doit avoir d'autre époux que l'époux immortel. Son amant, que le baptême administré par le vieux Cléophanor n'a pas rendu beaucoup plus religieux, monte jusqu'au sommet de l'Arar, malgré les défenses célestes, les avalanches et les éclairs. Sur le sommet, inaccessible jusque-là, repose l'arche sainte au même endroit où elle s'est arrêtée aux jours du déluge. L'audacieux y pénètre, en fouille les profondeurs, et en ressort triomphant : il a trouvé le plan du monde, la sphère aux cercles d'or qui a servi de modèle à la création ; il était temps, car trois volcans s'étaient ouverts dans le disque de la lune, et des taches grandissantes cou-

vraient de leur lèpre la face du soleil, et s'étendaient comme les taches de la putréfaction sur la peau d'un cadavre. Le nouveau Prométhée, initié par ce sacrilége à la plus secrète pensée de Dieu, et maître de la puissance cosmogonique, raccommode les planètes avariées, repétrit la terre à sa fantaisie, bâtit des villes géantes pour les générations de l'avenir, car il ne doute pas que Sémida, éblouie de tant de splendeurs et de gloire, n'accorde au dieu ce qu'elle a refusé à l'homme; en quoi il se trompe, car le génie ne sert pas à grand'-chose en amour, et l'infériorité est souvent une raison de réussite, car l'on aime mieux donner que recevoir. Après avoir raffermi la création chancelante, Idaméel, qui se trouve être tout bonnement l'Antechrist, retourne au mont Arar pour tenter un suprême effort sur la pudeur de Sémida; Cléophanor est au moment de rendre l'ame, il est couché à terre, dans une grotte, ayant pour oreiller le grand lion symbolique, le fauve ami des saints Jérôme, le sauvage fossoyeur des anachorètes, dont la crinière, épanchée à grands flots, sert de cheveux au crâne dépouillé du mourant, et mêle ses mèches jaunes aux touffes d'argent de sa barbe. Le vieillard recommande bien à sa fille de garder sa vertu et de se souvenir de son serment; puis il rend l'ame, et le lion creuse avec ses ongles d'airain une large fosse: Idaméel y roule un énorme quartier de roche, et enlève dans ses bras la pauvre Sémida tout en larmes, sans se laisser effrayer le moins du monde par l'apparition fulgurante d'Éloïm, l'ange gardien de la jeune fille; le ravisseur d'un coup d'œil fait reculer l'archange, qui s'évanouit dans les immensités du ciel et n'ose engager le combat...

L'enfer en est là de sa lecture, lorsqu'il se sent remué jusque dans ses profondeurs; trois éléphans de fer roulent de leur piédestal jusqu'au pied d'Idaméel, qui, toujours impassible, fait signe de la main que l'on continue. — Cette commotion est produite par la résolution du Christ, rédempteur clandestin, comme l'appelle M. Soumet, qui du fond de l'infini descend déjà vers l'abîme que veut combler son inépuisable miséricorde.

L'Antechrist a beau faire des miracles et déployer un génie surhumain, il ne peut vaincre la résistance de Sémida, protégée en outre par le lion de son père, qui pousse des hurlemens horribles, se bat les flancs avec sa queue, fait craquer ses mâchoires, creuse le sable avec ses griffes, et commet tous les excès habituels aux lions de mauvaise humeur, lorsqu'Idaméel approche de sa maîtresse. Celui-ci, se ressouvenant du père Enfantin, exerce sur le lion la puissance du regard: la bête fauve, pétrifiée par cette prunelle magnétique et fascinatrice,

se trouble, recule, se sent subjuguée malgré elle, et, faisant un suprême effort pour se soustraire à cet ascendant vainqueur, enfonce ses ongles dans ses yeux, et s'aveugle volontairement, — excellent moyen de déjouer les magnétiseurs; — puis, toute sanglante, elle s'élance sur son adversaire pour le mettre en pièces, mais celui-ci l'évite aisément, l'enchaîne et l'attache à un rocher.

Il ne sert pas de grand' chose à Idaméel d'avoir dompté et vaincu ce farouche gardien de la virginité de Sémida; il a beau la promener d'éblouissemens en éblouissemens, la tenir suspendue sur des gouffres de splendeurs, lui montrer des entassemens de Babylones, des étages de palais fabuleux et des superpositions de tours d'orgueil : il ne peut parvenir à triompher de sa pudeur. Sémida l'aime, mais d'un amour trop épuré pour perpétuer le monde. Le titan tente un effort suprême; Sémida invoque Eloïm, son ange gardien, et n'hésite pas, pour échapper aux poursuites du démon qu'elle adore, à se jeter dans le sein étincelant de l'archange, foyer de lumière et de flamme où elle est consumée à l'instant comme un papillon qui traverse un flambeau. Avec Sémida finit le genre humain; les anges de l'air, des mers, des forêts et des fleuves, chantent l'hymne funèbre de la terre dans une longue complainte alternée; Idaméel se couche sur le sol infertile, sûr de se réveiller roi des enfers; là s'arrêtent naturellement les trois tables d'airain.

Le chant qui suit est intitulé : *Apparition de Jésus-Christ aux régions de l'abîme.* Les peuples de l'enfer ont achevé la lecture des tables d'airain et se préparent à envahir le ciel pour enlever la blonde Sémida, la maîtresse de leur roi; mais l'effroi s'est mis dans les rangs, un inconnu s'est introduit au séjour où l'on n'attend plus personne, puisque le monde est fini et que le grand jugement a été rendu. Quel est cet inconnu à l'air calme et radieux qui d'un geste apaise tous les monstres de l'enfer, à l'aspect duquel les roues à pointes d'acier s'arrêtent, les fers s'élargissent, les chaînes se descellent et les tortures se suspendent? On le conduit devant le sombre monarque qui, étonné de cette puissance, le fait asseoir sur le trône vide de Satan et entame avec lui une longue discussion théologique; l'inconnu ne sourcille pas un instant des inexprimables douleurs attachées au trône de Satan, et, tout en parlant, écrase du talon la tête de l'hydre qui voulait se remettre à l'œuvre. Pour savoir le nom de l'inconnu, Idaméel fait appeler les trois plus grands criminels de ses états, Caïn, Sémiramis et Robespierre. C'est Abel, dit Caïn, c'est Abel qui vient m'absoudre; c'est Ninus, s'écrie Sémiramis, Ninus qui m'a pardonné; c'est Louis,

murmure Robespierre, qui m'accorde ma grace. Peu satisfait de cette triple solution, Idaméel conduit l'inconnu vers Satan, qui n'hésite pas une minute et crie aux réprouvés : — Mes fils, c'est Jésus-Christ. — Ah! dit Idaméel, l'ennui du paradis te pousse jusqu'aux enfers. Tu veux essayer de nos supplices et connaître aussi l'infini des douleurs, tu seras satisfait. Nous allons exercer notre savoir-faire sur toi, et tu vas voir comme ton père nous apprit à punir. — Le chant se termine sur cette menace impie. — L'autre chant, intitulé : *le Drame*, nous fait voir Sémida dans le paradis, soutenant un dialogue fort coquet d'abord avec la viole céleste, ensuite avec Marie-Madeleine. L'absence du Christ étonne et inquiète les élus; qu'est-il devenu? dans quel coin de l'éternité et de l'infini se cache-t-il? Sémida veut aller à sa recherche, et elle part accompagnée d'Ève et de Mehala, car Marie-Madeleine, avec sa foi imperturbable, a préféré attendre son bien-aimé comme autrefois, lorsqu'elle s'assit sur la pierre du tombeau, certaine qu'il reviendrait. — Les trois bienheureuses descendent perçant les voiles d'hyacinthes de tous les paradis, et arrivent bientôt aux limites de la béatitude. Ève et Méhala, effrayées du vide incommensurable qui s'ouvre devant elles, refusent d'aller plus loin; mais Sémida, entraînée par son amour, continue à descendre; elle descend si bas, que son ange la quitte et remonte. Sémida, craintive, s'arrête un moment sur le bord du chaos, et, dans une langoureuse élégie, invite son infernal amant à venir la rejoindre; elle est si près de l'abîme, que son chant parvient à l'oreille du maudit.

Idaméel a reconnu la voix de la sainte, et il s'avance jusqu'aux limites du chaos, à l'endroit extrême où l'atmosphère cesse d'être respirable pour lui, car l'air de la vie le tuerait. Il ne peut exister que dans la mort. Il s'établit entre l'élue et le réprouvé un dialogue mélangé d'amour et de reproches; le démon se montre fort jaloux de l'ange Eloïm, qu'il menace de plumer tout vif s'il le rencontre jamais sur son chemin; il accuse, ce qui est une fort bonne méthode, la pauvre Sémida de ne l'avoir jamais aimé, et d'avoir, par ses scrupules de dévote, tué en germe l'œuvre de son génie : Sémida se défend de son mieux, et tâche d'inspirer au réprouvé des sentimens de repentir; elle lui conseille de s'adresser au Christ pour obtenir sa grace. — Ton Christ, répond Idaméel entr'ouvrant les voiles du chaos, il est ici prisonnier dans mon enfer. Regarde-le; il ne peut rien ni pour toi ni pour moi. Sémida, éperdue, veut voler vers le divin martyr, qui lui crie : — Remonte, Sémida, remonte chez mon père; n'ajoute pas à mes douleurs le poids de ta rédemption : le

sillon de mes souffrances ne peut s'allonger d'un pas! Mais Sémida s'est trop avancée, elle fait de vains efforts pour regagner les régions supérieures; elle tomberait sur le sein d'Idaméel comme le rossignol qui descend de branche en branche, fasciné par les yeux fauves du crapaud ou l'haleine musquée du serpent, si le Satan détrôné, si l'antique Lucifer, touché de la grace d'en haut, ne s'interposait entre le séducteur et la victime, et, d'un coup de son aile puissante, ne la reportait aux sphères des pures splendeurs.

Ici commence une effroyable parodie de la Passion. Les angoisses du Gethsemani sont reproduites sur une grande échelle. Tout ce que l'imagination en délire peut inventer de plus atroce et de plus monstreux est entassé là avec une furie incroyable; ce sont des Ossa et des Pélion de douleurs, des tortures démesurées; on ne voit que torrens de sang, chairs bleues de meurtrissures, jets de flamme et de soufre; la croix est une montagne de granit taillée en gibet; un océan de fiel gonfle l'éponge d'amertume; les dards de cent mille aspics hérissent les nœuds de la couronne d'épines; les damnés, pâles d'épouvante à l'aspect de ces terribles supplices, sentent se fondre les glaçons et les rochers de leur ame; ils pleurent comme de simples femmes sur les souffrances de l'adorable victime, et comprennent l'énormité de leurs forfaits à la rigueur de l'expiation. Idaméel seul n'est pas touché; il raille le divin crucifié, et, prenant une lance au fer de laquelle sont attachés les feux de neuf enfers, il la plonge et la retourne dans le flanc de la victime. Jésus-Christ, vaincu par l'insoutenable douleur de cette dernière blessure, se détache de la croix et se réfugie tout sanglant et tout mutilé dans le sein de son père, avouant que son amour n'égale pas la haine du coupable. Les cieux sont dans la consternation de cet échec; Sémida, plus désolée que jamais, éteint de ses larmes la flamme des trépieds.... Tout à coup un épouvantable coup de tonnerre se fait entendre; une lumière dévorante illumine jusqu'aux derniers recoins de l'infini; Jehovah se révèle plus fulgurant encore que sur l'Horeb ou le Sina; les trônes, les principautés et toutes les dominations angéliques attendent dans un recueillement plein de frisson et de terreur!... Le chaos n'existe plus, l'abîme est comblé, l'enfer s'est dissipé comme un brouillard du matin, et dans une brume de lumière montent des légions d'esprits transfigurés. — L'incréé s'est ouvert un instant aux regards du révolté; il a vu ce que nulle langue ne peut redire, et sa conversion a été complète. — Ève a retrouvé son fils Caïn, désormais réconcilié avec Abel; Sémida s'unit à son amant, qui ne sera plus jaloux

d'Éloïm, l'ange gardien. Marie-Madeleine verse de nouveau la myrrhe et le nard sur les pieds de son bien-aimé, qu'elle essuie avec sa longue chevelure d'or. Lucifer reprend sa place parmi les archanges, le poème se termine par un hosannah général, où le cygne du ciel, Éloïm, Sémida, la vierge Marie, les enfans nouveau-nés, exécutent chacun leur partie, et l'épopée se clôt par ces mots écrits en lettres de soleils : — SALUT ÉTERNEL !

Voici, autant qu'il est possible de réduire en quelques pages deux gros volumes in-8°, l'analyse exacte du poème de M. Soumet : le choix du sujet ne nous paraît pas heureux, et l'épigraphe placée au frontispice du livre,

La lyre peut chanter tout ce que l'ame rêve,

n'est pas une excuse suffisante pour de si grandes audaces; le rachat de l'enfer est une idée inadmissible dans la donnée chrétienne; c'est une hérésie condamnable, un schisme complet; le sacrifice déjà offert suffit et ne doit pas être renouvelé; et d'ailleurs nous sommes de l'avis de Nicolas Boileau :

De la foi du chrétien les mystères terribles
D'ornemens égayés ne sont pas susceptibles.

Si l'on emploie la religion comme machine poétique, il faut en respecter les dogmes et suivre exactement les traditions; M. Alexandre Soumet, s'il traitait un sujet mythologique, ne ferait pas Neptune dieu du jour, et ne donnerait pas Saturne pour fils à Jupiter : tout ce christianisme d'interprétation nouvelle nous déplaît singulièrement; la foi et la poésie y sont également compromises. A considérer la question sous le pur rapport de l'art, aucun écrivain ne peut espérer d'embellir la poésie du christianisme, et comme nous l'avons dit, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de reproduire les types perfectionnés par la piété et le génie de tant de siècles, dont l'effort constant a été de formuler l'idéal rêvé de tous. M. Soumet, condamnable comme orthodoxie, n'a pas tiré de son sujet, une fois accepté, des conséquences logiques : Idaméel ne se repent pas un seul instant, ce qui ne l'empêche pas d'être sauvé par l'intervention supérieure de Dieu le père; les trois personnes de la Trinité sont parfaitement égales en puissance et en gloire : le fils a autant de pouvoir que le père. Cette mystique génération n'a rien de commun avec la génération terrestre : le Père et le Fils sont co-éternels ainsi que

l'Esprit; les trois faces du triangle symbolique ont la même valeur, et ne forment qu'une seule figure dont la signification est Dieu. Admettre une hiérarchie dans les personnes de la Trinité est une erreur très grave. Mais laissons tout cela, qui est du ressort des synodes et des conciles, et arrivons à la critique purement littéraire.

L'idée première du poëme de M. Soumet a été inspirée visiblement par *le Dernier homme* de Grandville, sublime ébauche en prose, grandiose conception révélée par un brillant article de M. Charles Nodier, inséré il y a quelques années dans la *Revue de Paris;* la Sémida est bien proche parente de l'Eloa de M. de Vigny, cette ange née d'une larme du Christ, qui descend du ciel par pitié pour Satan, et de cette Rachel de l'*Ahasvérus*, qui se souvient de la terre dans les félicités du paradis. L'Idaméel appartient plus particulièrement à M. Soumet, quoique le Satan de Milton et le Prométhée de M. Quinet aient bien jeté çà et là quelques reflets sur lui; mais ce n'est pas à ces ressemblances plus ou moins sensibles que s'adresseront nos critiques, — les idées s'engendrent les unes les autres, et ont chacune leur généalogie : en cherchant bien, on trouve des aïeux à tous les hommes et à toutes les pensées, — mais elles porteront sur le style et la forme.

L'on a beaucoup agité, dans ces derniers temps, la question de la prééminence de la pensée sur la forme, l'on a beaucoup parlé du spiritualisme et du matérialisme, de la synthèse et de l'esthétique. Nous croyons que l'on s'est mépris sur la véritable portée de l'art; l'art, c'est la beauté, l'invention perpétuelle du détail, le choix des mots, le soin exquis de l'exécution; le mot poëte veut dire littéralement *faiseur;* tout ce qui n'est pas bien *fait* n'existe pas. Lisez la préface de la *Pucelle* de Chapelain, et vous verrez que de mythes, que de symboles, et de hautes intentions métaphysiques sont cachés sous cette enveloppe coriace; le plan de son poëme, si justement oublié, est d'une régularité et d'une sagesse infinies. La composition de *l'Iliade* est à coup sûr plus défectueuse, et cependant un seul vers d'Homère, contenant une de ces épithètes qui font tableau, vaut mieux que les douze énormes chants du malencontreux rimeur. — La métaphysique n'est pas l'art, il ne faut pas s'y tromper, et Kant n'a rien à faire avec les poëtes.

On ne peut refuser à M. Alexandre Soumet une grande habileté à manier le rhythme; son poëme est plein de *beaux vers* dans la plus mauvaise acception du mot; c'est quelque chose de creux, de brillant et de sonore, qui éblouit les oreilles et les yeux sans satisfaire

l'esprit; le dessin est lâché et la couleur de convention; nulle part on ne sent l'étude de la nature, nulle part le désir d'appliquer exactement le mot sur la chose; les descriptions sont vagues, sans arrêt, et n'évoquent pas les objets qu'elles devraient représenter; le style passe de l'afféterie la plus maniérée à la boursoufflure la plus asiatique, et rien n'est plus désagréable que ce mélange du mignard et du gigantesque. Les métaphores manquent de logique, et arrivent rarement à bien; les comparaisons ne se rapportent pas aux choses qu'elles expriment, et détruisent l'effet des vers qui les précèdent. Par exemple, dans la description de l'enfer, il est dit : dans chaque antre, dans chaque puits, quelque forme hideuse, quelque monstre enfoui,

Tremble comme une perle au fond des mers de l'Inde,
Ou comme un beau lotus dans les lacs de Mélinde.

Quel rapport y a-t-il entre une perle, un beau lotus, et des dragons accroupis au fond d'un puits de ténèbres? Cette faute se retrouve encore dans l'orgie infernale, où M. Soumet compare les tourbillons des damnés aux jeux de deux vertes demoiselles qui dansent dans un rayon de printemps, égratignent les eaux de l'étang, et agacent les fleurs du nénuphar! Cette suite d'images agréables distrait la pensée et détruit tout l'effet du tableau. Ces disparates se représentent fréquemment chez M. Alexandre Soumet, qui, emporté par sa facilité de versification, oublie aisément son point de départ et perd de vue son dessin primitif. L'horreur du mot propre, bien naturelle à un académicien, fait commettre à M. Soumet une foule de vers tels que celui-ci, en parlant d'un éléphant :

Il écrase sa fête,
Et de ses bonds puissans *promène la tempête*.

Ou celui où il est question de la foudre :

Le volcan voyageur qui s'élance avec lui.

Les larges diamans
Qui sur ses bras d'albâtre *incrustent les tourmens*.

Il est d'une très mauvaise grammaire d'accoupler ainsi un verbe positif à un substantif métaphysique : on n'incruste pas une souffrance, on ne promène pas la tempête d'un bond.... Cette phraséologie est familière aux auteurs du temps de l'empire, aux pseudo-

classiques de la restauration, et ce n'est pas le moindre des nombreux défauts qu'on peut leur reprocher. Cet inconvénient est d'autant plus sensible chez M. A. Soumet, qu'il enlumine son style des couleurs les plus crues de la nouvelle école. Souvent un vers commence par un hémistiche que Delille pourrait revendiquer, et se termine par quelque image violente et démesurée, quelque exagération biblique et gigantesque, dont on ne pourrait trouver l'équivalent que dans la *Sémiramis trimegiste* de M. C. Desjardins, poème malsain, où le vertige du grandiose est poussé à ses dernières limites. Novateur venu trop tôt, M. A. Soumet n'a pu surmonter les difficultés de cette fausse position; il a imité des poètes plus jeunes que lui, et n'a su prendre que leurs défauts, car la nécessité de monter de ton une manière devenue trop pâle pour soutenir la comparaison avec l'éclat des ouvrages plus récens, a déterminé le poète académique à ce sacrifice beaucoup plus que le sentiment de respectueuse admiration qui porte les jeunes poètes à l'étude du grand homme à la mode. Il résulte de là quelque chose à la fois de suranné et trop moderne qui contrarie le lecteur à chaque instant. *La Divine Épopée* pourrait aisément être réduite à un volume, sans qu'on eût besoin de resserrer l'action; les descriptions sont d'une longueur interminable, les discours n'en finissent pas, et il faut vraiment une volonté robuste pour arriver au bout de l'ouvrage. — Le manque d'intérêt d'une action qui se passe en dehors des temps et de l'espace aurait dû avertir M. Soumet d'être plus sobre de développemens la plupart inutiles. Dans ces douze énormes chants, il n'y a rien de vraisemblable, rien d'humain, rien qui se rapporte à nos sensations et à nos idées; les abstractions ne suffisent pas à la poésie. Pour retrouver ses forces, il faut que de temps en temps le poète touche la terre, comme Anthée dans son combat avec Hercule; il peut quelquefois fendre les nuages d'un vol hardi, mais il ne doit pas y demeurer, sous peine d'y rester seul. Dante, qui a traité aussi un sujet hors des possibilités humaines, est cependant un des écrivains les plus réels. Plus la matière est abstraite, plus la phrase est sensible, d'un dessin exact et d'une application rigoureuse. Les ombres impalpables, assises dans une attitude de résignation douloureuse, sont comparées à des cariatides de marbre ployant la tête sous un entablement. Le monde réel est sans cesse rappelé par des comparaisons inattendues; les gestes, les discours, les physionomies de toutes les figures monstrueuses ou fantastiques qui peuplent la funèbre spirale où tournoie le poète, sans jamais oublier qu'il a étudié le beau style d'après Virgilius Maro, sont possibles, naturels et vrais dans le sens de l'art. Rien de vague,

rien de flottant ; la fumée de la flamme éternelle n'estompe pas un seul contour; les obscurités proviennent toutes d'allusions mystiques ou historiques dont le sens est perdu, et non du style du poète, qui est toujours fermement sculpté, arrêté et précis, comme si le soleil des vivans éclairait les scènes qu'il décrit.

M. Alexandre Soumet a cru qu'un style vague et gigantesque convenait davantage à l'ordre d'idées surnaturelles qui composent son poème, oubliant que c'est surtout lorsque la pensée est obscure que la forme doit être claire, et que des images énergiquement modelées doivent mettre en relief les ombres insaisissables de la métaphysique : donner un corps à l'idée, incarner le verbe, telle est la fonction du poète. Assurément, l'on ne peut pas être très intelligible lorsqu'on parle de mystères, tels que l'infini, l'incréé, l'éternité, etc.; mais que la syntaxe soit toujours respectée à défaut de la théologie.

A ce reproche, nous en joindrons un autre, c'est le faux goût qui règne dans quelques parties de l'ouvrage, et qui surprend de la part d'un académicien, d'un homme nourri dans les graves études et la familiarité des modèles. Une grace maniérée, bleuâtre et froide comme l'Endymion de Girodet, vient gâter, par ses grimaces et ses mines, les endroits les plus sérieux et les plus solennels. Les recherches de Gongora et de Marini ne sont rien à côté de cela : c'est un entassement de mignardises puériles, de naïvetés précieuses, de coquetteries de vieille Célimène dont on n'a pas l'idée : les roses, les lis, l'albâtre, la neige, les parfums pétris ensemble y sont prodigués à chaque pas. L'héroïne est vêtue d'une tunique bleu de ciel nouée d'une faveur, et porte à son cou une croix de *saphyrine*, que le dictionnaire assure être une variété de calcédoine, mais qui est certainement une pierre d'un goût *pharamineux* et *supercoquentieux*, s'il nous est permis de nous servir nous-même de néologismes en reprochant à M. Soumet d'en commettre. Ce costume donne la mesure du reste; élégance de pension, idéal de petite fille, afféterie de boudoir, voilà ce que l'on trouve le plus souvent où il faudrait les lignes chastes, la couleur sobre, l'exécution délicate et naïve des premiers maîtres catholiques. Nous ne saurions mieux caractériser ce style qu'en disant : — C'est du Dorat au point de vue du peintre Martin, — du joli colossal, du mignard démesuré.

Les passages terribles sont traités avec l'exagération la plus monstrueuse ; on ne peut aller au-delà en fait d'excès et d'ambitions. Chaque phrase avec ses mots est comme une armée de titans qui veut escalader le ciel. Les rimes se haussent l'une sur l'autre, et les métaphores au pied hardi montent jusqu'au sommet d'incommensu-

rables adjectifs pour atteindre le grandiose et le gigantesque. Le *sesquipedalia verba* d'Horace semble avoir été inventé tout exprès pour M. Soumet. *Le nouveau Gethsemani*, que nous avons mentionné au courant de notre analyse, dépasse en ce genre tout ce que l'on peut imaginer; ce n'est plus ni de l'ivresse ni de l'inspiration, c'est du délire et de la fièvre chaude poétique.

Une malheureuse imitation de l'orientale du *Feu du Ciel* de M. Victor Hugo et de l'orgie babylonienne de *la Chute d'un Ange* se fait sentir dans les descriptions architecturales qui remplissent *l'enfer* et *la première table d'airain d'Idaméel*, et l'on voit que le souvenir des idoles de jaspe à têtes de taureaux a beaucoup préoccupé M. Soumet.

L'ambition effrénée du sujet a fait illusion au poète; il a cru que l'hyperbole la plus violente était faible en pareille occurrence, et qu'il ne saurait rien inventer qui fût assez bizarre et assez énorme. En quoi il s'est mépris complètement. L'exagération engendre la lassitude; on est étonné d'abord, mais bientôt tout ce tapage vous abasourdit, et vous êtes obligé de fermer le livre et de reprendre haleine.

Tout ceci n'empêche pas que l'épopée de M. Soumet ne renferme des passages remarquables; l'auteur de *Clytemnestre*, d'*Une Fête de Néron*, et de tant d'autres ouvrages recommandables à plusieurs égards, ne peut faire dix à douze mille vers sans qu'il y en ait quelques-uns de bons; les treize visions sont des morceaux d'un grand mérite, et le tableau de la coquette brûlée par ses pierreries et contente de son supplice, pourvu qu'elle garde sa beauté, est, à part quelques légères taches, un morceau d'un éclat et d'une élégance peu communes. — L'homme qui monte du fond d'un puits le long d'une chaîne dont chaque anneau représente un de ses crimes, est une invention digne du poète florentin. Le récit de Néron a vraiment la grandeur et la simplicité antiques, et montre tout ce que pourrait faire M. Soumet s'il voulait ne pas se laisser emporter par sa facilité, et s'il purgeait son style de tous ces mots fabriqués et de tous ces néologismes barbares dont il devrait s'abstenir plus que tout autre.

Sommes-nous enfin dotés de l'épopée en question? nous ne le pensons pas. Il manque à *la Divine Épopée* de M. Soumet ce qui manquait aux poèmes dont nous avons fait la liste en commençant, le style, cet émail indestructible qui fait durer éternellement la pensée qu'il recouvre : la longueur et la dimension ne font rien pour l'immortalité d'un ouvrage. L'on surprendrait sans doute M. Soumet en lui disant qu'un fragment d'André Chénier contenant une douzaine

de vers sur un jeune berger qui joue de la flûte à sept trous, une blanche jeune fille entrevue à la fenêtre, une nayade endormie dans son lit de cresson et de graviers, a plus de valeur et de chances de durée que bien des poèmes compacts. Le vers est une matière étincelante et dure comme le marbre de Carrare, qui n'admet que des lignes pures et correctes, et long-temps méditées. L'on a dit que la peinture était sœur de la poésie, cela serait bien plus vrai de la sculpture; en effet, le poète et le statuaire cachent dans une forme réduite d'énormes travaux d'idéalisation; ni l'un ni l'autre ne peuvent se passer de dessin, la couleur peut pallier les défauts du prosateur ou du peintre, mais en poésie et en sculpture il faut le style et la perfection de chaque chose. Toute statue qui, brisée en morceaux, n'est pas toujours admirable, ne vaut rien; tout poème dont une dizaine de vers pris au hasard ne font pas dire de l'auteur qu'il est un grand poète, peut être considéré comme non avenu. Quand l'on écrit des vers, il faut songer que ce seront peut-être précisément ceux-là seuls qui resteront de nous dans mille ans, car on ne retrouve de toute civilisation disparue que des fragmens de statues et des lambeaux de poèmes, — du marbre et des vers!

Ces réserves une fois faites, nous louerons M. A. Soumet d'avoir eu le courage, en ce temps de travail menu et dispersé, de se renfermer dans son œuvre, et d'avoir accompli sans faiblir une tâche de cette longueur. Il est beau de pouvoir s'isoler des préoccupations du jour et de renoncer à cette petite gloire du moment, si facile maintenant que le poète a vingt journaux pour mettre sa carte chez le public. Dans l'abandon où gît aujourd'hui la littérature sérieuse, c'est vraiment un acte plein d'héroïsme que de publier un poème épique, et l'on doit pardonner beaucoup à l'auteur en faveur de l'intention. Toute tendance élevée, tout élan vers le beau, même lorsqu'il n'est pas couronné de succès, doit être encouragé et mérite les égards de la critique; nous aimerons toujours mieux un poème épique manqué qu'un vaudeville réussi. Les visiteurs sont si peu nombreux sur les hauts sommets de l'art, qu'ils doivent être salués respectueusement et comptés parmi les natures d'élite. *La Divine Épopée* de M. Alexandre Soumet restera, sinon comme une œuvre accomplie, du moins comme une noble tentative vers le but le plus escarpé que puisse tenter la pensée humaine, comme un louable effort pour arriver au sommet olympien, qui n'a gardé sur son front, depuis tant de siècles, que l'empreinte ineffaçable de la sandale d'Homère.

THÉOPHILE GAUTIER.

LA HOLLANDE.

III. — LE HELDER.

L'une des provinces les plus intéressantes, les plus variées du royaume actuel de Hollande est celle qui porte le nom de Noord-Holland (Hollande septentrionale). C'est là que l'on trouve les sites les plus frais, les contrastes les plus saillans. Ici une longue plaine parsemée de splendides jardins, couverte de fruits et de moissons, et un peu plus loin le sable aride des dunes; ici les larges et belles rues de Harlem avec son hôtel-de-ville, témoin de grands évènemens, son carillon joyeux, qui de loin égaie et édifie en même temps le voyageur, et à deux lieues de là le pauvre hameau de Zandvoort, avec ses frêles cabanes en planches qui me rappelaient celles de Norvége ou celles d'Islande, et ces longues grèves nues où l'on n'entend que le mugissement des vagues et les soupirs de la brise; ici le luxe des grands seigneurs de la banque, dont la signature s'escompte dans le monde entier; là l'indigence du batelier, qui s'en va à travers les vagues et l'orage poursuivre une proie incertaine, et se jette jusqu'à la ceinture dans l'eau salée pour rapporter dans sa demeure le panier de poisson qu'il a péniblement pêché. Dans cette province, le peuple est remarquable par sa force et son air d'indépendance; il a cette

mâle fierté que donne l'habitude du danger, le voisinage de la mer, de la mer faite pour l'homme libre, *made for the free*, comme a dit Thomas Moore. Dans les jours de travail, vous seriez attendri de voir ces habitans des côtes, couverts de misérables vêtemens, trempés d'eau de la tête aux pieds, haletant sous le poids de leurs filets, de leurs harpons, rentrer sous le misérable toit qu'ils appellent leur maison, et s'asseoir au milieu d'une demi-douzaine d'enfans déguenillés, dont les regards avides suivent les progrès d'une marmite de pommes de terre qui cuisent lentement sur un petit feu de tourbe. Mais revenez le dimanche et regardez ce même manœuvre quand il a revêtu le costume de ses pères, la longue jaquette bleue à boutons de métal, le gilet de laine épais qui couvre comme une cuirasse sa large poitrine, et le chapeau à larges bords d'où s'échappent des touffes de cheveux épais. Ce n'est plus le même homme; c'est le descendant des vieux républicains bataves; c'est le propriétaire d'une barque avec laquelle il a maintes fois sillonné les flots soulevés par le vent, et qui ne courbe point la tête devant le propriétaire de l'immense domaine qui récolte sans fatigue et s'enrichit sans effort. Ce jour-là il contemple la mer avec un singulier sentiment de dédain. Va, va, pauvre mer, lui dit-il, embrasse dans ton étreinte passionnée mon cher bateau; brise-toi, folle que tu es, au pied de la dune; appelle-moi par tes soupirs sur tes nappes d'écume : aujourd'hui tes plaintes sont inutiles, aujourd'hui je mène ma femme à l'église, je m'asseois avec mes enfans à la table de mon aïeul, qui te connaît bien aussi, je bois paisiblement mon verre de genièvre, je fume ma pipe à mon foyer, comme un directeur de la compagnie des Indes, et j'entonne avec mes compagnons le chant hollandais :

Wien Neerlands bloed door de aders vloeit.

Ainsi se passe la journée du pêcheur, et le lendemain il secoue bravement les douces chaînes de ses joies hebdomadaires, et retourne à ses courses aventureuses. Une autre classe non moins fortement caractérisée est celle des paysans. Ceux-ci ont la même fierté, avec plus de calme, et des habitudes plus régulières. Leur devise est comme celle des paysans de la Suède : *Ni maîtres, ni esclaves*. Ils cultivent de père en fils depuis plusieurs générations la même ferme, et les habitudes de stabilité hollandaise leur donnent une sorte de quiétude à laquelle un contrat de propriété ne pourrait presque rien ajouter. Il y a là de vieilles coutumes protégées par un respect héréditaire, des traditions que l'on recueille, et que Van Lennep nous racontera un

jour dans ses romans, Bogaers dans ses poèmes. A quelques lieues de Harlem est l'ancien château d'Egmont, ce héros de la Hollande, ce martyr de l'inquisition espagnole. Sa demeure seigneuriale, jadis resplendissante de tant d'éclat, et animée par tant de nobles fêtes, tombe en ruines; cependant le Hollandais en montre encore avec vénération les tours lézardées au voyageur, en racontant la gloire et la mort du vainqueur de Gravelines dans un langage moins élevé, mais plus dramatique peut-être que celui de Goethe.

Cette province de Noord-Holland est l'une de celles où le génie industrieux et patient du peuple hollandais s'est le plus opiniâtrément exercé dans sa lutte contre l'eau des marais et les flots de la mer. Les digues de Petten sont un chef-d'œuvre d'audace et de persévérance; le canal étonne tous ceux qui en ont mesuré l'étendue, et sur plusieurs autres points de ce long district on trouve des travaux d'une hardiesse étonnante. Il y a quelques siècles, disent les chroniqueurs, que le sol où s'élève Alkmaar était inondé par quarante-trois lacs. Aujourd'hui, à la place de ces eaux funestes, on aperçoit de vertes prairies traversées par de longues allées d'arbres, parsemées de riantes maisons de campagne, et une ville de dix mille ames, élégante, animée, enrichie par un commerce actif. C'est dans cette ville d'Alkmaar que chaque semaine, de tous les villages, de tous les hameaux de la province, arrivent les produits agricoles qui doivent être répandus par les canaux dans le reste du royaume ou transportés en pays étrangers. A chaque marché, il se vend là plus de deux cent mille livres de fromage, et du beurre en proportion.

D'Alkmaar, un *treckschuit* part chaque matin pour le Helder. Le treckschuit est le véhicule favori des Hollandais, et il y a long-temps que j'ai envie de le décrire. Comment faire? ô Muses!... Mais n'est-ce point une nouvelle profanation que d'appeler ici les Muses au secours de ma faiblesse pour parler d'une espèce de navire qui n'était connu, j'ose le croire, ni des Grecs, ni des Romains? Laissons donc les doctes déités dans la région classique où elles dorment si paisiblement sur un monticule d'épopées et de tragédies soporifiques qui augmentent singulièrement la hauteur de l'Olympe, et tâchons de dire sans périphrase ce que nous avons vu sur un des nombreux canaux du pays batave. Le treckschuit est une barque couverte, divisée en deux compartimens. Dans celui qui est près de la proue sont les bagages, les tonnes de beurre et de harengs, et les voyageurs pauvres qui, pour quelques *dobbelltie*, s'en vont, moitié dormant, moitié fumant, d'une ville à l'autre; dans le second, qui porte

le titre de *roem*, est la gent aristocratique, qui ne craint pas de payer un tiers de plus et un pour-boire. Ici est le gouvernail, le pilote, c'est-à-dire l'ame et l'intelligence du navire ambulant. A l'extrémité du treckschuit est attachée une longue corde tirée par un maigre cheval qui porte sur ses flancs desséchés par la faim et la fatigue un petit bonhomme avec une trompette de fer-blanc en forme de cor de chasse. Il est bien convenu que cette naïve embarcation fera au moins une lieue et demie à l'heure. Elle affligerait profondément les phlegmatiques Hollandais si elle se permettait un tel excès de vitesse. Elle s'arrête donc avec une aimable gravité à toutes les écluses, à tous les ponts, à tous les cabarets élevés prudemment de distance en distance sur la route. A chaque relais, le pilote a quelque grave devoir qui le rappelle dans le monde terrestre. Il fait une enjambée qui le transporte sur le rivage et disparaît. Les voyageurs, inquiets de ne pas le voir revenir, s'en vont aux enquêtes. Le premier édifice qui frappe leurs regards est l'auberge du lieu, l'auberge avec ses flacons de genièvre, son enseigne peinte par quelque Téniers moderne, et ses bancs rangés sous la charmille, qui semblent dire aux passans, avec une charité toute chrétienne : Venez, vous qui êtes las, ici est le repos; entrez, vous qui avez faim et soif, ici est le pain qui nourrit et l'eau qui désaltère. Impossible de résister à une invitation aussi touchante. On entre, on boit sur le comptoir un verre d'eau-de-vie, on échange quelques paroles avec la maîtresse de l'auberge, qui est toujours jeune et blonde avec des yeux bleus et des lèvres roses; on jette un regard sur les colonnes du journal d'Amsterdam, après quoi le pilote se montre tout à coup, cherchant ses voyageurs, et les engageant doucement à continuer leur route. Il résulte de toutes ces excursions, de toutes ces haltes, qu'en voguant sur le treckschuit, on fait un peu moins de chemin en un jour que si l'on cheminait tout simplement à pied. Il en résulte aussi que lorsqu'on en vient, le soir, à établir son budget, il faut l'élargir d'un assez grand nombre de dépenses imprévues. Mais qu'importe, le treckschuit n'en est pas moins un admirable moyen de transport, au dire des Hollandais. J'oubliais d'ajouter, à la gloire de cette précieuse embarcation, que son nom n'est point aussi dur qu'il en a l'air. On prononce *trekseut*. Heureuse euphonie! Moi qui ne demandais qu'à connaître les merveilles et les curiosités de la Hollande, après avoir déjà fait connaissance avec le bateau à vapeur de Nimègue, la diligence de Rotterdam, le chemin de fer de Harlem, je me réjouis de voyager avec le treckschuit, et pour le voir sous son plus beau point de vue, je demandai fièrement une place dans le roem.

A six heures du matin, je me lève avec l'empressement d'un homme qui va tenter dans la vie nomade une nouvelle expérience. Je crie à haute voix un mot hollandais qui est la traduction littérale de *garçon*. J'y mets un certain accent batave dont je me sens fort satisfait, et je vois arriver la maîtresse de l'auberge. — Que demande monsieur? — Je voudrais que le garçon vînt prendre ma malle. — Elle s'éloigne et appelle Jan. J'avais oublié qu'en Hollande tous les garçons d'auberge et de café s'appellent Jan. C'est pourtant bien commode.

Jan s'avance à pas mesurés, prend mon bagage de voyageur, le porte dans la seconde cabine, et comme il n'y a là qu'un banc fort étroit, j'ai l'agrément de voir un respectable paysan s'asseoir sur ma malle, une femme prendre mon sac de nuit pour tabouret, et un enfant battre le tambour sur mon carton à chapeau. J'entre dans le roem; j'y trouve trois Hollandais armés déjà d'une longue pipe, et un commis-voyageur belge. Les Hollandais fumaient comme trois fournaises; le Belge venait de prononcer six paroles qui renfermaient autant de barbarismes. J'ouvris la porte et j'allai me réfugier près du pilote. — A quelle heure, pilote, arriverons-nous au Helder? — C'était, selon moi, une adroite manière d'entrer en conversation; mais ce peu de mots décelaient ma sotte nature d'étranger. Est-ce que jamais un Hollandais demande à quelle heure il arrivera quelque part? Le digne nocher me fit bien sentir l'inconvenance de ma question: il me jeta un regard qui exprimait une profonde pitié et mâcha tranquillement son rouleau de tabac. J'essayai de réparer mon imprudence en vantant la vitesse de son bateau. Cet homme comprit peut-être l'indigne fausseté que je commettais en ce moment, et, pour m'en punir, ne répondit rien. Enfin, après mainte tentative, mainte digression qu'il n'accueillait que par un froid mutisme ou quelque sec monosyllabe, je crus que j'allais en venir à vaincre sa taciturnité et à obtenir de lui les renseignemens de l'homme pratique, bien préférables souvent à ceux de l'érudit. Je venais de parler de la mer du Nord; cette mer me conduisit à la Méditerranée; je prononçai le nom de Marseille, et il se trouva que mon silencieux pilote, dans le cours de ses excursions, avait vu la Canebière. — Oh! Marseille! s'écria-t-il, *de goed vijn!* Oh! le bon vin! — Quel bonheur, me dis-je, que le vin de Marseille lui ait semblé doux; voilà sa langue déliée, et à l'aide de quelques transitions, de là-bas je le ramènerai bien ici. — Mais quand je repris l'entretien, il répéta de nouveau son enthousiaste exclamation de buveur, *de goed vijn!* et

ce fut fini. Mes courageux efforts n'en tirèrent pas une parole de plus. Las de lutter vainement contre un tel silence, je m'appuyai sur le bord de la barque, et je me mis à regarder le pays.

C'est bien par là que j'aurais commencé si j'avais été dans mon cher pays de Suède, et il est probable que là, au milieu des belles plaines parsemées de lacs, des montagnes pittoresques, des forêts imposantes, je n'aurais pas cherché avec tant d'avidité l'entretien d'un batelier. Mais que le lecteur daigne se représenter ma situation. Je suis seul avec cet inflexible pilote, à l'extrémité d'une lente embarcation, au milieu d'une contrée plate dont j'ai déjà depuis long-temps observé et dont j'observerai pendant plusieurs semaines encore l'aspect uniforme et le ton verd ou grisâtre. Le canal qui nous porte débonnairement sur son onde pacifique est, à vrai dire, une œuvre fort louable. Il enrichit le commerce d'Amsterdam, il fait la joie des Hollandais, l'orgueil du souverain qui en a ordonné la construction et des ingénieurs qui l'ont exécuté. J'ai lu dans mainte consciencieuse statistique tout ce qu'il a fallu vaincre d'obstacles pour mener à bonne fin cette entreprise industrielle et tout ce qu'elle a coûté; mais je me souviens des cascades écumantes de la Finlande, des beaux fleuves d'Allemagne, des ruisseaux argentés de la Suisse, et, le dirais-je? je préférerais le plus humble filet d'eau tombant d'une pointe de rocher, la plus petite source gazouillant dans son lit de mousse, à cette onde impassible qui n'a ni colère ni murmure. A droite et à gauche de ce canal, très précieux du reste, j'aperçois une terre humide et marécageuse, des maisons en briques couvertes de jonc, isolées l'une de l'autre, enfermées pour la plupart dans une enceinte de petits fossés ou de petits canaux. Le jour, on jette une planche sur le fossé pour communiquer avec les voisins; le soir, on retire ce pont mobile, et voilà l'habitation gardée comme une forteresse; et l'on s'en va ainsi d'écluse en écluse, et le lieu que l'on va voir ressemble à celui que l'on quitte, et rien ne rompt l'uniformité du tableau, si ce n'est, de temps à autre, l'apparition d'un gros navire qui s'en revient des Indes le ventre plein de tonnes de sucre, de clous de girofle et de tabac. Le lourd édifice occupe le tiers de la largeur du canal et se prélasse sur l'eau comme un serviteur de bonne maison qui rapporte une fortune à ses maîtres. Pour peu qu'il y ait entre ciel et terre un souffle de bon vent, on met toutes les voiles dehors; mais ce n'est là qu'un moyen très faible d'avancer sur une eau sans mouvement, et quinze ou vingt chevaux attelés au gaillard d'avant traînent à pas comptés le riche navire, comme un parvenu qui, après

avoir bravé courageusement les hasards de la fortune et surmonté les périls d'une vie aventureuse, prétend achever à son aise le cours de son pélerinage en ce monde. Les matelots, appuyés contre les bastingages ou perchés comme des mouettes sur les enfléchures, attachent sur nous un regard où se trahit une touchante émotion. Ils ont fait le voyage des Indes et il y a long-temps qu'ils n'ont vu le trekchuit national, l'embarcation bien-aimée qui les portait d'un village à l'autre dans leur première jeunesse. L'un d'eux nous hèle du haut d'une tonne; il vient de reconnaître dans notre pilote un enfant de son hameau, et il lui demande avec anxiété des nouvelles de ceux qu'il a quittés il y a près d'un an, et auxquels il a maintes fois pensé. Le pilote monte sur un banc et lui crie : Ta femme et tes enfans vont bien, ton père a bu avec moi à la dernière kermesse, et l'on t'attend pour la noce de ta sœur. La figure du matelot s'épanouit à ces paroles, et il y répond par un cri expressif, par un remerciement qui vient du fond du cœur. Oh! agitations et bonheur de la vie de marin, ceux qui ne vous connaissent pas peuvent-ils vous comprendre, et ceux qui vous connaissent peuvent-ils vous dépeindre?

Pendant que je fais ces observations, le brouillard hollandais, qui depuis le matin couvre le ciel et enveloppe l'horizon, devient de plus en plus noir et épais, et se résout en une pluie froide et pénétrante. Le pilote revêt son caban et se plonge la tête dans un lourd capuchon. Moi qui n'ai pas la même ressource, je suis forcé de rentrer dans la cabine. Les trois Hollandais tirent toujours de longues bouffées de leurs pipes en terre. Le Belge, qui affecte des airs plus civilisés, tient délicatement du bout de ses doigts un mauvais cigarre. La chambre est noire comme un four, et la conversation tourne au sentiment. Le Belge, dans son humeur sarcastique, avait blessé au vif le cœur de ses compagnons de voyage. Il avait mis en doute les facultés affectueuses des Hollandais, et ceux-ci lui répondaient naïvement et gravement par des histoires dont ils avaient été eux-mêmes ou les témoins, ou les héros. — Oui, monsieur, disait l'un d'eux que je voyais très imparfaitement à travers la fumée, mais qui avait une bonne et honnête physionomie, oui, c'est un fait singulier, et je puis bien vous le raconter. — Eh bien! voyons, dit le Belge en croisant ses jambes et en se redressant de l'air d'un homme qui se pose en critique, et qui voit arriver une victime.

Le Hollandais nettoya sa pipe, la remplit de tabac, et commença ainsi : — Il y aura bientôt vingt ans, qu'un jour d'octobre j'arrivais à Utrecht pour y faire des études en droit. J'étais le cadet d'une famille

nombreuse, et mon père ne pouvait me donner chaque mois qu'une somme très modique. Je m'installai dans un des quartiers les plus modestes de la ville, je me mis en pension avec quelques étudians pauvres comme moi, et je cherchai dans le travail, dans l'accomplissement rigoureux de mes devoirs, la satisfaction que les étudians riches ou insoucians s'en allaient chercher dans le monde et les fêtes. Malgré toutes mes précautions, malgré mes sévères calculs d'économie, j'avais bien de la peine, avec mon humble revenu, à joindre, comme on dit, les deux bouts. Plus d'une fois je m'assis pensif dans ma chambre, n'ayant pour tout dîner qu'un morceau de pain et pour me réchauffer au cœur de l'hiver qu'un dernier quartier de tourbe auprès duquel je grelotais tandis que mes compagnons d'étude passaient dans la rue, riant, chantant, courant au théâtre et au cabaret. Mais alors je songeais à mon pauvre père qui s'imposait lui-même de rudes privations pour pouvoir me donner mon modique traitement; et plutôt que d'ajouter à ses sacrifices, j'étais bien décidé à souffrir la faim et le froid. L'hiver se passa ainsi, et je voyais arriver le printemps avec la joie des malheureux qui, par un beau jour de soleil, sortant de leur retraite obscure et s'en allant errer à travers les prés en fleurs, se croient riches de toute la richesse que la nature étale autour d'eux. Un évènement inattendu, un hasard, vint tout à coup mettre fin aux inquiétudes matérielles qui m'attristaient souvent. Pour m'en aller de ma demeure aux cours de l'Université, je passais régulièrement deux fois par jour dans une petite rue assez sombre, et habitée par des ouvriers ou des marchands de troisième ordre. J'avais vu plus d'une fois une femme déjà âgée qui occupait un magasin de porcelaines chinoises, ou pour mieux dire de bric-à-brac, et qui, chaque fois que je passais, se trouvait debout sur sa porte et fixait sur moi un regard attentif. Pendant assez long-temps, je remarquai les apparitions régulières de cette femme sur le seuil de son magasin sans y attacher aucune importance, sans qu'il s'en suivît dans mon esprit aucune réflexion. Cependant mes amis avaient fait la même remarque, et ils me la communiquèrent. Peu à peu elle me préoccupa, et en détournant de temps à autre la tête à distance, j'observai que cette femme, immobile et attentive, me suivait constamment de l'œil, et ne rentrait dans son magasin que lorsqu'elle ne pouvait plus me voir. Inutile de dire que, lorsque la sympathie de la marchande de bric-à-brac fut ainsi constatée et les témoignages à l'appui reconnus et répétés par tous mes camarades, il en résulta à la table où nous nous réunissions chaque soir pour

prendre notre modeste repas des éclats de rire et des plaisanteries assez grotesques. La bonne dame n'était plus jeune. A travers l'étoffe légère de sa coiffure, on ne voyait que des cheveux blancs, et les rides de son visage annonçaient bien soixante ans. Son nom ajoutait encore une autre singularité aux sentimens romanesques que nous lui supposions. Elle s'appelait Elvina Teederhart (cœur tendre). Parfois, quand mes amis me voyaient le front soucieux, l'esprit préoccupé de quelque ennui: Console-toi, me disaient-ils, le ciel t'accorde un cœur tendre dont soixante ans n'ont pu refroidir l'ardeur. — Il y avait en moi je ne sais quel sentiment confus qui protestait contre ces plaisanteries; peu à peu cependant, soit par faiblesse, soit par entraînement, je m'y laissais aller et je riais franchement de ce qu'on appelait alors ma bonne fortune. Mais un jour que je me trouvais à quelques pas de distance de mes camarades dans la rue de la marchande, la bonne femme étant déjà sur sa porte, l'un d'eux me cria, en parodiant une de nos élégies: Accours, accours, ô trop tardif amant, ta jeune beauté t'attend; — puis il lança un regard sardonique sur la marchande, et s'éloigna en poussant un éclat de rire répété par ses compagnons. Au même instant j'arrivais devant la boutique. Je vis la pauvre femme rougir et pâlir. Elle jeta sur moi un regard d'une douceur et d'une tristesse inexprimables, puis elle s'enfuit au fond de son magasin. Je m'éloignai en silence, la tête baissée, mécontent de mes amis, mécontent de moi, poursuivi par je ne sais quelle vague inquiétude qui ressemblait à un remords. Comment ai-je pu, me disais-je, permettre que cette femme devînt le jouet de mes amis? Qu'a-t-elle fait pour mériter un tel affront? et comment me suis-je associé moi-même à d'indignes plaisanteries?

Cette fois-là, il me sembla que la leçon de notre professeur était bien longue. J'essayai en vain d'y prêter quelque attention, et dès qu'elle fut achevée, je me hâtai d'accourir dans la rue de Mme Teederhart; de loin, mon regard la cherchait avec une secrète sollicitude sur le seuil de sa porte, mais elle n'y était pas. En approchant de sa demeure, je m'arrêtai comme un flaneur devant les vitres des magasins, je passai devant le sien lentement, et un peu plus loin je m'arrêtai de nouveau et tournai la tête de ce côté; attente inutile. Elle ne parut pas. Le lendemain et le surlendemain, je refis plusieurs fois et avec plus de lenteur encore la même promenade, sans être plus heureux. La porte de son magasin était ouverte, mais il semblait désert; je n'y vis qu'un gros chat bien fourré, à moitié endormi entre deux vases de Chine, qui m'observait du coin de l'œil, et semblait réfléchir dans son demi-sommeil à mes allées et venues.

Cette disparition subite d'une pauvre femme qui paraissait prendre plaisir à me voir, et que je croyais avoir offensée, augmenta mes regrets et mes perplexités. Je m'exagérais tout à la fois, et le sentiment d'intérêt mystérieux que j'avais pu lui inspirer, et la faute commise envers elle; puis je voyais toujours ce regard si triste et si doux, qu'elle avait laissé tomber sur moi, au moment où mes camarades la tournaient en dérision, et j'éprouvais une tristesse toute nouvelle, une tristesse mêlée de repentir, que j'essayais en vain de surmonter; et quiconque m'eût vu alors, marchant d'un pas rêveur dans la rue, le front soucieux, l'œil inquiet, m'aurait pris pour quelque amant langoureux. Rien n'est plus uniforme que l'expression de nos émotions : celle du remords est souvent triste comme celle de l'amour, et les soupirs de la douleur ressemblent aux accens de la joie. Enfin, le troisième jour, je revins devant le magasin de M[me] Teederhart, et, ne la voyant pas apparaître, je résolus de mettre fin à mon anxiété, d'entrer chez elle, et de lui demander pardon de la scène cruelle qu'elle avait subie malgré moi, et que je me reprochais pourtant comme si j'en avais été coupable. Je m'approche avec une émotion singulière, j'hésite, je m'éloigne, je reviens; j'avais une timidité d'enfant. Je franchis le seuil de la porte, et je m'arrête encore, et je regarde, comme si j'avais peur que des voisins n'observassent sur mon front, dans mes yeux, dans ma démarche, la pensée qui m'agitait, comme si cette pensée si pure et si candide pouvait donner lieu à quelque fâcheuse interprétation. Admirable ingénuité de la jeunesse. J'ai lu depuis quelques romans, et j'ai retrouvé dans le récit et la description d'un sentiment d'amour tout ce que j'éprouvais alors dans l'émotion d'une pensée reconnaissante, craintive, et presque filiale. Au moment où j'étais là, immobile, incertain, ne sachant si je devais faire un pas de plus en avant, ou rétrograder, celle que je cherchais avec tant d'agitation ouvre tout à coup une porte vitrée à travers laquelle elle m'observait, s'avance et me salue avec un doux sourire. — Pardon, madame, lui dis-je, en me sentant rougir et en balbutiant. — Oh! je sais ce que vous voulez me dire, s'écria-t-elle, en posant sa main sur mon bras pour mieux m'interrompre, j'ai été fort affligée des paroles de vos amis, mais je suis sûre que vous êtes parfaitement innocent de cette grossière et sotte injustice; j'ai suivi depuis trois jours, sans que vous m'ayez vue, vos mouvemens et votre inquiétude; je vois que vous êtes bon, et je me réjouis d'une circonstance qui achève de me révéler ce que j'avais déjà pressenti. Asseyez-vous.

Je m'assis sur un vieux fauteuil en chêne sculpté qui était là, entre

toutes les raretés de son magasin. Elle resta un instant debout devant moi, silencieuse et me regardant d'un regard qui m'étonnait et me troublait; puis elle s'assit à côté de moi, et, me prenant la main : — Comment vous appelez-vous? me dit-elle. — Charles. — Charles! s'écria-t-elle, est-ce vrai? Oh! mon Dieu! quelle singulière chose! Est-ce que vous vous appelez Charles. Dites, ne me trompez-vous pas? Mais pourquoi me tromperiez-vous? quelle méchante idée! Vous vous appelez dônc Charles, Charles? — Et sa voix était très émue, et son regard pétillait en se fixant sur le mien; elle s'arrêta un instant et reprit le cours de ses questions : — Quel âge avez-vous? — Vingt ans. — Vingt ans! c'est bien cela!... Allons, allons, mais je suis une folle; que devez-vous penser de moi? Et pourtant!... Elle s'arrêta encore, mit sa main dans la mienne, et me dit d'une voix affectueuse : — Écoutez, monsieur Charles; voulez-vous bien faire un grand plaisir à une pauvre solitaire que vous ne connaissez pas? voulez-vous venir dîner ici dimanche prochain, et non-seulement ce dimanche-là, mais tous ceux qui suivront, quand vous n'aurez toutefois point d'invitation plus agréable? Car moi, je ne suis qu'une vieille femme, une marchande de bric-à-brac, et vous êtes un étudiant à l'Université, et vous avez vingt ans! — Oh! je viendrai, m'écriai-je avec une assurance subite dont je me sentis étonné; et rien ne m'empêchera de me rendre à votre invitation. — Eh bien! merci, merci, me dit-elle; retournez maintenant dans votre petite chambre, car je sais que vous avez une petite chambre avec toutes sortes de livres très savans, et que vous êtes fort studieux; allez, je vous attends dimanche. — A ces mots, elle me tendit encore la main, puis se retira; et moi, je sortis en proie à une émotion étrange, ne sachant ce que je devais penser de cette entrevue, de ces paroles affectueuses, de ces regards si vifs, et me réjouissant pourtant de tout cela comme d'un évènement heureux. A quelques pas de distance, je me retournai, et je vis M[me] Teederhart qui penchait la tête hors de sa boutique pour me suivre du regard, et je me dis comme elle: quelle singulière chose! Mais il me semblait que j'avais la conscience soulagée d'un lourd fardeau.

En rentrant dans la maison où je demeurais, je trouvai mes amis assemblés dans le corridor, et causant d'un air de mystère à voix basse. L'un d'eux, m'ayant vu entrer chez la marchande, était venu en toute hâte le raconter aux autres, et là-dessus des commentaires, quels commentaires! et, lorsque j'arrivai, des plaisanteries, des paroles amères et froissantes. — C'est une folle, me disait l'un; je le sais

d'un de ses voisins qui la voit, depuis plusieurs années, vivre de la façon la plus bizarre, ne sortant pas, ne rendant aucune visite et ne parlant à personne. — C'est une vieille avare, disait un autre, qui s'enferme pour rogner des écus et compter ses pièces d'or cousues dans des lambeaux d'étoffe. — Bah! disait un troisième, c'est tout simplement une de ces bonnes créatures qui ont une prédilection toute particulière pour les promesses du diable, et qui voudraient retrouver à soixante ans ce qui les charmait à vingt. — C'est une femme excellente! m'écriai-je avec colère, une femme dont je ne souffrirai pas que l'on parle mal devant moi; et je rentrai dans ma chambre, laissant mes officieux conseillers fort étonnés de ma vive réponse.

Le surlendemain de ce jour était un dimanche. A l'heure de dîner, j'entrai chez Mme Teederhart. J'avais mis, pour me rendre à son invitation, mon plus bel habit, ma cravate brodée par une de mes sœurs, mon gilet à fleurs, don d'une marraine généreuse, et, en me regardant dans mon petit miroir d'étudiant, je dois dire que je ne me trouvais pas trop mal. J'arrive dans une jolie chambre située au fond du magasin. Quelques meubles simples, mais de bon goût, la décoraient. Un tableau couvert d'un crêpe noir et suspendu à la muraille en faisait le principal ornement. Des vases de fleurs garnissaient la cheminée, et la table, posée sur un tapis tout neuf, était couverte d'une nappe damassée et de très beaux couverts en argent. La marchande, occupée encore comme une bonne maîtresse de maison hollandaise à surveiller le dîner, suspendit sa tâche pour venir au-devant de moi et me remercia avec effusion d'avoir tenu ma promesse. Une jeune servante rangea les assiettes, disposa dans un ordre symétrique les verres et les bouteilles, et nous nous mîmes à table. De ma vie je n'avais vu, même aux jours de fête de ma famille, un dîner aussi splendide, et cependant Mme Teederhart le trouvait encore trop mesquin. Elle grondait sa servante de n'avoir pas choisi un poisson plus rare, des poulets plus gras. Elle me versait dans une coupe de verre de Venise du vieux vin de Bordeaux et s'excusait de me recevoir si mal, et, me regardant boire et manger, semblait elle-même ne prendre aucun goût à tout ce qui était devant elle. Vers la fin du dîner, elle m'adressa quelques questions sur ma famille, sur mon pays, sur mes projets, et chacune de mes réponses était accueillie par elle avec l'expression d'une touchante sympathie. Après deux ou trois heures d'un entretien pendant lequel elle m'avait plus d'une fois ému par ses témoignages d'intérêt, comme je me disposais à sortir, elle me tira à l'écart et me dit : « Vous m'avez accordé une

faveur dont je suis reconnaissante, en me donnant ces doux momens enlevés à votre dimanche; accordez-m'en une autre. Tenez, je sais que vous n'êtes pas riche, vous me l'avez avoué à moi-même, et seul dans cette ville, avec vos faibles ressources, vous devez éprouver bien des privations. Permettez-moi de remettre entre vos mains un peu de mon superflu. En vous faisant cette offre, j'obéis, j'en suis sûre, à la volonté de la Providence, qui m'a dotée au-delà de mes besoins, sans doute pour que je puisse aussi à mon tour doter de quelque don ceux qui en sont dignes. Prenez, dit-elle en me mettant une pièce d'or dans la main; et voyant que je m'éloignais par un brusque mouvement : Oh! je vous en conjure, ne refusez pas cette modique offrande; songez que c'est une obole que je n'enlève à personne, dont je puis librement disposer et que vous me rendrez un jour... oui, un jour, quand vous serez riche et heureux comme vous méritez de l'être.— Et en parlant ainsi, elle attachait sur moi un regard tendre et suppliant; puis, glissant une pièce d'or entre mes doigts, elle me serra la main et disparut en me criant : — A dimanche! Allez, et que Dieu vous bénisse.

Plusieurs dimanches se passèrent de la sorte, moi toujours empressé de revenir m'asseoir dans sa demeure, elle toujours plus heureuse de me voir, me choyant, m'entourant de soins délicats, m'interrogeant avec une sollicitude toute maternelle sur mes études, sur mes besoins, sur mes rêves de jeune homme. Tantôt elle souriait de mes récits ingénus, tantôt elle m'encourageait dans mes travaux, elle applaudissait à mes projets d'avenir, et quand parfois il se trouvait dans mes paroles quelque chose de répréhensible, elle m'adressait des reproches avec une douce et caressante autorité.

J'aurais bien voulu pénétrer aussi dans l'histoire de sa vie, interroger ses souvenirs. Il y avait dans l'expression habituelle de son regard, dans la lente accentuation de sa voix, un caractère de tristesse qui m'intéressait et que je ne savais comment expliquer. A voir sa physionomie ouverte et prévenante, ses grands yeux bleus dont l'âge n'avait pu éteindre l'éclat, ses lèvres qu'entr'ouvrait à certains momens un doux sourire, ce visage d'une coupe fine et gracieuse, on se disait qu'elle avait dû être belle, et je me demandais si le mystère répandu sur sa vie ne cachait pas une de ces passions mal assoupies dont la beauté est souvent le jouet, si sa tristesse n'était pas née d'une de ces amères déceptions du cœur, d'un de ces souvenirs opiniâtres et profonds que le temps efface si lentement, si jamais il les efface. Mais chaque fois que j'avais tenté de la ramener

aux jours de sa jeunesse, je l'avais vue devenir tout à coup si sérieuse et fixer sur moi un regard si douloureux, que je m'étais amèrement repenti de mon indiscrétion. J'aurais pu, à l'aide de mes amis, faire interroger les voisins, mais j'aurais eu honte d'employer un tel moyen pour apprendre ce que ma bienfaitrice ne voulait pas me dire elle-même. Que m'importait d'ailleurs cette histoire mystérieuse du passé? Que m'importait ce qu'il y avait d'étrange, d'inexplicable, dans son affection pour moi? N'étais-je pas heureux de cette affection? n'avais-je pas pour cette femme, près de laquelle le hasard m'avait amené, un respect, un attachement filial, et n'était-elle pas pour moi indulgente et tendre comme une mère? Chaque fois que je revenais la voir, mon cœur s'ouvrait à elle avec plus d'abandon. Nous restions seuls après dîner dans son petit salon, et nous passions là des heures entières à causer comme si nous nous connaissions depuis long-temps. Chaque dimanche, son ingénieuse sollicitude lui faisait trouver quelque nouveau moyen de m'enrichir en ménageant ma délicatesse, et quand j'hésitais à accepter ses dons : — Prenez, prenez, me disait-elle; je vous dois une illusion qui est un bonheur. C'est Dieu lui-même qui vous a amené près de moi pour nous donner à tous deux ce dont nous avions besoin, à vous une tutelle généreuse, à moi un peu de joie mensongère dans mes regrets.

Un jour que je refusais plus opiniâtrément encore que de coutume d'accepter tout ce qu'elle m'offrait, elle me dit d'un ton moitié riant et moitié sérieux : — Je ne suis pas si désintéressée que vous le croyez; j'ai une grace à vous demander... puis s'interrompant tout à coup : Oh! non, je n'oserais pas; c'est une chose folle que vous ne comprendriez pas et qui me rendrait peut-être bien ridicule à vos yeux. — Non, parlez, lui dis-je; parlez, je respecte aveuglément toutes vos volontés et je ne donnerai jamais à tout ce qui viendra de vous qu'une noble et sérieuse interprétation. — Eh bien! je voudrais.... mais en vérité, c'est un enfantillage qui va vous paraître étrange; je voudrais vous voir venir un jour chez moi revêtu d'un habit vert avec des boutons de métal et un gilet de pluche bleu. Ce vêtement là n'est plus de mode, et vous n'oseriez vous montrer ainsi devant vos camarades, mais voulez-vous bien le porter une fois, une seule fois pour votre vieille amie? — Oui, m'écriai-je avec le même accent d'enthousiasme que j'aurais mis à formuler une résolution héroïque; je viendrai chez vous ainsi vêtu, et non pas une fois, mais toujours si vous le désirez.

En la quittant, je courus chez le tailleur, qui trouva fort étrange

que je voulusse être habillé comme on l'était il y a vingt ans, mais ses objections ne pouvaient m'émouvoir, et il se mit à l'œuvre.

Le dimanche suivant, j'entre chez Mme Teederhart, avec mon habit à larges basques tombant au-dessous du jarret, et mon gilet descendant jusqu'au milieu du ventre. Les passans s'arrêtaient pour me voir dans la rue, et si nous avions été au temps du carnaval, on aurait pris ce costume suranné pour une mascarade. Mais je me souciais peu des remarques que l'on pouvait faire, je ne songeais qu'au bonheur de remplir le désir de ma bienfaitrice, bien que ce désir me parût, à vrai dire, une fantaisie un peu étrange. En me voyant, Mme Teederhart pousse un cri, puis s'approche et me regarde en silence des pieds à la tête, et joint les mains, et me regarde encore avec une expression étonnante de joie et de surprise. Puis me conduisant au fond de son salon : Attendez, me dit-elle, il manque encore quelque chose à votre toilette. Elle s'approche d'une armoire, en tire une longue cravate blanche brodée, la met à la place de mon col de satin, me regarde et s'écrie : O mon Dieu! ô mon Dieu! et me prenant les mains dans les siennes, me contemple l'œil ému, le cœur agité, sans pouvoir proférer une parole. Tandis que nous étions là debout tous deux, elle, muette, et moi cherchant à deviner le secret de son émotion, tout à coup entre une de ses amies, qui me regarde et s'écrie : *Herr Jesus!* c'est M. Charles! A ce nom magique, Mme Teederhart met ses mains sur son visage, pousse une exclamation de douleur, et s'enfuit dans une autre chambre. — C'est M. Charles, répète son amie, et m'observant encore de plus près : — Vraiment! vraiment! a-t-on jamais vu une ressemblance pareille! — Mais, qui donc, m'écriai-je, est ce M. Charles que vous connaissez? — Quoi! vous ne le savez pas? Le fils de mon amie, le fils adoré qu'elle pleure toujours. — Et s'approchant du grand tableau voilé que j'avais remarqué le premier jour de mon arrivée chez Mme Teederhart, elle ôte le crêpe qui le recouvre, et je vois un jeune homme de mon âge, vêtu comme je l'étais en ce moment, et si semblable à moi, qu'un peintre n'aurait pu faire mon portrait avec plus d'exactitude, qu'un miroir n'aurait pu mieux refléter les traits de mon visage. — Oh! pauvre femme, m'écriai-je! Pauvre malheureuse mère! A présent, je comprends tout ce qu'elle a souffert, toutes les joies menteuses et les cruels regrets qu'elle a dû éprouver en me voyant.

Au même instant, Mme Teederhart parut. Elle était pâle et défaite, et l'on voyait à ses yeux rouges qu'elle venait de pleurer. « Chère Thérèse, dit-elle à son amie; revenez me voir bientôt, et mainte-

nant, laissez-moi tout entière à mes souvenirs. » Son amie lui serra la main en silence, et s'éloigna. La pauvre mère abattue et oppressée s'assit; puis, me prenant la main et jetant un regard sur le portrait dégagé de son voile : « Vous savez tout, à présent, me dit-elle; vous savez pourquoi j'ai été si vivement émue en vous voyant par hasard passer un jour devant ma demeure, pourquoi j'ai cherché à vous voir plus souvent, et pourquoi je vous ai aimé. Pardonnez-moi si l'affection que je vous ai témoignée s'adressait moins à vous qu'à un souvenir. Je n'ai cherché d'abord en vous, je dois l'avouer, qu'une ressemblance; mais, après avoir trouvé celle de la physionomie, qui aurait bien pu ne produire dans mon esprit qu'une impression passagère, j'ai trouvé celle de l'ame et du caractère, qui m'a de plus en plus inspiré je ne sais quel indicible sentiment de tendresse et de reconnaissance, comme si vous aviez vous-même préparé cette ressemblance pour me donner un bonheur illusoire, un doux mensonge, un rêve. Hélas! celui dont vous voyez ici le portrait, celui qui vous ressemble tant et dont, par une singulière fatalité, vous portez le nom, il était, comme vous, jeune, bon, honnête. Malheureusement, il n'était pas si raisonnable que vous, il aimait les entreprises hardies, les rêves aventureux. Ce salon, où vous trouvez du luxe, lui semblait trop pauvre, cette ville trop obscure, ce pays trop étroit; il voulait s'élancer dans l'espace, tenter les grandes choses. Les voyages les plus lointains, les projets les plus périlleux étaient ceux qui souriaient le plus à sa vive et ardente imagination. Je pouvais lui laisser une fortune assez considérable, car, quoique je ne sois qu'une marchande de bric-à-brac, je ne compte point parmi les plus pauvres d'Utrecht. Mais la fortune ne lui suffisait pas, il voulait la gloire, la gloire des dangers, des explorations hasardeuses, des succès incertains, la gloire des Houtman, des Heemskerk, ces vaillans voyageurs de la Hollande. Que de fois, le voyant si désireux de s'élancer sur les flots de l'Océan, ne lui ai-je pas dit, comme la pauvre mère dont parle le poète de la Frise, Gijsbert Japick : Charles, Charles, pourquoi veux-tu partir? la ville qui t'a vu naître est-elle donc si petite, la maison qui t'a abrité est-elle si triste, le cœur de ta mère est-il si pauvre, que tu ne puisses trouver dans l'aspect de cette ville, dans les joies du foyer paternel, dans la tendresse sans bornes qui a veillé sur ton enfance, un aliment suffisant pour ton ame et ton imagination? Mais son père, dont l'autorité aurait soutenu la mienne, était mort; mes vœux et mes prières furent inutiles. Cet enfant bien-aimé, ce fils unique partit. Il y a aujourd'hui vingt ans que je lui disais adieu sur la rade d'Am-

sterdam; il y a aujourd'hui vingt ans que je le voyais pour la dernière fois. Il périt dans un naufrage, et depuis le jour où j'ai appris cette affreuse nouvelle, je n'ai pas connu une pensée de joie jusqu'au moment où je vous ai remarqué, où, me livrant à une folle erreur, j'ai tâché de confondre l'image gravée dans ma mémoire avec celle qui vivait devant mes yeux. Mais votre présence m'affligeait en me consolant, et je ne pouvais vous parler de ce fils dont vous me rendiez le souvenir plus vif et plus saisissant. Vous avez dû me trouver parfois bien bizarre, n'est-ce pas? Maintenant vous savez tout; maintenant que vous voyez combien j'ai souffert, aimez-moi encore un peu, si ce n'est par reconnaissance, au moins par pitié. — Et comme, par l'effet même de mon émotion, je tardais un instant à lui répondre : Oh! dites-moi, s'écria-t-elle, dites-moi du moins que je ne cesserai pas de vous voir, que vous ne vous en irez pas, comme mon malheureux Charles, tenter les hasards d'une périlleuse navigation. Je vous le demande, non-seulement pour moi, qui ne suis que votre vieille amie, mais pour votre mère. Hélas! si vous saviez ce qu'il en coûte au cœur des pauvres mères, de voir leurs fils partir pour les pays lointains et de les sentir errans sur les vagues quand le vent gronde et que le ciel est sombre. — Non, lui répondis-je, je n'ai point ces idées aventureuses qui nous portent à quitter le sol natal et à nous en aller au loin chercher le vague bonheur qui nous est apparu dans nos rêves. Je resterai ici, près de vous, près de mes parens; je deviendrai un honnête magistrat, un pacifique citoyen d'Utrecht, un bon père de famille, m'en allant chaque jour régulièrement au tribunal, et le soir fumant paresseusement ma pipe en prenant une tasse de thé. Voilà mon avenir, et je n'en désire pas d'autre. — C'est bien, c'est bien, dit la pauvre mère. Ah! pourquoi mon fils n'a-t-il pas eu ces idées de calme et de vie bourgeoise! je le verrais encore là, et je serais la plus heureuse des mères. Mais vous me restez du moins, vous qui êtes son image, vous qui trompez parfois mon cœur par votre ressemblance avec lui, vous me restez, et je remercie le ciel, qui, dans mon malheur, me donne, comme un dernier rayon de joie, cette dernière illusion.

Dès ce moment, les liens qui s'étaient établis entre M[me] Teederhart et moi se resserrèrent de plus en plus. Je revins d'abord la voir chaque jour, et puis plusieurs fois par jour. Depuis que j'avais pénétré dans le secret de sa douleur, je comprenais tout le charme de son illusion, et j'éprouvais un vif sentiment de joie à penser que ma présence pouvait adoucir ou suspendre l'amertume de ses regrets.

Chaque jour aussi la pauvre femme redoublait envers moi de soins et de tendresse. Il n'était sorte de moyen ingénieux qu'elle n'imaginât pour deviner un de mes désirs ou pour satisfaire une de mes fantaisies. On eût dit que, comme je tenais la place de son fils, elle avait peur de me voir partir ainsi que lui, et toutes ses prévenances, tous ses dons, toutes ses paroles affectueuses, étaient autant de pieux artifices pour me retenir plus fortement près d'elle.

Quelques années se passèrent ainsi. Ceux qui d'abord ne l'avaient regardée que comme une femme bizarre furent vivement émus en apprenant ce qu'elle avait souffert, et mes amis, qui s'étaient moqués de ses prévenances envers moi, vinrent l'un après l'autre lui demander pardon de la scène qui l'avait effrayée. Mon cours de droit était fini, mais je restai à Utrecht, poursuivant en dehors des leçons universitaires quelques études spéciales. Mon père et ma mère vinrent me voir. Je les conduisis chez elle. — Laissez-moi votre Charles, leur dit-elle, j'aurai soin de lui; c'est mon fils adoptif. Je ne veux pas l'obliger à changer de nom, je ne veux pas le dérober à votre affection. Encore quelque temps, et il vous reviendra tout entier, et si je ne fais pas, selon la coutume, un contrat par-devant notaire pour lui donner son titre d'adoption, c'est que le meilleur de tous les contrats est là, ajouta-t-elle en mettant la main sur le cœur.

Elle mourut en me donnant sa bénédiction, et je la pleurai comme une mère. Son testament m'instituait son héritier absolu. Je n'ai point d'autre parent, écrivait-elle à la fin de ses dispositions, qu'une vieille cousine fort riche. Si Charles veut lui offrir une portion de ma fortune, je le lui permets, mais je le prie en grace, et c'est le dernier vœu d'une mourante, de conserver la plus grande part. Elle instituait de plus une rente annuelle de 100 florins, et à perpétuité, pour la femme de quelque pauvre marin qui aurait perdu un fils dans un naufrage. J'acquittai ce legs pieusement, j'allai trouver la cousine qui ne voulut rien recevoir de l'héritage dont je lui offrais une part, et je restai maître d'une fortune inespérée. L'année suivante, je me mariai; je devins juge à Utrecht; mon fils aîné s'appelle Charles, ma fille porte le nom de ma bienfaitrice, et ma femme, mes enfans et moi, nous prions chaque jour pour elle. »

Le Hollandais, ayant achevé son récit, détourna la tête, et je le vis passer la main sur ses yeux comme pour essuyer une larme. Son compagnon, qui était un gros et gras personnage dont les membres un peu lourds avaient été évidemment fortifiés par une ample consommation de rosbeef, et les joues roses colorées par l'usage du genièvre,

prit la parole et dit : Voilà une histoire qui prouve bien que les Hollandais ne sont pas, comme certains voyageurs mal avisés se plaisent à les représenter, des êtres absorbés par la matière; moi j'en sais une encore... Mais voilà que nous arrivons à Niewdiep. — En disant ces mots, il se leva, nous fit un léger salut et sortit. Une jeune femme l'attendait sur le quai, et se jeta dans ses bras avec une joie touchante; deux petits enfans aux joues rondes et roses comme des pommes de Normandie se suspendirent à sa redingote : l'heureux voyageur s'éloigna avec son doux fardeau. C'était peut-être là l'histoire qu'il voulait nous raconter.

J'avais quitté en même temps que lui notre *roem* enfumé, et je regardais avec surprise le tableau qui se déroulait à mes yeux. A la place des plaines marécageuses, des landes arides, des cabanes isolées, dont l'aspect monotone fatigue les yeux, à partir d'Alkmaar, tout à coup j'aperçois de larges et beaux édifices, des magasins de marine et une population animée. J'entends l'officier qui commande une manœuvre sur une frégate, les matelots qui hèlent les cordages, le tambour militaire qui bat dans les rues, et le clairon qui sonne à la porte d'une caserne. Des bâtimens de commerce entrent dans le port, des barques glissent le long des canaux, des portefaix s'en vont le dos courbé sous des sacs de riz ou de café. Nous sommes dans l'entrepôt de la mer du Nord, dans l'un des ports militaires de la Hollande.

Il y a quarante ans qu'à la place de ces édifices, de ces chantiers, on ne voyait encore qu'une pauvre maison de paysan. La création du canal du Nord a fait en peu de temps une ville animée d'une plaine déserte. C'est ici que les navires d'Amsterdam s'arrêtent en revenant des Indes et en y allant; c'est ici que l'on a entassé tout le matériel et l'armement des bâtimens de guerre. Quand un de ces bâtimens part pour quelque contrée étrangère, il vient prendre à Niewdiep ses canons et ses boulets; puis, au retour, il quitte son appareil militaire. On lui enlève ses armes, ses munitions, on lui enlève la plus grande partie de ses voiles, quelquefois même ses mâts, et il entre dans les bassins d'Amsterdam comme un pacifique bourgeois incapable d'offenser qui que ce soit. J'ai vu une fois une magnifique frégate suivre ainsi sa route, le pont vide, les écoutilles fermées, les hunes abattues. Hélas! c'était grande pitié. Vingt-quatre chevaux la traînaient paisiblement le long d'un canal. On eût dit d'un roi vaillant et courageux dépouillé de son armure et enchaîné au paresseux attelage de ces rois fainéans dont parlent nos vieilles chroniques. Comment

les compatriotes de Tromp et de Ruyter peuvent-ils se résoudre, par je ne sais quel calcul d'intérêt matériel, à humilier ainsi plusieurs fois dans l'année leurs plus beaux bâtimens? Avoir vu la frégate fière et joyeuse s'élancer hors du port, le pavillon au vent, les matelots sur les vergues et la mitraille sur les flancs, aux acclamations enthousiastes de la foule, au bruit des cordages qui roulent sur leurs poulies, des porte-voix qui ordonnent la manœuvre, des sifflets d'argent qui marquent la mesure, des voiles que le vent déroule avec fureur comme s'il allait les déchirer; l'avoir vue bondir sur sa route comme un coursier audacieux, fendre les vagues, braver l'orage, et disparaître dans le lointain comme si elle s'élançait à la conquête d'un nouveau monde, et la voir revenir ensuite si nue, si morne, si lente, hélas! encore une fois, il y a de quoi faire saigner le cœur de quiconque a jamais posé le pied sur un navire.

A Niewdiep, nous prîmes un passager, qui, me voyant contempler avec la curiosité d'un étranger le spectacle offert à mes yeux, m'aborda avec ce sentiment d'hospitalité que l'on trouve toujours aux dernières limites de chaque contrée, et me dit : « Je suis un habitant du Helder, je demeure au bord de notre grande digue, venez ce soir chez moi, vous verrez la mer tout à votre aise. » Il me donna sa carte, et j'acceptai son offre avec joie. Nous glissions de nouveau lentement sur le canal, qui a encore une lieue d'étendue. Sur toute sa longueur s'étend une ligne de petites maisons peintes en rouge, posées au bord de l'eau, suivant ses circuits. On dirait un collier de corail. Chacune de ces petites demeures a un aspect riant et paisible qui plaît aux regards. Celle-ci porte sur ses fenêtres badigeonnées des vases de fleurs. Celle-là, plus ambitieuse, s'abrite derrière un arbre aux longs et verts rameaux déployés comme un éventail. L'une est la tente chérie où le marin revient, au retour de ses longs voyages, goûter le charme du repos et les joies de la famille. L'autre est le cabaret où il retrouve, avec un surcroît de bonheur, sa longue pipe de terre et le genièvre dont les vins de France et les liqueurs du Portugal n'ont pu lui faire oublier l'ardeur enivrante. A chaque pas on rencontre un de ces honnêtes marins qui s'en va mollement goûter les douceurs du *far niente*, en attendant l'heure de repartir, et des enfans qui, à peine débarrassés de leurs lisières, courent dans une barque, comme des canards courent à l'eau. Il y a là une population de six mille ames, dont la mer est le premier élément, et qui ne pourrait adorer que Neptune et Thétis, si elle n'adorait fort pieusement le Christ.

Le Helder est une petite ville élégamment bâtie, jeune et coquette, qui, dans son mouvement ambitieux, s'allonge en droite ligne, et s'allongerait bien plus encore si la mer n'était là pour l'arrêter. Il y a là un singulier mélange de population, des bourgeois, des marchands, des fonctionnaires, des soldats, des navigateurs qui arrivent, d'autres qui partent. C'est le dernier coin de terre hollandaise que le marin salue en s'éloignant, et le premier qu'il aperçoit à son retour. C'est là qu'on vient lui dire adieu, et là qu'on vient l'attendre. Que de vœux échangés sur cette grève entre ceux qui s'en vont et ceux qui restent! Que de larmes versées par de beaux yeux, et quelquefois si vite essuyées! Et la mer est là qui continue à battre le pied de ses remparts, et semble se moquer, dans son éternel soupir, de toutes ces tristesses trompeuses, de tous ces regrets d'une heure.

Auprès de cette petite cité du Helder, s'élève une vaste et puissante forteresse, commencée par Napoléon, et finie par Guillaume Ier. Napoléon avait de grandes vues sur cette côte de Hollande. J'en ferai, disait-il, le Gibraltar du nord; et il était venu lui-même en reconnaître la situation, et il s'était embarqué sur un simple batelet de pêcheur pour voir de plus près les contours du Texel, et établir sa ligne de défense. Des deux forts dont il avait arrêté le plan, l'un portait le nom de Lasalle: on l'appelle aujourdhui le Prince-Héréditaire. L'autre, que l'on nommait le Roi de Rome, a vu son royal titre s'en aller, à la chute de l'empire, avec les autres titres de celui, qui lui-même devait bientôt s'en aller mourir dans une ville autrichienne. Le peuple des villages voisins n'a cependant pas oublié l'auguste nom qui décorait la forteresse naissante du Helder, et plus d'un paysan de la Noord-Holland parle encore avec un singulier sentiment d'enthousiasme de cet homme au regard profond, que l'on voyait passer comme un météore, et qui, de distance en distance, laissait sur ses traces un champ de mort ou une œuvre de géant.

L'idée que Napoléon avait conçue en voyant ici la mer du Nord resserrée entre le rivage de Hollande et celui du Texel, comme la mer Baltique au détroit du Sund entre la côte de Danemark et celle de Suède, a été lentement mais scrupuleusement réalisée. Il y a là trois bastions étendus, casematés, construits de manière à renfermer facilement une nombreuse garnison, qui peuvent envoyer des boulets tout près du Texel, empêcher un bâtiment de franchir le détroit, et défendre ainsi l'entrée du pays. La côte est d'ailleurs protégée à une assez longue distance par des bancs de sable, des brisans et des rochers qui en interdisent l'approche aux bâtimens. Puis, la digue,

garnie de canons, serait encore, en cas d'attaque, un rempart redoutable. Cette digue a près de deux lieues de longueur. Elle s'élève à quarante pieds au-dessus du niveau de la mer, et descend à deux cents pieds de profondeur dans les vagues, sous un angle de quarante degrés. Elle est construite tout entière avec des blocs de pierre arrachés aux montagnes de la Norvége; soutenue à sa base par des quartiers de roc, couverte de terre et de gazon à sa sommité, elle sert de route aux charrettes et de promenade aux bons bourgeois. C'est certainement l'une des œuvres les plus colossales, les plus admirables du génie moderne. Quand on mesure du regard l'étendue et la profondeur de cette muraille de roc, il semble que les habitans de la Noord-Holland doivent n'avoir désormais plus rien à redouter des inondations, et cependant bien peu d'années se passent sans jeter dans leurs cœurs le doute sinistre et l'épouvante. La vague impétueuse, infatigable, monte, grossit sans cesse, et sans cesse vient se briser contre la barrière qui l'arrête. Plus le rempart est ferme, et plus elle semble inflexible dans sa colère, implacable dans ses efforts. Dieu lui a jeté sur certaines rives un grain de sable pour limite; mais quand l'homme entasse pierre sur pierre, et vient aussi lui dire : Tu n'iras pas plus loin; on dirait que l'élément terrible s'indigne à cette voix d'esclave qui parodie la voix du maître, et alors la mer s'élance de toute sa hauteur, et retombe de tout son poids contre l'édifice de l'homme.

Assis au bord du chemin, sur l'un des points les plus élevés de la digue du Helder, je ne me lassais pas de voir cette grande mer du Nord, cette mer qui déjà m'avait emporté au loin et qui semblait encore m'appeler. C'était le soir. A la lueur mobile de la lune, qui tantôt se montrait dans tout son éclat, et tantôt disparaissait sous un nuage, je distinguais d'un côté la grève sablonneuse du Texel, de l'autre des collines arides parsemées çà et là de quelques joncs, traversées seulement par le sentier solitaire du pêcheur, et dans le lointain l'onde immense qui touche à la fois aux froides plages du Nord et aux rives embaumées de l'Orient. Je promenais tour à tour mes regards d'un point à un autre, d'un navire qui voguait dans l'espace à une barque qui rentrait au port, et alors je me sentais de nouveau saisi par cette magie des flots que les anciens personnifiaient dans les sirènes, et je me disais avec je ne sais quel vague désir mêlé de tristesse : Oh! oui, quiconque s'est une fois livré à tes caprices, ô mer terrible et charmante, voudra s'y livrer toujours! et quiconque, du haut d'un navire, a dans ses rêveries prêté l'oreille à ton mur-

mure, croira toujours entendre, dans le soupir du vent, dans le choc de tes flots, une voix mystérieuse qui l'attire et lui parle des pays lointains.

Quand j'arrivai dans la maison de M. E...., qui m'avait invité à passer la soirée chez lui, la table était mise, l'eau bouillonnante sifflait dans la théière, et la servante achevait de l'entourer de tartines de beurre, de tranches de bœuf fumé, de harengs et de fromage, c'est-à-dire de tous les élémens d'un très comfortable souper hollandais. M. E.... me prit par la main en me reprochant doucement d'arriver si tard, puis me présenta à sa femme, à ses filles et à un négociant de ses amis qui avait déjà fait plusieurs fois le voyage des Indes. Entre les personnes réunies chez M. E....., il n'y avait qu'une légère différence d'âge, mais cette différence représentait un siècle pour l'intelligence. La maîtresse de la maison, née en Frise, portait encore la riche et ambitieuse coiffure de sa province, les deux lames d'or sur les tempes, le diadème en brillans sur le front. Elle ne parlait que le hollandais, et ce qu'elle eût bien préféré encore, c'eût été de parler le dialecte de sa province, de sa chère province qu'elle n'avait quittée qu'une fois pour faire un voyage à Amsterdam, et plus tard pour venir au Helder. Les deux jeunes filles au contraire, douces et naïves créatures à l'œil bleu, au visage candide, portaient, selon le dernier numéro du *Journal des Modes*, les cheveux en bandeau et les manches plates. Elles gazouillaient avec un embarras ingénu quelques mots de français, lisaient, sans le secours d'aucune traduction, *Jocelyn* et *les Orientales*, et parlaient du plaisir qu'elles auraient à venir à Paris, pour parcourir les boulevarts, disait l'une, pour aller au spectacle, disait l'autre, et pour assister aux séances de la chambre des députés, ajoutait le père. C'était un homme modeste et instruit qui avait voyagé, étudié, et qui s'intéressait à la fois aux grandes questions d'art, de politique, de science et d'industrie. Il faisait, par sa causerie instructive et variée, un singulier contraste avec son ami, qui aurait fort aimé qu'on ne dît rien ou qu'on jetât de temps à autre, entre deux bouffées de tabac, un mot sur le prix des denrées coloniales. Mais, telle qu'elle était, avec ses différences de goût et de caractère, cette petite réunion me plaisait beaucoup par son air de franchise et de simplicité, et j'étais d'ailleurs reconnaissant de la cordialité avec laquelle on me recevait dans une maison où j'entrais pour la première fois. M. E.... me serrait les mains et me remerciait d'être venu. Sa femme, dans un excès de politesse qui pouvait devenir embarrassant s'il avait con-

tinué, remplissait de morceaux de sucre ma tasse de thé et couvrait mon assiette de tranches de bœuf. Une de ses filles, je crois en vérité que c'était la plus jolie, se leva et vint m'offrir gracieusement une longue pipe d'écume de mer pleine d'un excellent tabac. Je me rappelai l'histoire de ce philosophique paysan d'Allemagne qui s'était jeté à l'eau pour sauver le caniche débile de la dame châtelaine de son village. Quand il monta au castel trempé de la tête aux pieds et portant délicatement sur ses bras le roquet sain et sauf : — Parle, lui dit le seigneur dans le mouvement enthousiaste de sa reconnaissance; que veux-tu que je te donne pour te récompenser de ton courage? veux-tu de l'argent, veux-tu un de mes plus beaux bœufs, veux-tu le champ qui est près de ta ferme? — Non, dit l'honnête paysan, je n'ai pas besoin de tout cela; mais il y a une chose qui me ferait grand plaisir... Si j'osais la demander, je me jetterais bien à l'eau une seconde fois pour l'obtenir. — Voyons, demande? — Monsieur le baron ne se fâchera pas? — Non. — Dame! c'est que c'est bien hardi de la part du pauvre Franz. — Allons, parleras-tu? — Eh bien! je voudrais que Mme la baronne remplît de tabac la belle pipe de monseigneur et me la donnât à fumer. — Le baron fronça le sourcil et serra les dents comme lorsqu'il allait avoir un accès de colère; mais la baronne, qui était douce et bonne autant que belle, apaisa d'un regard son redoutable maître, prit la pipe, la remplit avec ses jolis doigts roses d'un tabac parfumé, et la remit en souriant à Franz, qui s'assit sur la pelouse et fuma délicieusement; et s'il y a jamais eu au monde un être complètement heureux, c'est sans aucun doute Franz, depuis la première jusqu'à la dernière bouffée de fumée qu'il exhala lentement. Plus heureux que Franz, je n'avais pas eu besoin de plonger dans la rivière, de sauver un caniche, pour recevoir des mains d'une charmante jeune fille une pipe choisie, et si je n'ai pas chanté ce narguilé hollandais, c'est que, je vous l'assure, les muses n'ont pas voulu me seconder dans mes intentions poétiques.

Quand nous eûmes satisfait amplement aux vœux hospitaliers de Mme E..., qui ne se lassait pas de nous servir du thé, la conversation devint plus animée, le marchand lui-même fut assez causeur; et de quoi pouvions-nous parler, si ce n'est de l'élément qui est le perpétuel sujet d'entretien des habitans du Helder, de cette mer que nous entendions gémir au pied de la digue, et dont nous voyions à travers la fenêtre les vagues assombries çà et là au passage d'une nuée obscure, et argentées en d'autres endroits par la clarté de la lune? Les deux jeunes filles racontaient avec une émotion naïve

les terreurs qu'elles éprouvaient parfois en entendant, dans les longues nuits d'hiver, le fracas des flots impétueux qui se brisaient au pied de leur demeure, comme au pied d'un navire. Leur père vantait, et à juste titre, le génie, la persévérance des Hollandais qui ne se lassaient pas de lutter contre l'Océan, et le marchand peignait sans s'en douter, en style poétique, la beauté sereine des mers du sud, la phosphorescence des vagues dorées par le soleil, et la tiède haleine des vents alisés. Puis il se mit à parler des croyances superstitieuses des marins hollandais, et je l'écoutai avec un surcroît d'attention : — On ne saurait se figurer, nous disait-il, jusqu'où va la crédulité traditionnelle et l'esprit subtil, rêveur et souvent poétique, de ces bonnes gens, qui ont l'apparence si matérielle. Les physiciens nous donnent, Dieu sait, chaque année et chaque jour assez d'explications sur l'influence des saisons, le mouvement des vents, la force des courans; mais le matelot ne veut point entendre parler de tous ces calculs de la science. Il a sa science à lui, la science que ses anciens camarades lui ont enseignée dans les causeries du soir sur le gaillard d'avant, ou dans les heures de repos passées à la taverne. « — Bah ! me disait une fois l'un d'entre eux; à la suite d'un violent orage, avec vos vents d'équinoxe, toutcela est bel et bon, il n'en est pas moins vrai que, si chacun de nous avait bien payé ses dettes en partant, nous ne serions pas là à *bourlainguer* sur cette vilaine mer, comme nous le faisons depuis huit jours.—Et c'est ainsi qu'ils expliquent la plupart des phénomènes dont leur intelligence ne comprend pas la cause; ils attribuent les retards qu'ils éprouvent, les heures de calme et de tempête, les vents contraires, non-seulement à la présence de certain passager qui aura sur la conscience quelque péché trop gros à porter, mais à des objets inanimés, à un meuble nouveau, à un bout de câble, à une voile, quelquefois à un trait de la physionomie, à une barbe, à un regard de travers. Ils ont la superstition des joueurs, et de plus ils croient à je ne sais quelles puissances mystérieuses, tantôt funestes et tantôt bienfaisantes, à des expiations forcées, à des apparitions merveilleuses. Par exemple, ajouta le marchand en se tournant de mon côté, vous avez bien entendu parler du grand voltigeur hollandais? — Oui, sans doute, répondis-je; mais je ne l'ai jamais vu; ni vous non plus, je suppose? — Non; et pourtant, je vous avoue que je me suis demandé plus d'une fois sérieusement si ce que ma raison s'obstinait à ne considérer que comme un conte grossier, n'était pas une terrible réalité, tant je connais d'honnêtes marins qui en parlent comme d'un fait avéré; et la gravité

sombre avec laquelle ils racontent ordinairement les apparitions de ce fantôme a je ne sais quoi de saisissant. Vous savez que c'est un grand vaisseau de guerre, sans mâts et sans voiles, que l'on aperçoit de loin, comme une baleine monstrueuse, à l'horizon, et que les jeunes matelots, encore peu expérimentés, prennent facilement pour une langue de terre. Ce vaisseau navigue contre vent et marée, sans qu'on puisse voir seulement s'il y a une main au gouvernail; il ne bondit point sur les vagues comme un bâtiment ordinaire, il se trace un large et profond chemin et glisse sans secousse; la mer semble s'affaisser sous lui avec terreur. Tout à coup il s'élance, il tombe comme un oiseau de proie à quelques encablures de distance du navire qui passe, et alors on aperçoit des hommes, ou plutôt des squelettes, au visage pâle et cadavéreux, qui se dressent sur ses bastingages, grimpent dans ses enfléchures, et courent dans ses hunes. On entend des voix plaintives et lamentables qui demandent des nouvelles d'une ville anéantie depuis des siècles, et prient les matelots de vouloir bien venir chercher à bord quelques lettres, et les remettre à leur adresse. Mais malheur à celui qui oserait se charger de ces lettres, car chacune d'elles est plus lourde à porter que des milliers de quintaux, et ferait couler bas le navire. Demandez maintenant à nos matelots ce qu'ils pensent de ce vaisseau fantastique : ils vous répondront qu'il porte dans ses flancs des hommes coupables d'un grand crime, et condamnés pour ce crime à errer sur les flots jusqu'à la fin du monde, comme le chasseur noir des ballades allemandes, qui doit sans cesse courir, à travers les bois et les montagnes, avec ses chiens et ses piqueurs. Si c'est une chose terrible de les entendre raconter ces légendes d'expiation, vous aimeriez à les écouter le soir lorsque à la lueur des étoiles, assis sur une caronade, ou debout contre un mât, ils commencent à parler du merveilleux navire où l'on goûte toutes les joies de la vie de marin, sans en ressentir jamais les fatigues ou les déceptions. Ce navire est si grand, que personne n'a jamais pu en mesurer la longueur. Mais un fait qui peut donner une idée de son étendue, c'est qu'il met un an à virer de bord. Des officiers, des contre-maîtres, des matelots, forment de distance en distance un équipage à part. Le capitaine se tient en haut de la dunette, et quand il donne un ordre, on expédie aussitôt une estafette à cheval, qui court au grand galop le transmettre au poste voisin, lequel le fait parvenir de la même manière à un autre, et ainsi de suite. Les mâts sont si hauts, que l'on cite comme de grands voyageurs les gabiers qui ont été deux fois jusqu'aux barres de perroquet. A chaque hune,

il y a une auberge où le matelot s'arrête plusieurs jours pour se reposer de ses fatigues, et plus d'un qui est parti de l'entrepont jeune et dispos, et qui est monté seulement jusqu'au petit hunier, s'en est revenu avec des cheveux blancs, tant le trajet est long. Mais quelle douce vie on passe à bord de cet admirable bâtiment! Là, le matelot n'est pas tenu de vivre dans un triste veuvage, il peut avoir auprès de lui sa femme et ses enfans; son hamac est suspendu à deux arbres chargés de fruits, son fourniment ne se ternit point par l'humidité, et le fourbissage se fait avec une plume de paon que l'on promène tout simplement sur le cuivre des canons et des boussoles. L'entrepont est un vaste jardin semé de salade toujours verte, de persil, de cresson, et la cale ressemble à une de ces belles grottes de roc où coule une eau fraîche et limpide. De plus, la ration est illimitée, la solde se paie chaque semaine en pièces d'or, et il n'y a point de commissaire. Les voiles, qui ont plusieurs lieues d'étendue, sont d'une étoffe de soie si légère, qu'il suffit de les presser du bout du doigt pour les carguer; les câbles sont forts comme des chaînes de fer, et souples comme des fils d'araignée. Un enfant en porterait d'une seule main un rouleau de plusieurs milliers de toises. Je vous laisse à penser la joie que les mousses doivent éprouver quand ils entendent faire un de ces merveilleux récits, et il y a, je vous le jure, de vieux matelots intimement convaincus qu'ils iront un jour habiter ce paradis flottant de la marine, quand ils auront assez hâlé la bouline et viré le cabestan dans ce monde... Mais je vous fais là des contes d'enfant, et j'oublie que demain au point du jour, si la brise se soutient, nous mettrons à la voile, et que j'ai encore plusieurs affaires à régler ce soir. — Et de quel côté, lui dis-je, vous dirigerez-vous donc demain? — Nous allons à Batavia. C'est un long voyage, mais l'année prochaine j'espère être de retour.

A ces mots, le digne marchand se leva, dit adieu d'une voix émue à notre hôte, à sa femme, à ses enfans, me serra la main affectueusement, puis s'éloigna accompagné de nos vœux. Je devais partir aussi le lendemain. Je quittai à regret l'aimable et honnête famille que le hasard m'avait fait connaître; j'allai sur la digue saluer encore cette mer du Nord que je ne reverrai peut-être plus, et en m'en retournant rêveur du côté de mon hôtel, je ne songeais qu'à ces dernières paroles du marchand : Nous allons à Batavia! Il y a donc de par le monde des gens assez heureux pour pouvoir aller à Batavia!

X. Marmier.

POLITIQUE EXTÉRIEURE.

L'ESPAGNE. — ESPARTERO.

« La dernière révolution, disait il y a quelque temps un journal modéré de Madrid, a commencé par une *conspiration*, et a fini par une *conquête.* » Le mot est juste et peint parfaitement la situation de l'Espagne depuis cette époque. Le mouvement de septembre a été originairement le résultat d'une *conspiration* des exaltés, dans un intérêt de progrès révolutionnaire; il a fini par tourner au profit de la force militaire, représentée par Espartero, et a donné lieu à une véritable *conquête* du pays par l'armée. Depuis l'exclusion de la reine régente, ces deux élémens, le principe révolutionnaire et le principe militaire, se sont fait une guerre sourde, tout en ayant l'air de se partager le pouvoir à l'amiable. Le moment semble venu où cette guerre va éclater et se produire au grand jour. La réunion des cortès nouvellement élues ne permet pas de la dissimuler plus long-temps, et la polémique des journaux de Madrid a déjà donné le signal.

La question de l'organisation de la régence est le champ de bataille. Le duc de la Victoire voudrait être régent unique; les progressistes veulent qu'il y ait trois régens; voilà la question. Si Espartero l'emporte, le pouvoir de fait qu'il exerce depuis six mois devient un pouvoir de droit, il est dominateur suprême, il s'élève encore; si, au contraire, le parti exalté réussit, le temps de la déca-

dence est venu pour le duc, il commence à avoir des égaux, et ne tardera pas à avoir des maîtres. Dans le premier cas, c'est le triomphe d'un ordre quelconque appuyé sur la force matérielle; dans le second, c'est le triomphe pur et simple de la révolution. Les paris sont ouverts de part et d'autre, et les chances sont à peu près égales de chaque côté. Nous ne tarderons pas à savoir quelle aura été la solution, car elle s'accomplit peut-être au moment où nous écrivons.

Quoi qu'il arrive, un fait est acquis aux spectateurs désintéressés comme nous, c'est qu'il a suffi de six mois pour diviser profondément les vainqueurs de septembre. Espartero et les progressistes s'étaient pris réciproquement pour instrumens, ou pour parler plus exactement, Espartero avait laissé renverser la reine par les progressistes, et les progressistes, à leur tour, avaient laissé Espartero s'emparer de l'autorité, et ne leur donner que la seconde part dans le gouvernement. Chacun des deux complices aspire maintenant à abaisser l'autre, en attendant qu'il puisse s'en débarrasser complètement. C'est la marche naturelle et logique de ces sortes d'alliances. Il ne se passe aujourd'hui en Espagne que ce qui se passe partout ailleurs en pareil cas, et ce pays si exceptionnel, si imprévu, ne fait, sous ce rapport, que rentrer dans la règle générale.

La division qui se manifeste aujourd'hui n'est pas nouvelle. Nous l'avons signalée dès le premier jour, et ce n'était pas difficile. Jusqu'à présent tout s'est passé en concessions mutuelles; mais il faut bien finir un jour ou l'autre par s'expliquer. Déjà, depuis plusieurs mois, on a distingué en Espagne, parmi les exaltés, ceux qui étaient partisans du ministère-régence et ceux qui ne l'étaient pas. Les premiers ont reçu le sobriquet de *calzados*, chaussés, parce qu'ils se sont distribué toutes les places à la suite du glorieux prononciamiento, et les autres celui de *descalzos*, déchaussés, parce qu'il ne s'est pas trouvé de places pour eux dans la grande curée. On comprend que les *descalzos*, qui sont restés en dehors, en veulent beaucoup aux *calzados*, qui se sont moqués d'eux, et cette rivalité aurait suffi, à défaut de tout autre motif, pour jeter une grande irritation entre les deux fractions du parti dominant. En Espagne plus encore que partout ailleurs, la guerre aux places est le premier mobile des révolutions.

Du reste, la lutte n'est encore engagée que sous les formes les plus courtoises, et l'insouciante Espagne prélude gaiement aux nouvelles convulsions qui la menacent.

Le journal progressiste par excellence, *l'Eco del Comercio*, s'est

déclaré, comme de juste, pour les trois régens; il appelle les partisans de la régence d'un seul les *unitaires*. A leur tour, les modérés, spectateurs ironiques de ce débat, appellent *trinitaires* les partisans de la régence triple. De là des plaisanteries sans fin sur ce nom de *trinitaires*, qui est, comme on sait, celui d'un ordre monastique. Les progressistes, si ennemis des communautés religieuses, prennent, dit-on, les mœurs et jusqu'au nom des moines qu'ils ont chassés; le temps des nouveaux frères, *frailes*, est arrivé, et on se donne à l'abri de cette comparaison pleine licence sur les membres des sociétés secrètes, sur le père Arguelles, le frère Espartero, etc. La fameuse division de *chaussés* et de *déchaussés*, empruntée elle-même aux ordres religieux, s'applique merveilleusement à cette nouvelle qualification des progressistes, et donne lieu à toute sorte de quolibets fort plaisans en Espagne, où la langue est pleine de locutions tirées des habitudes de la vie monastique, et où les jeux de mots populaires contre les *frailes*, contre leurs vices, leur gourmandise, leur orgueil, etc., forment de temps immémorial le fonds de la gaieté nationale.

Le même *Eco del Comercio* donne dans un de ses derniers numéros les raisons les plus amusantes du monde contre la régence unique d'Espartero. « Ce fut, dit ce journal, un hasard très heureux pour le duc de la Victoire que d'être nommé président du conseil sans ministère déterminé. Si malgré cette situation une si forte animosité s'est déclarée contre lui, que serait-ce s'il avait pris à sa charge une branche quelconque du gouvernement, ce qui l'eût forcé de donner et de retirer des emplois, de décider des questions auxquelles des tiers sont intéressés, de prendre en son nom personnel ces résolutions sur des réformes, des économies, qui ne peuvent manquer de faire des centaines et des milliers de mécontens? Que le général voie ce qu'on a dit et ce qu'on dit tous les jours de ses collègues à propos de chaque ordre qu'ils donnent, de chaque nomination qu'ils font, et il comprendra ce que c'est que de servir de point de mire à l'opposition juste ou injuste. S'il était régent unique, les ministres trouveraient commode de rejeter toutes leurs erreurs sur la volonté du régent, et il assumerait *tout entière* sur sa tête l'immense responsabilité morale de l'usage si délicat du pouvoir exécutif, dans le cas par exemple où il croirait devoir résister au vœu des cortès, les suspendre, les dissoudre même, prendre enfin les mesures que pourrait exiger la gravité des circonstances. Si au contraire il y a trois régens, et que les deux autres soient des *hommes expérimentés*,

versés dans les affaires de politique ou de gouvernement, il sera naturel que la bonne ou mauvaise opposition s'adresse à eux, comme elle s'adresse maintenant aux ministres, en attaquant chacun d'eux dans leurs attributions, et ne se portant que rarement et d'une manière vague sur celui qui préside le ministère-régence. »

Pour bien comprendre la portée de ces conseils donnés à Espartero avec cet inimitable sérieux espagnol qui laisse entrevoir une si mordante moquerie, il faut se rappeler que l'*Eco del Comercio* est rédigé par les principaux moteurs de la révolution de septembre, et qu'il est depuis plusieurs années l'organe avoué des chefs du grand parti progréssiste. Ce parti ne veut pas encore se brouiller ouvertement avec Espartero. Moins avancés que les républicains proprement dits, qui attaquent tous les jours le duc de la Victoire avec une extrême violence dans leur journal *l'Ouragan*, les meneurs exaltés, tels que Calatrava, Arguelles, etc., affectent de garder de grands ménagemens pour le héros de Bergara et de Morella. Au fond, ils ne le haïssent pas moins, mais ils le craignent et veulent tâter long-temps le terrain avant de se risquer contre lui.

De là ces flatteries hypocrites qui ne trahissent qu'à demi une hostilité implacable.

Cependant, pour qui veut prendre les choses au vrai, ce langage mielleux de l'*Eco del Comercio* est plus insultant peut-être qu'une attaque directe, en ce qu'il aggrave l'agression par l'ironie. On ne peut rien dire en réalité de plus injurieux pour un homme qui est en possession de la domination politique, que de se montrer si empressé à lui épargner le fardeau de la responsabilité. La responsabilité suit le pouvoir, et qui réduit l'une réduit l'autre. Cette prétendue sollicitude n'est d'ailleurs qu'une menace fort intelligible. Quelle est cette presse qui attaquera si vivement Espartero régent unique, si ce n'est *l'Eco del Comercio* lui-même? Qui est-ce qui provoquera cette lutte qu'on semble annoncer entre le régent et les cortès, si ce n'est le parti dont l'*Eco del Comercio* est l'organe? Il est difficile de s'expliquer plus clairement, tout en ménageant les apparences.

De son côté, Espartero recommence les mêmes manéges que lors du prononciamiento de Barcelone. Il est malade, il garde la chambre, il est las et dégoûté du gouvernement; il parle de nouveau de donner sa démission et de se retirer à Logroño, alcade ou non. Il est vrai que les prévenances affectueuses de l'*Eco del Comercio* viennent répondre, un peu trop à propos, à ces déclarations modestes du

comte-duc. Mais qui sait? Il y a peut-être plus de vrai dans tout ce jeu qu'on ne croit. Il faut rendre cette justice au duc de la Victoire, que ce n'est pas lui qui a provoqué la crise. Son ambition se contentait parfaitement de la position molle qu'il s'était faite. Il lui importait peu d'exercer le pouvoir réel, pourvu qu'on lui laissât la supériorité nominale. Il a fait tout ce que les exaltés ont voulu; pourquoi le poursuivent-ils encore de leurs exigences?

Malheureusement, il lui devient de jour en jour plus impossible de rester dans ce pompeux repos qu'il affectionne. Il faut absolument qu'il monte ou qu'il descende; il n'y a pas de milieu. Les exaltés ne s'accommodent plus de ce dictateur fainéant qui les alourdit du poids de sa gloire. Ils veulent marcher enfin, faire un pas de plus, au risque de laisser derrière eux le char de triomphe qu'ils ont traîné jusqu'ici et qui les lasse par sa majestueuse lenteur. Espartero comprend le danger qui le menace, et ne sait comment échapper. C'est ce qui lui fait dire à tout moment qu'il est prêt à quitter les affaires, et nous le croyons de bonne foi quand il le dit; mais il ne tarde pas à voir que toute retraite est impossible à qui est monté si haut, et alors il se jette dans les propos les plus contradictoires. Tantôt il déclare hautement qu'il veut la régence unique et qu'il l'aura; tantôt il dit qu'il n'aspire nullement à être régent, pourvu qu'on lui laisse le commandement de l'armée; tantôt, enfin, il se montre prêt à transiger et à accepter la régence triple, pourvu qu'on lui donne des collègues de son choix.

Il n'y a pas moyen pour lui de se faire illusion sur le but qu'on se propose d'atteindre en posant le principe d'une triple régence. Une régence à trois, dans un pays constitutionnel, est une absurdité politique. Il tombe sous le sens que l'exercice de l'autorité royale doit être un comme cette autorité elle-même. Triple ou unique, la régence ne gouvernera que par l'intermédiaire de ministres responsables; il est donc complètement inutile que son pouvoir soit partagé. Donner deux collègues à Espartero, c'est tout simplement s'assurer deux voix contre une et le constituer en minorité dans le gouvernement, jusqu'à ce qu'on se croie assez fort pour l'en exclure tout-à-fait. Il ne peut pas y avoir d'autre motif réel pour cette bizarre invention d'une triple régence. Cependant le choix des personnes qu'on a d'abord voulu faire entrer dans la régence était plus significatif encore, et il est possible au duc de se rattacher à l'exclusion de ces choix pour se donner un petit avantage apparent. L'un était Arguelles, le *vieillard divin*, le représentant obstiné des idées de 1812;

l'homme qui n'a rien appris ni rien oublié dans les troubles qui ont désolé son pays depuis trente ans; l'autre était, dit-on, l'ancien et intime ami d'Arguelles, le ministre actuel de la justice, Gomez Becerra, si connu par la violence étroite de ses opinions. Le véritable chef des progressistes, l'ennemi juré d'Espartero depuis qu'il a été renversé par lui, M. Calatrava, ne paraissait pas encore, mais il tenait tous les fils de l'intrigue, et se réservait évidemment pour le cas où il y aurait plus tard un nouveau régent à mettre à la place de l'un des trois, on devine lequel.

En acceptant la triple régence, mais en repoussant MM. Arguelles et Gomez Becerra, Espartero peut encore gagner du temps, et il est probable par cela seul que ce sera le parti qu'il prendra en définitive. S'il en est ainsi, il est encore plus probable que les exaltés consentiront provisoirement à ce terme moyen qui serait pour eux un succès suffisant pour commencer. En demandant davantage, ils risqueraient de pousser à bout Espartero, qui est encore, après tout, à la tête de deux cent mille hommes. S'ils parvenaient pour cette fois à le réduire au tiers de l'autorité suprême, ils devraient se tenir pour très satisfaits. Le reste de la tactique qu'ils suivraient sans doute ensuite serait facile à prévoir. Quels que fussent les deux autres co-régens, il serait toujours possible de les effrayer ou de les séduire plus tard. Puis il y aurait plus d'un moyen d'attaquer encore la position d'Espartero : on pourrait par exemple soulever dans quelque temps la question de savoir si un régent peut constitutionnellement avoir le commandement de l'armée. Les argumens ne manqueraient pas pour soutenir le contraire, car le contraire est évidemment la vraie doctrine constitutionnelle. Or, si le commandement de l'armée était jamais retiré au duc de la Victoire, tout serait dit. Il ne descend plus alors, il tombe.

Dans le cas où il n'y aurait pas de transaction, il sera bien difficile à Espartero d'enlever la régence unique. Au sein des cortès, la question paraît perdue pour lui. Le parti de l'*Eco del Comercio* l'a emporté partout dans le simulacre d'élections qui vient d'avoir lieu. Une assemblée préparatoire des membres des nouvelles cortès s'est réunie récemment; sur soixante-trois votans, il n'y a eu que *deux* voix pour la régence d'un seul; la presse de Madrid, à l'exception d'un seul journal, *El Castellano*, qui est sous l'influence du comte-duc, a pris parti pour la régence triple. Le ministère lui-même est de connivence avec les exaltés contre son chef. Espartero ne peut mettre son espoir que dans l'armée; avec l'armée, il peut encore faire vio-

lence aux votes, ou, en cas de résistance, fermer à clé la porte des cortès, comme Cromwell; l'osera-t-il? on peut en douter. Il a fait venir environ cinquante mille hommes autour de Madrid, et il a donné le commandement de cette armée à un général nommé Roncali, qui ne cache pas ses sympathies pour les opinions absolutistes. Au premier abord, cette démonstration paraît décisive; il n'en est rien. Après avoir frappé ce grand coup, le généralissime est retombé dans son inertie; il a hésité.

Voici un exemple qui suffira pour donner une idée de ses irrésolutions. Une grande revue des troupes avait été annoncée; le bruit se répandit à Madrid que l'intention d'Espartero était de se faire proclamer régent unique dans cette revue; un journal exprima ces inquiétudes: la revue n'a pas eu lieu. Ce fait est grave; il montre combien tous les esprits sont préoccupés de la crise qui se prépare; Espartero seul travaille à l'écarter. Enlacé à son tour dans les ruses de ces conspirateurs adroits qui avaient su entourer la reine de difficultés inextricables, il a fait venir de Paris son ambassadeur auprès de la cour des Tuileries, M. Olozaga, pour l'aider à se dégager des dédales parlementaires. M. Olozaga est certainement un homme fin, spirituel et délié, mais il est probable qu'il ne parviendra que pour un temps à éluder la difficulté. M. Olozaga est *calzado;* il est de ceux à qui les *descalzos* ne pardonnent pas. Le fatal génie de l'anarchie est déchaîné sur l'Espagne; il n'y a que la force matérielle qui puisse désormais l'arrêter.

Tôt au tard il faudra qu'Espartero périsse, ou qu'il en vienne, quoi qu'il en aie, sinon à un 18 brumaire, du moins à quelque chose d'approchant. Il n'est pas absolument nécessaire qu'il aille jusqu'au bout; mais il faut de toute nécessité qu'on l'y croie résolu. L'intimidation seule peut le sauver. S'il n'est pas redouté, il sera plus que faible, il sera ridicule. On commence déjà à se permettre toute sorte de mauvaises plaisanteries sur son compte. Un petit journal, *el Trueno*, a pris pour vignette de son titre un escamoteur habillé en Maure, avec d'énormes pistolets à sa ceinture, et tenant en main deuxgobelets avec ces mots : *Sous l'un était le trône, sous l'autre la constitution; vous voyez, messieurs, qu'il n'y a plus rien.* Et cette épigramme est encore une des plus innocentes de celles qui se multiplient de jour en jour contre ce victorieux jadis si respecté. Les hardiesses qu'on prend de tous côtés avec lui, après les hommages universels dont on l'a entouré, rappellent involontairement la fable des *Grenouilles:*

Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique;
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de long-temps regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
Or, c'était un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la première,
Qui de le voir s'aventurant
Osa bien quitter sa tanière;
Elle approcha, mais en tremblant;
Une autre la suivit, une autre en fit autant;
Il en vint une fourmilière;
Et leur troupe à la fin se rendit familière,
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi;
Le bon sire le souffre et se tient toujours coi.

Nous savons qu'il ne faut pas s'y fier. Le *soliveau* pourrait bien remuer au moment où l'on y pensera le moins, et dans ce cas bien des *grenouilles* prendraient la fuite, au moins pour quelque temps. Dans un des derniers conseils des ministres, M. Cortina, ministre de l'intérieur, et M. Gomez Becerra, ministre de la justice, discutaient très vivement sur la question de la régence. Le premier se déclarait pour la régence d'un seul, le second pour le principe de la régence à trois. Espartero les interrompit, dit-on, pour leur dire d'un ton fort net que toutes ces querelles étaient oiseuses, et qu'il lui importait peu d'être seul ou en tiers dans la régence, ou même de n'y être pas du tout. Cette déclaration sent un peu son César, elle montre qu'Espartero a par momens la tentation de se mettre au-dessus des lois; mais une disposition si vigoureuse dure peu, et il y a déjà bien du temps perdu. En se laissant discuter, le duc de la Victoire se laisse enlever pièce à pièce sa force morale.

On sait d'ailleurs comment procèdent les révolutionnaires. Si Madrid est trop bien gardé pour qu'ils y puissent tenter quelque coup, ils provoquent des juntes dans les provinces, et ne soulèvent la capitale que quand tout le pays est soulevé autour d'eux. Déjà quelques symptômes d'une insurrection prochaine se font sentir sur quelques points. Si Espartero se borne à attendre, s'il ne prend pas l'initiative, il court grand risque d'être prévenu.

Aussi bien le jeu actuel, quelque doucereux qu'il soit encore, semble quelquefois près de devenir sérieux, et on ne se borne pas toujours à des plaisanteries. L'Espagne est un pays où le rire est près du sang; Espartero peut entendre tous les jours ce terrible refrain populaire qu'on chante au café *Nuevo*, rendez-vous des hommes d'action du parti exalté :

Dos veces duque,
Duque de nada,
Ha de sucerder te
Lo que a Quesada.

« Deux fois duc, duc de rien du tout, il t'arrivera ce qui est arrivé à Quesada. »

Ce qu'il y a de plus frappant dans tout ce conflit, c'est l'indifférence véritablement incroyable du public espagnol pour *unitaires* et *trinitaires, calzados* et *descalzos* également. Non-seulement les quatre cinquièmes des électeurs ont dédaigné de prendre part aux élections générales, mais les conversations ne roulent que très accidentellement, à Madrid même, sur ce qui concerne la politique; on dirait qu'il s'agit des affaires de quelque pays lointain et à demi inconnu. L'ouverture des cortès a eu lieu sans aucune solennité; Espartero boudait et n'y est pas venu; la jeune reine non plus n'y a pas assisté. La *Gazette* officielle loue le *silence respectueux* que le peuple a gardé; on sait ce que signifie le silence en pareil cas. Pour quelques-uns, c'est de la tristesse; pour la plupart, c'est de l'incrédulité. La ville de Madrid, ou, pour parler comme les Espagnols, la *cour* de Madrid, *esta corte*, est veuve de la monarchie; elle ne comprend pas de cérémonies politiques où elle ne voit pas de roi.

Maintenant la France doit-elle faire des vœux pour le succès d'Espartero? Nous ne le croyons pas, quoi qu'on en ait dit. Sans doute la nomination d'un régent unique serait un retour tel quel vers les idées d'ordre. Le duc de la Victoire s'est montré d'ailleurs, depuis quelque temps, moins disposé à prêter l'oreille au parti anglais, qui s'unit de plus en plus aux anarchistes. Mais qu'importe que cet homme ait aujourd'hui quelque velléité de retourner sur ses pas? D'abord, il réussirait pour le moment, même à se faire nommer régent unique, que ce ne pourrait être pour long-temps, et la France en serait encore une fois pour ses sympathies perdues. Ensuite, ce serait un triste succès que celui-là, et la consécration d'un état bâtard qui ne profiterait à personne. Puisque l'Espagne est destinée à boire jusqu'à la lie l'amer breuvage des révolutions, qu'elle arrive au

plus vite au fond du vase. Elle ne se retournera qu'avec plus de promptitude et d'énergie vers les seules doctrines qui puissent lui convenir, les doctrines de monarchie tempérée dont elle n'a pas voulu. Tout palliatif ne pourrait avoir d'autre résultat que d'atténuer ou de détruire le salutaire effet de l'expérience qu'elle fait aujourd'hui.

Le triomphe définitif d'Espartero serait immoral. Il viendrait à l'appui de ces idées perverses sur la légitimité du succès qui sont depuis quelque temps en faveur dans le monde. Ce n'est pas tout que de réussir; il faut encore réussir par des moyens honnêtes. La conduite du comte-duc envers la reine Christine est impardonnable. Il ne peut pas être permis de se jouer ainsi des mots les plus sacrés. Quand on a trahi successivement tous les partis, on doit être successivement abandonné par tous. La France surtout serait trop généreuse d'oublier les torts qu'Espartero a eus avec elle. Ce ne sont pas quelques cajoleries plus ou moins sincères de M. Olozaga qui peuvent nous faire passer sur les propos insolens de Barcelone et sur les cris de mort encouragés dans cette ville contre les Français. La France a des amis en Espagne, des amis véritables, les modérés, qui sont maintenant en dehors de ce qui se passe; elle se doit à eux, et sa seule politique est de leur être fidèle dans la mauvaise fortune comme dans la bonne.

Encore si Espartero avait eu quelque raison spécieuse pour se montrer si hostile à notre pays, nous dirions qu'il devait être Espagnol avant tout, et nous serions loin de lui faire un reproche de s'être montré bon patriote. Mais l'intérêt évident de la France est que l'Espagne soit grande, forte et bien gouvernée, pour que les deux pays puissent se servir au besoin de point d'appui contre le nord de l'Europe; la France n'a rendu que des services au gouvernement d'Isabelle et à Espartero tout le premier, qu'elle a successivement débarrassé de don Carlos et de Cabrera; la France enfin n'a pas de traité de commerce à imposer à l'Espagne, de contrebande en grand à y entretenir, et l'anarchie de la Péninsule ne peut que lui être dangereuse et non profitable. Il ne peut donc y avoir dans le cœur de tout bon Espagnol que de l'affection pour la France, et c'est ce que nous n'avons pas trouvé dans Espartero. Qu'il recherche encore les sympathies des Anglais, ces éternels ennemis de la prospérité de son pays, puisqu'il les a préférées aux nôtres, mais qu'il ne compte jamais sur nous qu'il a méconnus et insultés.

Nous concevrions d'ailleurs qu'on pût hésiter un moment sur la

nature des sentimens que doit exciter la situation du duc de la Victoire, s'il présentait quelques garanties sérieuses pour faire un jour le bien de l'Espagne; mais, de bonne foi, peut-on conserver encore la moindre illusion sur ce point? Une usurpation comme la sienne ne peut être excusée que lorsqu'elle est suivie de grands services rendus à l'état. Bonaparte et Cromwell, ses deux modèles, ont marqué les premiers jours de leur règne par de grandes choses. Lui, depuis six mois entiers qu'il est investi de la dictature, qu'a-t-il fait? Rien, absolument rien. Au contraire, l'état de l'Espagne est dix fois pire aujourd'hui qu'au mois de septembre dernier, tandis qu'il a suffi de moins de temps au premier consul pour rétablir l'ordre au dedans et fonder la grandeur de la France au dehors.

Espartero n'a eu qu'une pensée depuis qu'il est le maître, c'est la conservation d'un état militaire écrasant et inutile. Tant que la guerre civile a duré, on conçoit que l'Espagne se soit épuisée pour entretenir son armée sur un pied formidable, quoique ce soit encore beaucoup que deux cent mille hommes pour arriver à signer la convention de Bergara et pour bloquer un an entier les misérables forteresses de Cabrera. Mais depuis qu'il n'y a plus de combats à soutenir, à quoi bon ce chiffre énorme de troupes, le plus considérable sans comparaison que l'Espagne ait jamais eu? Si le généralissime avait mis à exécution les projets de conquête qu'il a eus successivement sur le Roussillon et sur le Portugal, passe encore; mais cette puissante armée ne sert absolument qu'à garder la personne de son chef, et elle absorbe bien au-delà de tous les revenus publics. Une nation a pourtant autre chose à faire que de cultiver les lauriers d'un général heureux.

Toutes ces forces font-elles au moins respecter la propriété, l'ordre public, la sécurité des personnes? Pas le moins du monde. Nous avons déjà dit dans quel état l'Espagne se trouvait sous ce rapport. Le tableau que nous en avons donné est toujours vrai et se charge de jour en jour de nouvelles ombres. Des bandes carlistes ont recommencé à paraître dans le Maestrazgo et sur d'autres points. Les vols à main armée et les déprédations de toute sorte se multiplient dans les provinces d'une manière effrayante. A Carthagène, la populace a donné un charivari à l'alcade et a cassé ses vitres; la troupe n'a pas bougé. A Valence, la multitude s'est opposée à l'exécution d'un décret de la régence portant que tout habitant fournirait un état exact de sa fortune. L'ayuntamiento a adressé immédiatement une

représentation à la régence pour lui demander de ne pas exiger l'exécution de ce décret. Et veut-on savoir dans quelles circonstances cette représentation a été décidée? Voici le fait, et il est curieux.

Un attroupement considérable était réuni en plein jour sur la place de l'église Notre-Dame des Abandonnés. Un homme en est sorti, portant une chaise sur laquelle il est monté, et il a affiché publiquement sur la façade de l'église le placard suivant : « *Ordre du peuple à tous les habitans de cette ville et à ceux du dehors, aux nationaux de la banlieue et aux compatriotes.* Il est défendu, sous peine de mort, de remettre à quelque autorité que ce soit ni argent, ni papier destiné à payer des contributions. Compagnons, nous n'avons rien à craindre; le peuple est libre! Nous devons tous mourir pour la liberté! Tirez l'épée contre quiconque voudrait interrompre notre marche; ne nous laissons plus gouverner sous le nom menteur de nationalité. Vive la république! meurent la régence et tous les fonctionnaires publics! Celui qui arrachera ce placard sera assassiné. Compagnons! révolution! » Signé, *Un Patriote*, et pour insignes, deux têtes de mort.

Le lendemain, au départ du courrier, ce placard n'avait pas encore été arraché. Il y est peut-être encore. Est-ce là un état régulier? Et que fait l'armée, puisqu'elle ne réprime pas de pareilles scènes?

La situation des finances est ce qu'elle doit être au milieu de tout ce désordre. Beaucoup de contribuables exécutent les injonctions du placard de Valence, et refusent de payer les impôts. La contrebande anglaise est organisée sur une échelle si gigantesque, que le gouvernement s'est cru forcé de prendre des mesures contre elle à Xérès; mais la population a pris les armes, et le gouvernement a cédé. Il n'y a en ce moment d'employés payés dans toute la Péninsule, que ceux qui se paient de leurs propres mains, sur le peu de taxes qu'ils perçoivent; l'armée elle-même commence à manquer de tout. Pendant quelque temps, les troupes ont assuré leur solde en s'emparant, par la force, des caisses publiques; mais cette ressource est épuisée : les caisses sont vides. Dans plusieurs régimens, les officiers sont obligés, pour ne pas mourir de faim, de manger à la gamelle, et quelquefois de prendre les rations des soldats, qui se tirent alors d'affaire comme ils peuvent. Le ministre des finances, M. Gamboa, a donné sa démission de découragement; son successeur provisoire, M. Ferrer, vient de convoquer une réunion de capitalistes pour leur demander à emprunter huit à dix millions, en anticipant les revenus de l'île de Cuba; il n'a encore rien obtenu.

Comme si ce n'était pas assez de cette désorganisation générale, le ministère-régence s'est créé bénévolement de nouveaux embarras, en compliquant la question politique par la question religieuse. Nous avons déjà parlé de l'exil du vice-régent de la nonciature apostolique; ce que nous avions prévu à ce sujet est arrivé. Le pape a répondu à l'acte de persécution du gouvernement espagnol par une de ces armes spirituelles qui sont encore si redoutables, une simple allocution comme celle qui vient de faire reculer le roi de Prusse dans toute sa puissance. Cette allocution est arrivée à Madrid au moment de l'ouverture des cortès, et y a produit une sensation extraordinaire. Le public espagnol, qui s'intéresse peu à la politique, s'est ému à la voix du vénérable chef de la chrétienté. Les journaux exaltés attaquent l'allocution avec une violence inouie, qui n'est qu'une preuve de plus de l'impression qu'elle a produite; la terrible accusation de schisme et d'hérésie fait son chemin, et tous les cœurs catholiquess'ulcèrent de plus en plus.

Et c'est sur la tête de l'homme qui a mis son pays dans un pareil état que nous désirerions voir se maintenir l'autorité! Mais il ne fera de cette autorité que l'usage qu'il en a déjà fait, en supposant même qu'on la lui laisse, et que les Van-Halen, les San-Miguel, les Lorenzo, les Linage, tous ces militaires anarchistes qu'il a eu la folie d'élever aux plus hauts emplois, ne brisent pas bientôt son épée entre ses mains. Jamais homme n'a eu plus belle et plus facile mission à remplir. Il n'avait besoin ni de talent ni d'activité pour devenir un des héros les plus illustres de l'histoire; il n'avait qu'à faire son devoir. Quand la reine Christine est venue généreusement mettre sa fille sous sa garde, il était en possession d'un pouvoir immense. Il n'avait qu'un mot à dire pour fonder un gouvernement, et il aurait vieilli ensuite, chargé d'honneurs, dominateur superbe et inactif, comme il aime à l'être, dans une situation plus haute encore que celle de lord Wellington en Angleterre. Il n'a pas su le vouloir; habitué à gagner au jeu, il a dissipé sans compter cette magnifique fortune que le hasard lui avait faite. Que sa destinée s'accomplisse maintenant, et qu'il recueille ce qu'il a semé.

Sans doute, il laissera un vide immense en Espagne, dès qu'il n'occupera plus le devant de la scène. Autant il eût été aisé de tout organiser à l'abri de son nom, autant il deviendra difficile d'établir un peu d'ordre dans l'état, quand ce dernier point d'appui n'existera plus. Mais qu'y faire? Quand ce qui eût été puissant pour le bien ne sert que pour le mal, il serait insensé de ne pas savoir s'en passer.

Premier sujet du trône, Espartero eût été le bienfaiteur de l'Espagne; usurpateur, il n'est qu'un fléau. Ce qu'il y a de passif dans son caractère eût été utile au second rang, et ne peut être que funeste au premier. Il faut en prendre son parti.

Espérons d'ailleurs que, quand même les saturnales progressistes dureraient encore long-temps, il ne sera pas impossible de réunir plus tard quelques élémens d'ordre en Espagne. Un fait s'accomplit en ce moment qui permet de concevoir quelque pensée d'avenir, c'est l'union définitive du parti fueriste des provinces basques avec le parti modéré. Dans tout le reste de la Péninsule, les modérés ont refusé de prendre part aux élections. Les seuls candidats de cette couleur qui aient été élus l'ont été par les provinces basques, et ils y ont réuni l'unanimité des voix. Les griefs de ces provinces contre le gouvernement actuel ne sont pas moindres que ceux des modérés. Après leur avoir garanti solennellement leur liberté par le traité de Bergara, Espartero la laisse détruire impunément. Les juntes de Biscaye vont bientôt se réunir sous l'arbre de Guernica pour protester contre cette violation de la foi jurée. Les chefs du parti fueriste et ceux du parti modéré sont en rapport constant et s'entendent parfaitement pour la direction à donner à la résistance. Il en est à peu près de même de toute la portion éclairée de l'ancien parti carliste. Plus le désordre actuel se prolongera, et plus il y aura de chances pour qu'il se forme enfin un grand parti de gouvernement.

Il y a plus. Toute la fantasmagorie révolutionnaire de ces dernières années n'a pas sensiblement altéré le fonds des mœurs, qui sont restées monarchiques et catholiques. L'agitation n'est qu'à la surface. On jugera de cette permanence des mœurs au milieu des fluctuations politiques par l'exemple suivant. M. Ferrer, l'ancien président de la junte de Madrid, maintenant vice-président du conseil des ministres, est un des coryphées les plus avancés du prétendu parti démocratique. Dès qu'il a su qu'Espartero prétendait à être régent unique, il a pensé, avec juste raison, qu'il ne resterait pas long-temps ministre si Espartero l'emportait. Qu'a-t-il fait alors? Il s'est donné à lui-même comme dédommagement un titre de Castille. Il est maintenant marquis de Casa-Ferrer, vicomte de Douro, ou quelque chose de pareil. Avec de tels démagogues, il y a toujours de la ressource pour les idées monarchiques.

****

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mars 1841.

La chambre des pairs est tout occupée, depuis huit jours, du projet de loi sur les fortifications de Paris. La presse quotidienne a assez fait connaître et les noms des nombreux orateurs qui se sont succédés à la tribune, et la valeur relative de leurs discours. Nous n'y reviendrons pas.

Si la discussion a paru plus d'une fois se traîner terre à terre, elle s'est, en revanche, élevée à plusieurs reprises aux plus hautes considérations, et sous le point de vue politique, et sous le point de vue militaire.

Sans vouloir rentrer ici dans le fond d'une question que nous avons si souvent examinée et qui nous paraît désormais épuisée pour tout le monde, nous ne pouvons pas ne pas faire remarquer l'insistance, souvent habile, des opposans sur trois argumens en particulier.

Les fortifications de Paris sont l'œuvre du ministère du 1er mars.

Les fortifications de Paris sont destinées à nous rassurer contre des craintes chimériques. Paris ne peut être attaqué que par une grande coalition; les coalitions sont désormais impossibles.

Cette garantie inutile contre un danger imaginaire nous coûterait des sommes énormes; c'est une dépense folle qui portera le trouble dans nos finances, et appauvrira les sources de la prospérité nationale.

La combinaison de ces trois argumens est ingénieuse.

Par le premier, on a essayé de mettre en branle les passions politiques de l'assemblée.

Le second était destiné à calmer les alarmes du sentiment national.

Avec le troisième, on essayait de gagner les suffrages des promoteurs ardens, et nombreux aujourd'hui, des intérêts matériels.

La discussion nous paraît avoir fait justice de ces trois argumens, et d'ailleurs la réflexion pouvait facilement suppléer aux lacunes de la délibération.

L'amour du combat, l'envie de vaincre peut seul expliquer l'insistance qu'on a mise à présenter le projet comme étant exclusivement l'œuvre du

1er mars; car, si cela était, il faudrait en conclure que ce ministère a toujours la majorité, et une forte majorité dans la chambre des députés, et probablement il faudrait aussi en conclure demain que la majorité ne lui manque pas non plus à la chambre des pairs. Cependant, que diraient ces mêmes orateurs, si la loi étant adoptée, on songeait à réaliser cette conséquence, et à rappeler aux affaires le 1er mars? Ils seraient les premiers à s'écrier que ce n'est pas là le sens du vote des chambres, que c'est au 29 octobre que la loi a été accordée, que c'est à son influence qu'est due la majorité acquise au projet. *E sempre bene.*

Un orateur ingénieux a été jusqu'à dire que le ministère n'a présenté le projet de loi que dans le but de justifier et de mettre à l'abri de toutes attaques le cabinet du 1er mars. Oh prodige! qui se serait douté de tant de vertu chrétienne dans l'ame de messieurs les ministres? Vous représentez-vous M. le maréchal Soult et M. Guizot venant, sans conviction, demander à la France de dépenser 150 millions, et si on en croit les opposans, 500 ou 600 millions, et cela, pour épargner à M. Thiers et à M. Cubières quelque petit chagrin, pour que personne ne puisse les critiquer, les chicaner, les accuser d'avoir commis une faute, et commencé une folie!

Il faut pourtant le dire : cela n'est pas sérieux. Il n'y a de sérieux, il n'y a de vrai que la conséquence directement contraire à celle qu'on a voulu tirer de ces faits. La pensée première appartient au 1er mars; il avait même mis la main à l'œuvre. Sans crédit ouvert, avant de convoquer les chambres, il avait franchement engagé sa responsabilité. Le 1er mars se retire; le 29 octobre le remplace, en professant une autre politique, en blâmant, à tort ou à raison, sur plusieurs points, la politique de ses prédécesseurs; des explications vives, aigres, pénibles, agitent pendant plusieurs jours la tribune nationale, lors de la discussion de l'adresse, et cependant le nouveau ministère accepte le fait des fortifications; il en accepte le système; il le fait sien; il le présente aux chambres; il le défend avec énergie, avec talent, avec insistance; que faut-il en conclure, lorsqu'au lieu de faire de l'esprit, on veut bien se contenter du bon sens? Que de tous les projets présentés par le 29 octobre, il n'en est pas un seul qui soit plus que le projet des fortifications l'expression d'une conviction irrésistible, d'une persuasion qui domine toutes les questions politiques, toutes les faiblesses de l'humanité. A qui fera-t-on croire que le cabinet du 29 octobre n'eût pas été heureux de pouvoir dire au pays : M. Thiers voulait une garantie contre des craintes chimériques; il voulait, par un caprice militaire, dilapider nos finances, faire reculer notre industrie, paralyser notre prospérité; il a abusé du pouvoir ministériel, puisé sans nécessité et sans crédits législatifs dans le trésor public; nous ne pouvons pas couvrir ces actes, assumer cette responsabilité; notre politique n'est pas la sienne; les chambres jugeront entre nous. Ce ne sont pas des murailles dont notre courage et notre politique n'ont que faire, ce sont des chemins de fer, des quais, des ponts, des bateaux à vapeur que nous nous proposons de donner à la France.

Certes, il y aurait eu là de quoi tenter un cabinet nouveau, qui ne venait

pas recueillir la succession d'un mort, mais prendre la place d'un vivant. Il était séduisant de pouvoir dire de prime-abord : Entre nos prédécesseurs et nous, il y a déjà une première économie de 150 millions.

Croyez-vous que cette tentation ne se soit jamais présentée à l'esprit de messieurs les ministres? Non, leur mérite n'est point de ne pas l'avoir éprouvée, mais d'y avoir résisté; ce n'est pas d'avoir fait une chose agréable à M. Thiers, mais d'avoir préféré à un échec politique de M. Thiers une chose utile au pays, d'avoir voulu une grande mesure nationale, quand même l'initiative et le commencement d'exécution appartenaient au cabinet du 1er mars. A lui cet honneur, à lui ce courage. Mais ce n'est pas un moindre honneur d'avoir surmonté toute répugnance politique, ce n'est pas un moindre courage d'avoir hautement fait sienne la pensée de l'administration qu'on remplaçait, d'avoir livré bataille sur ce terrain à ses propres amis, essuyé leur colère, et résisté à leurs attaques en empruntant des combattans et des armes dans les rangs de ses adversaires politiques.

La preuve que la mesure est excellente, c'est que M. Thiers et M. Guizot l'ont également voulue, qu'ils l'ont, l'un et l'autre, défendue sans restriction, avec la même énergie et la même persévérance; que, venant de côtés différens, n'arborant plus le même drapeau, ils se sont rencontrés et donné la main malgré eux sur ce terrain. Ce n'est donc pas un terrain arbitrairement choisi. C'est la vérité, c'est la force des choses qui les y ont amenés, non *parce que*, mais *quoique*.

Au surplus, il s'est trouvé à la chambre des pairs plusieurs orateurs qui, sans appartenir aux opinions du 1er mars, ont cependant rendu hautement justice au courage politique de ce cabinet; courage, il est juste de le reconnaître, auquel nous devons en grande partie les fortifications de la capitale.

On a dit que c'est toujours dans les momens de crise que le projet de fortifier Paris avait été reproduit, mais qu'une fois le danger disparu, tout avait été suspendu et abandonné. Je le crois bien. C'est la nature humaine, c'est un des mauvais côtés de la nature humaine. *Passato il pericolo, gabbato il santo.* Est-ce à dire qu'il faille se faire de cette déplorable insouciance un argument contre l'utilité d'une grande mesure de précaution? Là est précisément l'honneur, le mérite du cabinet du 1er mars. C'est d'avoir saisi un moment de crise, un soulèvement de l'opinion publique, non pour disserter, mais pour décider, et mieux encore, pour faire ce qui aurait dû exister depuis vingt ans.

Quant à la question des coalitions, empressons-nous de reconnaître que ceux des orateurs qui l'ont traitée *ex professo* ont seuls pénétré jusqu'au fond même du sujet qui était en discussion. Qui ne sait qu'une coalition, qu'une puissante coalition pourrait seule, par les vicissitudes et la guerre, pousser une grande armée jusqu'aux environs de Paris? Ainsi, soutenir qu'aujourd'hui une coalition contre nous est impossible, c'était, qu'on nous passe l'expression, prendre le taureau par les cornes et vouloir le renverser d'un seul coup. La tentative était franche et noble. Pouvait-elle être accomplie?

Tout a été dit sur cette grande question par le premier des orateurs inscrits en faveur du projet.

Une coalition est toujours possible, car la France, Dieu merci, ne cessera pas d'être grande, forte, redoutable, un foyer brillant de civilisation et de lumière, une école pratique de ces grands principes sociaux et politiques qu'elle a laborieusement préparés et vaillamment conquis par deux révolutions et par une lutte de cinquante ans; bref, la France ne cessera pas d'être, aux yeux des peuples, digne d'admiration et d'envie; elle ne cessera pas d'attirer sur elle les regards soupçonneux, cupides, jaloux, des gouvernemens qui redoutent notre industrie et nos idées, notre puissance et notre prospérité.

« Soyons sages. » Grand Dieu! nous sommes sages, très sages, éminemment sages. Ce n'est pas à nous qu'il faut prêcher la sagesse, c'est à nos voisins. Ce n'est pas nous qui tirons le canon en Orient au risque de mettre le monde en conflagration; ce n'est pas nous qui entretenons à Constantinople un boute-feu, une sorte de maniaque, conspirant jour et nuit contre la paix du monde; ce n'est pas nous qui signons, ainsi que l'ont fait la Prusse et l'Autriche au 15 juillet, un traité aventureux, et cela, sans autre vue, sans autre intérêt que celui de jouer le rôle de *coalisés,* et de se traîner à la remorque de l'Angleterre et de la Russie dans une route où la France n'était pas.

Les coalitions sont impossibles! — Il s'en est fait une hier, des plus déraisonnables, des plus contraires aux vrais intérêts de la moitié au moins des coalisés. Si la France eût été quelque peu moins prudente, quelque peu moins résignée, si elle eût voulu soutenir que nul n'avait le droit d'aller sans elle régenter l'Orient à coups de canon, il eût été fort possible que le gant fût de nouveau jeté entre l'Europe et nous, et qu'une guerre de coalition ensanglantât le monde au moment même où l'on nous prouvait fort habilement que les coalitions sont désormais impossibles.

Au surplus, avec les mêmes argumens qu'on a employés pour prouver qu'elles sont impossibles dans l'avenir, nous pourrions nous engager à prouver qu'elles ont été impossibles dans le passé, et qu'en conséquence tout ce qu'on nous raconte des grandes guerres de Louis XIV, de la république et de l'empire, n'est qu'un tissu de fables. Nous prouverions facilement qu'il faut écrire l'histoire moderne comme Lesvêque écrivait l'histoire romaine. « Cela paraît absurde, incroyable; donc cela n'a jamais eu de réalité. » Les coalitions sont impossibles dit-on, parce que les intérêts des nations sont divers, qu'elles ne pourront jamais être dirigées par les mêmes vues, dominées par les mêmes principes. Voilà certes une donnée irrécusable. Mais ces intérêts ont-ils jamais été semblables, et les vues des puissances uniformes, et leurs principes identiques? Jamais. Cela est trop connu, trop vulgaire pour que nous y insistions. Qu'est-ce à dire? Il n'y a donc jamais eu de coalitions!

Les coalitions se forment, l'histoire nous l'apprend, avec des vues diverses et des intérêts divergens. Elles se forment vives, actives, ardentes, sauf ensuite à partager le butin, s'il le faut, à coups de canon, ainsi qu'il serait arrivé en 1815 au sujet de la Pologne et de la Saxe, si le débarquement à

Cannes ne fût venu apaiser les colères et clore tant bien que mal le protocole de Vienne. Qu'une puissance se croie menacée par notre industrie, et une autre par nos institutions, qu'une troisième soit secrètement agitée par la soif des conquêtes et le besoin d'expansion, qu'une quatrième se laisse séduire par de brillantes espérances et de grands souvenirs, et vous aurez avec des intérêts divers des coalitions fort compactes.

Il est, nous en tombons d'accord, une sagesse qui les prévient, sagesse dont on a encore porté quelques méchans échantillons à la tribune de la pairie; c'est la sagesse qui consiste à reconnaître que dans nos démêlés avec l'étranger, c'est toujours la France qui a tort, c'est l'étranger qui a raison. Le traité du 15 juillet! Mais c'était à merveille, pour notre bien; pourquoi ne pas y adhérer? Réellement, le gouvernement s'est oublié en n'envoyant pas un ambassadeur extraordinaire remercier la reine Victoria de la bonté avec laquelle elle a bien voulu arranger les affaires de la Syrie, et nous épargner tout souci à cet égard. Si jamais le cabinet prenait cette résolution, nous lui indiquerions volontiers des candidats pour cette grande mission nationale.

Il est certain que le moyen de ne jamais être repoussé, c'est de reculer toujours. Notre industrie vous déplaît? Nous allons lui couper les ailes. Notre Alsace vous inquiète? Prenez-la. La Lorraine aussi? Soit. Notre marine vous alarme? Nous allons dépecer nos vaisseaux, briser nos machines à vapeur. Est-il rien de comparable à la paix, à la tranquillité? Rien de plus fatigant, de plus absurde, de plus contraire à la philantropie, à la civilisation, au progrès moral, aux vertus chrétiennes, que des idées de grandeur, de puissance, de force! Fi donc! la force! c'est bon pour les peuples barbares; mais nous! quel besoin avons-nous de force? N'avons-nous pas les homélies de nos philantropes?

Au surplus, empressons-nous de reconnaître que la politique niaise n'est pas celle du principal orateur de l'opposition. Tout en soutenant qu'à moins d'une explosion révolutionnaire de la France, les coalitions lui paraissaient désormais impossibles, il s'est écrié, en répondant à ceux qui faisaient remarquer combien Paris se trouve rapproché des frontières, qu'un moyen de l'en écarter, c'était de reprendre notre frontière du Rhin. Apparemment, il ne voit pas là une explosion révolutionnaire. Mais croit-il sérieusement que cette tentative n'enfanterait pas une nouvelle coalition? Il peut donc y avoir coalition sans révolution, sans propagande, même en faisant la guerre à la façon de Louis XIV, même en se faisant précéder d'un autre drapeau que notre glorieux et immortel drapeau tricolore.

Encore une fois, il n'est qu'un moyen de prévenir les coalitions, c'est de toujours céder, de se résigner à tout, même à l'abaissement du pays et au déshonneur de la France. Or, c'est là ce qu'en réalité nul ne voudrait, moins que personne l'habile orateur auquel nous faisons allusion.

Le dernier argument, l'argument d'économie, est certes le moins sérieux de tous. Si la mesure est bonne en soi, elle est tellement bonne, qu'il est parfaitement ridicule d'argumenter contre elle de la dépense de cent ou deux

cents millions, répartis sur six années. A-t-on oublié ce qu'on a donné à l'étranger? Était-ce cent, deux cents, trois cents millions? Qu'on s'applique à bien calculer : on trouvera bien plus de deux milliards. La patrie vous demande aujourd'hui une fois pour toutes, non cette somme énorme, mais l'intérêt d'une année, et vous nous parlez d'économie!

Mais que dire ensuite de ceux qui ne repoussent pas les fortifications, mais seulement l'enceinte bastionnée, de ceux qui tiennent à substituer à une enceinte sérieuse un mur de couvent, bon tout au plus pour protéger la chasteté des Parisiennes contre les atteintes des Lovelaces de la banlieue? Quelle serait dans ce cas l'économie? On l'a démontré pièces en main; on a été forcé de le reconnaître; elle se réduirait à une économie de seize millions. La France épargnerait seize millions à condition de ne pas exécuter une grande mesure de défense nationale!

L'enceinte bastionnée! En prêtant notre attention aux discussions des maîtres de l'art, discussions, au surplus, dont le lecteur est désormais aussi fatigué que nous, nous nous sommes dit plus d'une fois : On retrouve donc, même en matière de fortifications, cette éternelle antithèse de l'idéal et du positif, de l'ingénieux et du solide, de l'esprit et du bon sens. C'est le bon sens qui nous dit : Avez-vous des voisins suspects? faites provision de bonnes armes, et renfermez-vous, non avec des portes vitrées, mais avec de bonnes portes en chêne; et si vous pouvez placer au dehors de la maison, aux quatre coins, des dogues aguerris et vigilans, vous n'en serez que plus tranquilles. Ce sont là les forts extérieurs et l'enceinte bastionnée. Tout le reste, c'est de l'esprit, de la singularité, des combinaisons plus ou moins ingénieuses, plus ou moins dangereuses, qui supposent pour réussir des armées rapprochées et disponibles, un grand capitaine, que sais-je? des combinaisons qui, en dernier résultat et sans doute contre l'intention de leurs auteurs, nous ramèneraient, en cas de revers, l'étranger dans Paris, et avec l'étranger la contre-révolution, c'est-à-dire des hommes et des choses que nous ne voulons pas. Est-ce clair?

Disons le vrai : la question est posée nettement aujourd'hui entre ceux qui veulent que Paris puisse se défendre, et ceux qui, par une raison quelconque, ne le veulent pas. L'enceinte continue est le moyen de défense par excellence; c'est l'enceinte continue qui seule peut faire de notre admirable garde nationale une armée se battant vaillamment dans ses foyers et pour ses foyers; c'est l'enceinte continue qui seule peut donner à nos armées régulières le temps de se rallier, de manœuvrer avec liberté, les moyens de ne pas sacrifier la France entière à la défense de la capitale, de ne pas jouer l'empire sur un coup de dés. On n'en veut pas? On ne veut donc pas que Paris se défende, on ne veut pas qu'il fasse un grand effort pour le salut de la patrie, et puis, on dira que c'est nous qui concentrons tout l'intérêt français dans Paris!

Sans l'enceinte bastionnée, l'ennemi n'a qu'à faire un sacrifice pour passer entre les forts, et il est maître de Paris, de Paris rendu à discrétion, de Paris ne pouvant pas même, par une capitulation sérieuse, protéger les choses et les personnes!

Au reste, l'urne de la pairie a peut-être, à l'heure qu'il est, décidé cette grande question, et nous n'éprouvons aucune inquiétude. Ce n'est pas la chambre des pairs, cette chambre, noble et vivante histoire de la patrie, cette chambre où la politique et la guerre comptent leurs plus illustres représentans, où des cœurs français battent sous des poitrines couvertes de cicatrices, qui pourrait, à la suite d'une discussion lumineuse qui a mis en plein jour les immenses avantages militaires et politiques du système présenté par le gouvernement, vouloir paralyser cette grande mesure nationale; ce n'est pas la chambre des pairs qui, placée en présence de l'étranger, lui dira : Nous n'osons pas.

La chambre des députés n'a pas encore achevé la discussion du projet de loi sur la propriété littéraire. Cette discussion n'est en réalité qu'une étude. La matière n'est pas suffisamment élaborée; les principes n'en sont pas bien arrêtés, et la discussion s'est ressentie plus d'une fois du vague des idées et de la diversité des systèmes. Trop d'orateurs n'ont fait que de la synthèse tout-à-fait arbitraire, de la pure logique, sans aller au fond des choses, sans se faire une idée nette du point qu'il s'agissait de régler. Les uns n'ont pas cessé de confondre le produit littéraire avec l'instrument producteur, et le produit préparé avec le produit doué de valeur en échange; les autres se sont laissé égarer par le mot de propriété. Les productions littéraires, ont dit les uns, ne sont pas une propriété, et, en prononçant le mot de propriété, ils songeaient aux champs, aux maisons, à la propriété des objets matériels. De cette négation arbitraire, fondée uniquement sur une définition inexacte de la propriété, ils arrivaient à d'étranges conséquences. Les autres reconnaissaient aux auteurs la propriété de leurs productions, mais ne concevant nettement, eux aussi, selon l'habitude commune, que la propriété des choses matérielles, ils s'évertuaient à maintenir une ressemblance, une parité tout-à-fait inadmissible. De cette lutte hors du vrai terrain de la question, il ne peut sortir qu'un projet incohérent dans ses parties, un essai qui pourra seulement devenir le point de départ pour une nouvelle discussion.

La proposition Remilly, amendée et corrigée, va reparaître à la chambre des députés. Sera-t-elle prise en considération? On dit qu'elle ne le sera pas, mais que la majorité sera très faible. Nous regretterions peu ce vote négatif; nous en serions même satisfaits, si le gouvernement voulait prendre en sérieuse considération la marche des affaires, l'état des esprits, et, disons-le, sa propre situation.

Le pays repousse, nous le croyons, tout essai aventureux, toute réforme pouvant jeter la perturbation dans nos institutions politiques. C'est là un fait, nous le reconnaissons, que toute administration doit avouer et respecter. Mais est-il vrai, d'un autre côté, que le pays ne désire qu'une immobilité parfaite, absolue? Lorsqu'il a dit qu'il y avait *quelque chose à faire,* le ministère du 12 mai a-t-il rêvé? Les opinions de M. Dufaure et de ses amis sont-elles décidément des opinions excentriques et qui ne méritent aucune considération? Et lorsque M. Duchâtel a déclaré à la tribune qu'il n'était pas éloigné

de consentir à une définition de l'attentat, ne l'a-t-il dit que pour gagner quelques suffrages? N'était-ce là qu'un expédient?

Nous le disons aussi et dans l'intérêt même du ministère : il y a quelque chose à faire. Tout ministère qui se traîne dans une vieille ornière s'affaisse et ne gouverne pas. Ce n'est que par l'initiative qu'on gouverne; ce n'est pas à la rame, c'est au gouvernail qu'il faut se placer pour diriger le vaisseau de l'état. Il est plus d'une question qui frappe, pour ainsi dire, à la porte du cabinet. Que le gouvernement s'en saisisse, qu'il sépare d'une main prompte et ferme ce qui est légitime, praticable, de tout ce que les passions et l'ignorance ont pu y ajouter d'excessif et d'absurde; c'est là son rôle, sa mission, la condition de sa force et de sa durée. Nous vivons sous un gouvernement de transaction et d'action. De tous les gouvernemens, le nôtre est celui qui peut le moins vivre de négations; dès qu'il cesse de se faire sentir, l'opinion inquiète se demande : Où est-il donc? Dès qu'il s'endort, on le tient pour mort.

Le dissentiment entre l'Angleterre et les États-Unis paraît vouloir s'apaiser. La nouvelle administration américaine est installée, et ses dispositions pacifiques sont connues. Il paraît probable que les Américains, reconnaissant enfin que le fait de la Caroline est un fait international, de gouvernement à gouvernement, laisseront tomber la poursuite contre M. Mac-Leod. La question est de savoir quelles sont les forces réelles du parti de Harrison, du parti qui vient de prendre les rênes des affaires. Là est le nœud de la question. Si ce parti peut réellement gouverner le pays, nul doute que les nuages ne se dissipent, car ni le parti modéré en Amérique, ni l'Angleterre n'ont la moindre envie de guerroyer. Mais la démocratie américaine est vive, indisciplinée, turbulente; le pouvoir est faible, sans autres armes que la légalité, la raison, et le concours volontaire des hommes sensés et paisibles. C'est quelque chose; mais ce n'est pas là une garantie parfaite.

La diète suisse a nommé une commission pour examiner la question des couvens argoviens. On dit que la commission a choisi pour rapporteur M. Baumgartner, député du canton de Saint-Gall, homme d'esprit et fort versé dans les affaires de la Suisse. On ajoute que la commission, en proposant de reconnaître en principe que la suppression des couvens est en opposition avec l'art. 12 du pacte fédéral, indiquerait en même temps quelques voies d'arrangement et de conciliation. Nous ne connaissons pas les faits de manière à pouvoir les apprécier avec justesse. Il est un bruit d'une nature plus grave. On dit que les populations manifestent des vœux de séparation, fondés sur la diversité des religions. Un fait de cette nature n'intéresserait pas seulement le canton d'Argovie; il est d'autres cantons *mixtes* en Suisse. Si jamais pareille nécessité venait à se réaliser, la constitution fédérale de la Suisse s'en trouverait fortement ébranlée. C'est bien alors qu'une reconstitution fédérale serait forcée, et nul ne peut dire quel pourrait être un remaniement de cette nature.

En attendant, nous ne pouvons qu'applaudir à l'attitude tout amicale qu'a prise notre gouvernement à l'égard de la Suisse. Son exemple et ses paroles ont été d'une heureuse influence sur l'Autriche. La Suisse n'a pas été troublée dans le libre exercice de sa souveraineté. C'est à elle maintenant de montrer à l'Europe qu'elle sait user de son droit comme il appartient à un peuple libre, sensé, raisonnable. La Suisse a le droit d'être traitée en état indépendant et souverain. L'Europe, à son tour, a le droit de ne pas être inquiétée par la Suisse. Un état qui jouit du beau privilége de la neutralité, a plus que tout autre l'obligation de prévenir chez lui tout ce qui pourrait devenir pour ses voisins un juste sujet d'inquiétude et d'alarmes.

Les conjectures que nous avions faites il y a un mois, paraissent en effet se réaliser. Il paraît positif aujourd'hui qu'un traité *à cinq* est sur le point d'être signé, traité qui aurait pour but d'établir comme un point de droit public européen la fermeture des Dardanelles pour les vaisseaux de guerre de toutes les puissances indistinctement. Ce serait le *statu quo*, confirmé par un traité qui anéantirait formellement, et par la signature même de la Russie, le traité d'Unkiar-Skelessi. Toujours est-il que le traité d'Unkiar-Skelessi expirera de lui-même, à moins qu'il ne soit renouvelé. La nécessité de la nouvelle convention ne paraît donc pas bien démontrée, et elle semble n'avoir d'autre but réel que de faire reparaître, dans les actes diplomatiques de l'Europe, la signature de la France.

Il est également vrai que notre signature n'est pas encore donnée. On veut du moins obtenir au préalable que le droit héréditaire de Méhémet-Ali soit formellement reconnu par la Porte. Est-ce assez pour donner notre signature? Nous persistons à en douter, s'il est vrai que le traité ne renferme que la disposition relative à la clôture des Dardanelles.

P. S. La chambre des pairs a noblement répondu à l'attente du pays. L'amendement de la commission vient d'être rejeté par une imposante majorité. Sur 239 votans, il n'a réuni que 91 suffrages. Il est probable que, parmi les pairs qui l'ont repoussé, il en est quelques-uns qui, ne voulant pas de fortifications, rejetteront également la loi. Malgré cela, le sort du projet paraît assuré. Honneur à la chambre des pairs! C'est en vain qu'aujourd'hui encore on a essayé d'exciter ses susceptibilités politiques. Fidèle à sa haute mission, fidèle à ses précédens, elle n'a vu que l'intérêt du pays, que l'avenir de la France.

V. DE MARS.